
3 3433 00104585 9



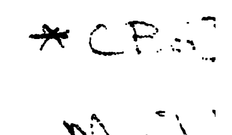
ORY OF
STER FORD
TED TO
PUBLIC LIBRARY
W AND DAUGHTER
SKEEL, JR.
TH FORD SKEEL



1. [illegible], Dublin

[illegible]

ENTRETIENS
DE PHOCION,
SUR LE RAPPORT
DE LA MORALE
AVEC LA POLITIQUE.



ENTRETIENS
DE PHOCION,
SUR LE RAPPORT
DE LA MORALE
AVEC LA POLITIQUE;

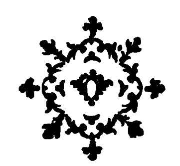
Traduits du Grec de Nicoclès,

AVEC DES REMARQUES,

Par M. l'Abbé MABLY.

NOUVELLE ÉDITION.

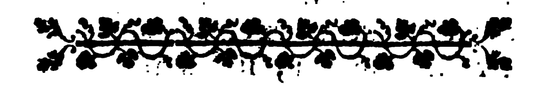
Quid Leges sine moribus
Vanæ proficiunt? HOR. Od. 19 L. 3.



A AMSTERDAM,

M. DCC. LXVII.

M. Sm.



PRÉFACE.

IL y a deux annnées que voyageant en Italie, un événement, dont il est inutile d'entretenir le Public, me fit passer quelques mois au Monastere du Mont-Cassin. C'est le berceau de cet Ordre célébre, qui, au milieu de la barbarie où l'Europe a été plongée pendant plusieurs siécles, a cultivé les Lettres avec soin, & auquel les Sçavans doivent tout ce que nous avons aujourd'hui des Ouvrages des Anciens. La Bibliothéque du Mont-Cassin, digne des hommes de mérite qui l'ont formée, est fort riche, & principalement en Manuscrits. Le hasard

m'en fit rencontrer un qui doit être très-ancien ; si les régles de critique sur cette matiere sont vraies ; il est bien conservé, & a pour titre : *Entretiens de Phocion*.

Un Ouvrage jusqu'alors inconnu, & qui porte le nom d'un des plus grands hommes de la Grece, aussi célebre par son éloquence que par ses vertus & ses talens militaires, fixa toute mon attention. A peine eus-je commencé à le parcourir, qu'il ne me fut plus possible de le quitter. Je le lus & le relus plusieurs fois. J'invitai le Bibliotécaire à enrichir le Public du trésor qu'il possédoit ; mais comme il ne me répondit que d'une maniere peu satisfaisante, en se plaignant du mépris que notre Siécle fait des Anciens, de la décadence des Lettres, & de l'inutilité de mul-

tiplier les originaux, tandis qu'on ne lit plus Homere, Platon & Démosthene, que dans des versions ; je me hâtai de faire un extrait de la doctrine de Phocion. Ce premier essai me donna l'envie de traduire ses Entretiens : la briéveté de l'ouvrage me fit dévorer toutes les difficultés de mon entreprise ; & depuis j'ai profité des premiers momens de loisir dont j'ai joui, pour retoucher ma traduction, que je n'avois d'abord songé qu'à rendre exacte & littérale.

J'ai communiqué mon travail à quelques Sçavans, & les ai consultés sur plusieurs passages que j'avois copiés exactement, & qui m'embarrassoient. Ils ont eu la bonté de m'aider de leurs conseils ; & en même temps que je m'acquitte du tribut de recon-

noissance qui leur est dû, je ne dois pas laisser ignorer aux Lecteurs, que si quelques-uns ne doutent pas que Nicoclès n'ait recueilli la doctrine de Phocion, ainsi que Platon & Xenophon ont recueilli celle de Socrate, d'autres soupçonnent que cet Ouvrage pourroit bien n'avoir été composé que dans un siécle postérieur même à celui de Plutarque.

Par quelle fatalité, m'a-t-on dit, Cicéron, qui avoit fait une étude profonde de tous les philosophes de la Grece, & qui en expose souvent la doctrine avec une sorte de complaisance, ne cite-t-il Nicoclès, ni Phocion, dans aucun endroit de ses Ouvrages philosophiques? Ce silence n'est-il pas une preuve que le Philosophe Romain ne connoissoit

pas les Entretiens que vous avez découverts dans la poussiere d'une Bibliothéque ? Et s'il ne les connoissoit pas, est-il vraisemblable qu'ils existassent de son temps ? Plutarque, ajoutoit-on, cet Ecrivain si exact à rapporter tout ce qui est propre à faire connoître ses Héros, a écrit la vie de Phocion ; eût-il négligé de rendre compte de son systême moral & politique, s'il eût eu entre les mains l'Ouvrage de Nicoclès ? Il parle en deux endroits de Nicoclès même, comme de l'homme le plus tendrement attaché à Phocion. Comment auroit-il oublié d'avertir qu'il a fait & transmis à la postérité le tableau le plus précieux des mœurs & de l'esprit de son ami ? C'eût été relever la gloire de l'un & de l'autre. De-là on a conclu que les Entretiens de

peint lui-même dans ses Entretiens ? N'étoit-ce pas exposer de la maniere la plus intéressante le systême de morale & de politique de ce grand homme, que de se représenter lui-même inviolablement attaché à la pratique de toutes les vertus ? Plutarque a crû avec raison que le devoir d'un Historien se bornoit là. C'est parce que l'Ouvrage de Nicoclès étoit entre les mains de tout le monde, qu'il aura peut-être regardé comme inutile d'en parler. Peut-être en avoit-il déja rendu compte dans quelqu'un de ses Ouvrages de Morale ; & si le temps nous en a dérobé plusieurs, comment peut-on se prévaloir du silence de Plutarque ? Je le remarquerai en passant, ce silence des Ecrivains, que la plûpart des Critiques employent à chaque instant comme

comme un argument décisif, ne forme presque jamais qu'un préjugé très-foible. S'il prouvoit quelque chose contre les Entretiens de Phocion, il faudroit se livrer au Pyrrhonisme reproché au Pere Hardouin, & douter avec lui que la plûpart des Ecrits de l'antiquité fussent des Auteurs dont ils portent le nom.

Mais ce qui répond à toutes les difficultés qu'on peut m'opposer, c'est l'éloquence, c'est la force, c'est l'énergie des Entretiens de Phocion. Si les Sçavans, qui n'ont vu que ma traduction, dont je ne me dissimule pas l'extrême foiblesse, avoient lu l'original, ils y auroient reconnu sans peine ce caractère qui distingue le Siécle de Platon, de Thucydide & de Démosthene, des temps qui l'ont suivi. Je sçais que plusieurs siécles encore après,

& lorſque la Grece fut même devenue une Province Romaine, les Grecs continuerent à parler leur langue avec une extrême pureté : mais l'époque de la ruine de leur liberté fut l'époque de la décadence de leur génie. Les eſprits amollis & plus timides, n'eurent plus une certaine ſéve, une certaine vigueur. On parla avec élégance ; mais on penſa ſans force ; les idées du beau ſe perdirent, & l'éloquence cultivée par des Rhéteurs & non par des Philoſophes, abandonna ſon ancienne ſimplicité, pour ſe parer d'ornemens inutiles.

La philoſophie ſi ſage, ſi lumineuſe dans les écoles de Socrate & de Platon, dégénéra encore plus promptement que l'éloquence. Les Sophiſtes, dont ces grands hommes commençoient déjà à ſe

plaindre, conjurerent contre la vérité, & l'étoufférent. Pour augmenter le nombre de leurs disciples, à qui ils vendoient leurs leçons, ils se firent une étude d'inventer des opinions bizarres, hardies & extraordinaires, & un art de les défendre par de misérables subtilités. Croira-t-on aisément que que de cette lie de la philosophie soit sortie la doctrine des Entretiens de Phocion? La Politique fut encore plus négligée que la Morale par des hommes qui n'étoient plus libres, qui n'aimoient plus leur Patrie, & qui faisoient bassement la cour aux Romains. Mais je m'arrête trop longtemps sur cette matiere. Les Sçavans, qui connoissent le génie & la maniere, si je puis parler ainsi, de chaque siécle, se diront eux-mêmes, & mieux que je ne pourrois

faire, tout ce que je tais ici. Pour le reste du Public, il ne s'occupe guère de ces sortes de discussions. Un ouvrage est-il bon ; est-il mauvais ? Voilà ce qui le touche, & non pas le nom de son Auteur, & la date du temps où il a été écrit.

Quand Phocion prit part au Gouvernement de sa Patrie, la Grece, divisée par ses querelles domestiques, n'étoit plus ce qu'elle avoit été autrefois, lorsqu'unie par les loix de sa confédération, & sous la conduite de Miltiade, d'Aristide, de Thémistocle, de Léonidas, &c., elle humilia l'orgueil des Perses. Les Lacédémoniens, jaloux des grandes choses qu'Athénes avoit faites pendant la guerre Médique, & inquiets des sentimens d'ambition ou de vanité que cette République laiss-

soit voir, n'avoient cherché qu'à lui faire perdre la considération qu'elle méritoit. Les Athéniens, trop fiers de leur côté d'avoir sauvé la Grece, & d'être les maîtres de la mer, ne tarderent pas à se plaindre de l'injustice de Lacédémone, & lui disputèrent le commandement des armées dont elle avoit joui sans trouble, depuis qu'elle obéissoit aux sages institutions de Lycurgue. Ces deux peuples se firent des injustices & des injures; la guerre fut enfin allumée entre eux, & dès ce moment l'émulation qui avoit produit mille vertus chez les Grecs, se convertit en une jalousie qui produisit mille vices. Toutes les Républiques de la Grece prirent part à cette querelle; elles oublierent qu'elles avoient la même origine, ne formoient qu'un peuple,

& que leur alliance étoit le fondement de leur liberté. On ne connut plus aucune régle, aucun ordre, aucune ſubordination; on ne conſulta que ſon ambition & ſa vengeance; & pendant près de trente ans qu'Athenes & Lacédémone ſe diſputerent l'empire de la Grece avec opiniâtreté, leurs efforts inutiles, les maux qu'elles ſe faiſoient, leur foibleſſe qui en étoit le fruit, rien ne fut capable de les éclairer ſur leurs intérêts, & de leur faire ſentir qu'elles couroient à leur ruine.

Tout le monde ſçait la fin malheureuſe de la guerre du Péloponeſe. Les Athéniens aſſiégés par mer & par terre, furent enfin obligés de recevoir la loi d'un vainqueur d'autant plus diſpoſé à abuſer des droits de la victoire, que ſes ſuccès lui avoient coûté plus

de peine. Athenes vit détruire ses fortifications, Lysander y abolit le gouvernement populaire; & cette ville, si jalouse & si fiere de sa liberté, fut condamnée à obéir à trente Tyrans. Trasybule la délivra de ce joug rigoureux, mais des hommes d'abord corrompus par la prospérité, familiarisés ensuite dans la servitude avec les vices les plus bas, recouvrerent leur premier gouvernement, sans reprendre leur ancien caractere. Le goût des plaisirs & le luxe de quelques Citoyens porterent une licence extrême dans les mœurs. La pauvreté avilit la multitude, & la rendit insolente & séditieuse. L'amour de la Patrie fut éteint; l'amour de la gloire fit place à l'amour des richesses, les loix combattues par les mœurs ne conserverent aucune force, & les Ma-

giſtrats mépriſables & mépriſés n'eurent aucune autorité.

Les Spartiates, quoique vainqueurs, ne jouirent pas cependant d'une fortune plus heureuſe que les vaincus. En dominant ſur la Grece, ils ne ſentoient que leur foibleſſe, parce qu'ils avoient renoncé aux principales inſtitutions de Lycurgue. L'injuſtice, la force & la ruſe qu'ils voulurent employer pour affermir & conſerver leur empire, ne ſuppléerent point à la juſtice, à la modération, à la bienfaiſance, par leſquelles ils avoient autrefois mérité la confiance des Grecs, & étoient devenus les chefs & les arbitres de leur confédération. Chaque ville, effrayée de l'ambition des Lacédémoniens, craignit avec raiſon d'éprouver le ſort d'Athenes, ſi elle vouloit jouir de ſes droits.

Toute la Grece s'agita pour secouer le joug ou pour prévenir la servitude; & la puissance de Sparte s'évanouit, dès que les Thébains, qu'elle traitoit moins en sujets qu'en esclaves, se révolterent contre sa tyrannie.

On vit Thébes à la tête des affaires de la Grece, & l'élévation inattendue d'une République, qui seroit restée dans l'obscurité, si elle n'avoit produit par hasard un Pélopidas & un Epaminondas, fit éclater une révolution préparée par ses vices, & par l'inquiétude générale qui agitoit les Grecs. Il n'y eut point de ville un peu considérable qui ne crût devoir aspirer à la même fortune que Thébes. Chaque Peuple se fit des intérêts à part; il ne subsista plus aucune trace de l'ancienne union; les alliances, jusqu'alors

les plus respectées, furent oubliées, & celles qui se formerent au milieu du trouble & de l'anarchie, n'inspirerent aucune confiance. La Politique, changée en une intrigue frauduleuse, ne servit plus que les passions les plus contraires au bien de la société. C'est dans cette situation déplorable que Philippe surprit la Grece, en montant sur le trône de Macédoine; & on commençoit déjà à redouter son ambition, lorsque Phocion eut avec Aristias les Entretiens que Nicoclès nous a conservés.

Cet Ouvrage traite de la matiere la plus importante pour les hommes. On remonte aux principes fondamentaux de la politique, & on prouve qu'elle ne peut travailler efficacement au bonheur de la société, qu'autant

qu'elle est attachée aux règles de la plus exacte morale. Ce ne sont point ici les lieux communs d'un déclamateur, ni les spéculations d'un Philosophe séparé des affaires, & qui ne connoît pas les hommes. Ce sont les préceptes d'un Sage, dont la philosophie ne fut jamais oisive, que l'expérience éclaire, & qui puise dans la nature même de l'homme les principes de la science propre à le gouverner. Phocion commanda presque continuellement les armées d'Athenes. Ses Concitoyens le chargerent de plusieurs négociations de la plus grande importance dans les conjonctures les plus difficiles; & il avoit mille fois éprouvé dans le Sénat, & dans les Assemblées du Peuple, que sa République n'étoit foible, chancelante & méprisée, que

les plus respectées, furent oubliées, & celles qui se formerent au milieu du trouble & de l'anarchie, n'inspirerent aucune confiance. La Politique, changée en une intrigue frauduleuse, ne servit plus que les passions les plus contraires au bien de la société. C'est dans cette situation déplorable que Philippe surprit la Grece, en montant sur le trône de Macédoine; & on commençoit déjà à redouter son ambition, lorsque Phocion eut avec Aristias les Entretiens que Nicoclès nous a conservés.

Cet Ouvrage traite de la matiere la plus importante pour les hommes. On remonte aux principes fondamentaux de la politique, & on prouve qu'elle ne peut travailler efficacement au bonheur de la société, qu'autant

de la guerre de ce Général habile, mais quelquefois pareſſeux ou emporté, il lui enſeignoit à ſon tour à commander avec la diligence, l'exactitude & la modération dignes d'un grand Capitaine. Chabrias démêla ſans peine tous les talens de ſon éleve & de ſon maître; & à la bataille de Naxe, il lui confia le commandement de ſon aîle gauche, qui décida de la victoire.

Athenes n'avoit plus de ces Citoyens, à la fois hommes d'Etat dans la Place publique ou dans le Sénat, & Capitaines à la tête des armées. Les uns ſe deſtinoient aux emplois militaires, les autres aux fonctions civiles, & depuis ce partage, les talens & la République étoient également dégradés. Phocion fit revivre l'ancien uſage; réunir les talens, c'étoit en quel-

parce qu'elle n'avoit plus de vertu. Nous avons beau nous être fait une idée toute différente de la politique, la vérité ne changera point au gré de notre ignorance & de nos caprices; si Phocion nous la découvre, rétractons nos erreurs, & tâchons de profiter de ses leçons.

Il seroit téméraire à moi de vouloir écrire ici la vie de ce grand homme; en essayant d'égaler Plutarque, je sens combien mes efforts seroient inutiles. Je me contenterai de rapporter quelques traits de la vie de Phocion, propres à faire connoître ses mœurs & son caractere.

Il passa des Ecoles que Socrate avoit formées, à l'armée de Chabrias, sous lequel il fit ses premieres armes; & tandis que le jeune Disciple de Platon apprenoit l'art

de la guerre de ce Général habile, mais quelquefois pareſſeux ou emporté, il lui enſeignoit à ſon tour à commander avec la diligence, l'exactitude & la modération dignes d'un grand Capitaine. Chabrias démêla ſans peine tous les talens de ſon éleve & de ſon maître; & à la bataille de Naxe, il lui confia le commandement de ſon aîle gauche, qui décida de la victoire.

Athenes n'avoit plus de ces Citoyens, à la fois hommes d'Etat dans la Place publique ou dans le Sénat, & Capitaines à la tête des armées. Les uns ſe deſtinoient aux emplois militaires, les autres aux fonctions civiles, & depuis ce partage, les talens & la République étoient également dégradés. Phocion fit revivre l'ancien uſage; réunir les talens, c'étoit en quel-

ſorte multiplier les Citoyens, les reſſources de l'Etat & les grands Magiſtrats. Il croyoit que toutes les connoiſſances ſe prêtent un ſecours mutuel. Il gagna des batailles, traita de la paix, & fut le rival de Démoſthene, qui l'appelloit *la hache de ſes diſcours*, & ne craignit que lui de tous les Orateurs dont Athenes étoit alors remplie.

En ſe rendant digne de tous les emplois de la République, Phocion n'en brigua jamais aucun. Quoique ſûr de commander les armées, ſi on faiſoit la guerre, il conſeilla toujours la paix; & le peuple, à qui il reprocha ſans ceſſe ſes vices, tantôt avec force, tantôt avec une plaiſanterie fine & piquante, le proclama quarante-cinq fois ſon Capitaine Général. Il gagna une bataille conſidérable ſur les Ma-

cédoniens dans l'Eubée, chassa Philippe de l'Hellespont, dégagea Mégare qu'il attacha aux Athéniens, & défit le Général Micion qui ravageoit l'Attique. Toujours occupé à réparer les pertes que les autres Capitaines avoient faites, & à rétablir, tantôt par sa prudence, tantôt par son courage, les affaires désespérées d'une République toujours trop lente ou trop précipitée dans ses démarches, il ne travailloit pas moins à faire des alliés à sa patrie, qu'à la rendre redoutable à ses ennemis. Les peuples, accoutumés depuis longtemps à fuir avec leurs effets les plus précieux, des pays dont les armées d'Athenes approchoient, les voyoient traverser leurs terres sans terreur, lorsque Phocion les commandoit; elles sembloient en effet reprendre leur ancien esprit,

en marchant ſous les ordres c
ce nouvel Ariſtide. On venoit a
devant de lui en habits de fête,
avec des couronnes de fleurs; c
lui apportoit des rafraichiſſemer
Il rendoit les ſoldats auſſi humai
que braves; ſa vertu étoit le ga
de la ſureté & de la foi publique
aucune ville, aucun port ne l
étoit fermé.

Phocion avoit dans Athen
corrompue, les mœurs ſimples
frugales de l'ancienne Lacéd
mone. Né avec une fortune trè
médiocre, ſa pauvreté lui éto
chere. Il regarda les richeſſes coı
me un fardeau incommode po
le Sage qui ſçait s'en paſſer,
comme un écueil pour la vertu q
n'eſt pas parvenue à les mépriſe
Il refuſa conſtamment les do
qu'Alexandre & Antipater voul
rent lui faire. Condamné, comr

Socrate, par une assemblée du peuple, à boire de la cigue, il n'eût pas de quoi payer le poison qu'on lui préparoit : *Puisqu'il faut acheter la mort à Athenes*, dit-il à un de ses amis, *acquittez-moi de cette dette ; & donnez douze drachmes à l'Exécuteur.*

Lui seul fut tranquille dans cette assemblée tumultueuse qui le condamna, & dont on n'exclut ni les esclaves, ni les étrangers, ni les hommes notés d'infamie. Les gens de bien n'y porterent que leur consternation. Découragés par un spectacle si propre à intimider la vertu, s'il ne lui inspiroit un généreux désespoir, ils gémirent & baisserent les yeux, en voyant Phocion accusé, & chargé de fers. Nous reprochons à nos peres la mort de Socrate ; la postérité, dûrent-ils dire, nous reprochera

éternellement celle de Phocion. Nous ne le jugeons pas, nous l'assassinons. Malheureux Athéniens! quel sort funeste nous attend! puisque c'est-là le prix que nous gardons à la vertu.

En allant à sa prison, après avoir entendu son Jugement, Phocion, dit Plutarque, conserva le même visage que quand il sortoit de l'Assemblée de la Place, aux acclamations du peuple, pour aller se mettre à la tête de l'armée, ou qu'il reparoissoit dans le Sénat, après avoir vaincu les ennemis. Il eut la générosité de pardonner sa mort à ses Concitoyens, & ordonna à son fils de ne jamais penser à le venger. Les Athéniens ouvrirent bientôt les yeux sur leur injustice, & connurent la perte qu'ils avoient faite. Ils allerent chercher à Mégare les cendres d'un homme

manda dans l'Eubée, & contribua par ses talens au succès de la campagne.

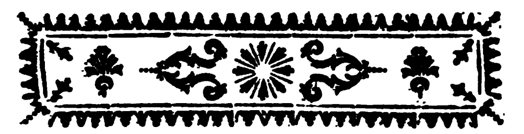
Je n'ai qu'un mot à dire au sujet des Remarques qui accompagnent ma traduction. Je me suis proposé de ne point abuser du privilège que les Traducteurs & les Commentateurs semblent s'être arrogé d'ennuyer par une érudition fastidieuse, ou par des réflexions puériles. Quand Nicoclès parlera de Lycurgue, de Solon, de Miltiade, d'Aristide, de Thémistocle, de Cimon, &c., ou qu'il indiquera quelque événement célebre de l'Histoire ancienne, je supposerai que mes lecteurs ont lû Hérodote, Thucydide, Xenophon, & les Vies des hommes illustres de Plutarque, & je n'aurai point la vanité de vouloir leur apprendre ce qu'ils sçavent déjà. Je tâcherai d'être court dans les

TROISIÉME ENTRETIEN

QUATRIÉME ENTRETIEN

CINQUIÉME ET DERNIER ENTRETIEN.

Fin de la table des Sommaires.



ENTRETIENS DE PHOCION, SUR LE RAPPORT DE LA MORALE AVEC LA POLITIQUE.

PREMIER ENTRETIEN.

Idée générale de la situation d'Athènes & de la Grece, quand Phocion instruisit Aristias. Que la politique est une science dont les principes sont fixes. Sa premiere regle est d'obéir aux loix naturelles. L'autorité que les passions usurpent, est la source de tous les maux de la Société. La Politique doit les soumettre à l'Empire de la Raison.

NE désespérez pas du salut de la Patrie, mon cher Cléophane, Athenes n'a

point encore perdu la protection de
nerve, puisqu'elle posséde Phocion. P
être nos Citoyens ne sont-ils pas
dépravés pour mépriser constammer
philosophie : si nous la consultions, r
ressemblerions bientôt à nos Peres ; r
verrions bientôt renaître des Miltia
des Aristide, des Thémistocle, des
mon, & une République digne de
grands hommes.

Pénétré de douleur à la vûe des v
qui ont infecté l'ame de nos Citoye
& des guerres implacables qui ont
cédé aux querelles passageres qui tr
bloient autrefois la Grece sans la (1)
viser ; je crois ne voir de tout côté qu
funestes présages d'une servitude p
chaine, & je vais chercher de la con
lation dans les entretiens de Phoci
Mon cœur épanche dans le sien ses cr
tes & ses chagrins. Il n'y a, me dit
que les Dieux qui soient immortels ;
Empires, les Républiques se forme
s'élevent, & leur prospérité même, d
ils abusent toujours, est toujours le si
de leur décadence. Ouvrages des ho
mes, ils portent l'empreinte de leur f

blesse ; ils sont sujets, comme eux, aux maladies, à la caducité & à la mort. Vous & moi nous aurions dû naître dans des temps plus heureux ; il est doux de voguer sur les mers, quand un vent favorable agite mollement les vagues, & que le Pilote lit sa route dans un ciel serein : mais ne murmurons point contre l'ordre éternel des choses, qui ne nous a pas destinés à ce bonheur. Au milieu d'une mer orageuse & couverte d'écueils, nous devons, s'il est possible, espérer contre toute espérance, & ne pas abandonner lâchement la manœuvre du vaisseau. Mon cher Nicoclès, me dit Phocion, il n'est jamais permis de désespérer du salut de la République ; aux plus grands désordres opposez une plus grande sagesse, aux plus grands périls opposez un plus grand courage, attendez des miracles de la part des Dieux, & peut-être en ferez-vous. La République peut périr ; mais la consolation d'un bon Cytoyen, en s'ensevelissant sous ses ruines, c'est d'avoir tout tenté pour la sauver.

Que n'êtes-vous avec nous, mon cher Cléophane ! Nous parlons de l'amour de

la Patrie & de la liberté, qui ne vit
que dans le cœur de trois ou qua re
toyens; nous regrettons cette anci
simplicit qui servoit de rempart aux l
nes mœur; nous gémissons sur la joui
ce de ces faux plaisirs après lesquels
courons, & qui ne nous préparent que
malheurs. Phocion, lui disois-je hie
ne suis pas étonné que nos triom
dans le cours de la guerre Médique,
ayent inspiré une folle présomption.
hommes sont plus faits pour résister
malheurs qu'à la prospérité; nous dev
nous tenir sur nos gardes, & conj
les Dieux de mettre le comble à l
bienfaits, en ne nous permettant pas
abuser, & nous nous sommes laissé
prudemment éblouir par notre gl
Nous n'avons pas compris que
prospérité disparoîtroit, si nous al
donnions les principes auxquels nou
devions. Trop fiers de régner sur la
nous avons cru, après la journée de
lamine, qu'il étoit indigne de nous
respecter les droits de Lacédémone
de n'occuper que la seconde place
la Grece. Nos Voisins & les Colonies

recherché notre alliance, & nous avons cru leur faire une grace en la leur accordant; nous avons eu la folie de vouloir leur vendre une protection que nous devions leur donner. Notre orgueilleuse ambition nous a bientôt fait commettre de nouvelles fautes; nous avons cessé de respecter la liberté de nos amis, parce qu'ils étoient moins puissans que nous. Après les avoir affranchis du joug des Perses, nous avons voulu leur imposer le nôtre: ils souffroient patiemment notre orgueil; mais notre (2) avarice a enfin soulevé la leur, & ils sont devenus nos ennemis.

Nous fûmes punis de nos injustices par la révolte ou la défection de nos Alliés, & au lieu d'ouvrir les yeux & de nous corriger, nous espérâmes de pouvoir être injustes impunément, & nous recourûmes à la force pour régner sur des Peuples qui faisoient notre grandeur, en nous prêtant leurs vaisseaux & leurs bras; il a fallu les affoiblir & les ruiner, & nos succès mêmes sont devenus autant de disgraces pour nous. Qu'espérions-nous en rompant les nœuds de cette al-

liance antique & respectable, qu
tretenoit la paix entre les Grecs,
les a fait triompher des armées i
brables de l'Asie? La guerre du
ponese, dont nous sommes les aute
été le germe fécond de toutes n
lamités: nous avons été vainc
quand nous aurions été vainqueu
tre (3) sort & celui de la Grece n
roient pas été plus heureux. Un
de vertige s'étoit répandu d'A
dans toute la Grece. La haine,
geance, l'ambition, les soupçons
dans tous les cœurs. Les Grecs
devenus eux mêmes leurs plus
ennemis; & ce que chaque Répu
fait depuis ce moment fatal pour
ver sa liberté ou se rendre plus pu
c'est précisément ce qui la perd.

Cependant quelle que soit notr
tion, je ne sçais quel pressentimer
vertit encore quelquefois que tou
pas désespéré. Si les Dieux, Ph
avoient voulu notre ruine entie
nous auroient laissé décheoir inse
ment; une corruption lente nous
privés des ressources nécessaires p

sortir; un bandeau, de jour en jour plus épais, nous auroit empêchés de voir l'abime où nous allons tomber. Mais la bonté infinie des Dieux ne l'a pas permis; ils nous ont donné au contraire de grands avertissemens; ils ont permis que des révolutions subites & inattendues nous forçassent malgré nous à réfléchir.

Notre Patrie, qui aspiroit à tout subjuguer, a vu en un jour renverser ses murailles, & établir dans son sein trente Tyrans d'autant plus cruels, qu'ils étoient des esclaves timides de Lysander. Lacédémone, qui après sa victoire tyrannisoit la Grece, & dont les armées, sous la conduite d'Agésilas, avoient porté la terreur jusques dans la Capitale même du *Grand Roi*, a vû expirer sa puissance dans les champs de Leuctre; cet Empire qui a tant coûté de travaux à nos Peres & aux Spartiates, que les uns cependant n'ont pû acquérir, que les autres n'ont pû conserver: quelle ville instruite par tant d'expériences, ne doit pas juger aujourd'hui qu'il est insensé d'y aspirer par la force? Pourquoi la Grece ne rentre-t-elle donc pas en elle-

même ? Les Dieux ne se lassent poir
nous avertir & de nous instruire : l'a
tion de Philippe ne suffira-t-elle pas
nous rendre sages ? C'est à nos vi
qui font notre foiblesse, que la M
doine doit sa force & ses succès. I
temps de connoître nos vrais inté
nous le voyons, nous le sentons, il
ble même que nous voulions agir :
toutes les facultés de notre ame se
vent engourdies, & le moindre
nous fatigue. Par quel art retrouve
nous donc notre courage & nos
ces ?

Phocion alloit me répondre, lo
nous fûmes interrompus par Aristias.
un jeune homme né pour aimer &
pecter la vertu, mais dont les sop
avoient déjà commencé à gâter l'e
Il entra avec cet air avantageux
étourdi qui croit posséder de grand
rités, parce qu'il a des opinions biz
& qu'il s'admire avec complaisance
avoir eu la force de secouer que
préjugés grossiers. Je viens vous de
der votre amitié, dit-il à Phocic
l'abordant, & vous ne pouvez me

ſuſer, c'eſt pour le bien de la Patrie que je vous la demande.

Je commence, continua-t-il à me laſſer de cette philoſophie oiſive, qui n'enſeigne que de ſtériles vérités, ou plutôt d'ingénieuſes rêveries ſur la formation de l'Univers, & la nature des Dieux & de notre ame; on ſçait bientôt à quoi s'en tenir ſur tout cela. Les hommes après tout ſont faits pour vivre en ſociété; c'eſt à leurs mains à préparer leur bonheur, c'eſt donc l'étude de la ſociété, c'eſt-à-dire la politique, qui doit les occuper. Qui pourroit mieux me guider dans cette carriere que vous, Phocion, qui avez acquis à juſte titre une ſi grande réputation à la tête de nos armées, dans le Sénat & notre place publique? Je ne ſçais pourquoi nos affaires vont ſi mal; car Athènes qui n'eſt plus barbare, a tout ce qu'il faut pour être la premiere République du monde. Tout abonde ici de toute part; nos richeſſes (4), nos talens & notre induſtrie apportent parmi nous les délices de toute la terre. Faits pour cultiver tous les Arts, nous les perfectionnons tous. La philo-

ſophie a poli nos mœurs, & nous avons appris à rendre les vertus commodes, faciles & agréables. L'amour de la gloire ſçait nous arracher ſans efforts aux plaiſirs, & nous poſſédons au ſouverain degré le talent de jouir des avantages de la ſociété. Sans nous flatter, ne valons-nous pas inconteſtablement mieux que nos voiſins?

Voyez la peſanteur des Spartiates. Ils délibéreront encore dans un mois ſur ce qu'il falloit exécuter il y a quinze jours. Rien n'égale la ſottiſe des Béotiens que leur préſomption. Pour avoir été un moment les arbitres de la Grèce, il croyent bonnement être en droit de la gouverner. La Phocide avec ſon temple de Delphe, croupit dans un reſpect auſſi ridicule que profond pour les oracles de ſon Appollon. Corinthe n'eſt groſſiérement occupée que de ſon argent & du commerce qu'elle fait ſur deux mers: le reſte de la Grèce ne vaut pas l'honneur d'être nommé; & ſi nous ne l'avions pas un peu façonnée, tout y ſeroit encore auſſi barbare que nos reſpectables ancêtres du temps de Théſée. Malgré tous nos avan-

tages, je ne suis pas content ; il me semble que nos Magistrats ne sçavent pas tirer parti de nos bonnes qualités ; je sens que la République, qui devroit gouverner impérieusement la Grèce, s'énerve & dépérit par notre faute. Il ne nous échappe pas le moindre trait de génie ; nous ne faisons rien de ce que nous devrions faire : à quoi nous servent donc nos talens ? Il faudroit proposer de nouvelles loix, ou du moins corriger les anciennes. Solon pouvoit être bon autrefois, mais d'autres temps, d'autres soins. Une politique froide & sans imagination, n'est propre qu'à engourdir les Citoyens, enfin Philippe & sa Macédoine ne laissent pas de m'inquiéter ; c'est une chose indécente, & nous devrions déjà les avoir rangés à leur devoir.

Phocion sourit nonchalament à ce début ; pour moi je fus vivement tenté de corriger un petit présompteux assez mal-adroit pour exciter notre mépris, en croyant mériter notre admiration. Je me tus cependant, & Aristias continua son discours, & nous exposa en détail ses réflexions. Tout fut critiqué dans la

République, & grace à l'énormité de nos sottises, le jeune homme eut assez souvent raison. Mais rien n'est égal à la folie des remedes qu'il nous proposa. Il s'applaudissoit de ses découvertes ; il blâma à plusieurs reprises la (5) loi qui défend de haranguer dans la place publique avant l'âge de cinquante ans ; il nous fit comprendre adroitement que cette loi ridicule privoit la République de ses sages conseils, & il se tut enfin, quand il crut nous avoir prouvé qu'il étoit le génie tutélaire d'Athènes, & qu'il ne falloit pas s'en prendre à lui si la République tomboit en décadence.

Je vous rends graces, lui dit Phocion, des lumieres que vous m'avez communiquées, & je ne puis que louer votre zèle pour la Patrie. Vous avez démêlé avec beaucoup d'esprit plusieurs vices de notre République & de la Grèce ; cependant il me semble que dans le grand nombre de remedes que vous voudriez essayer, vous n'avez point suivi un certain ordre, une certaine méthode que je croirois nécessaires, & sans lesquels tout ce que vous proposez, pallieroit peut-être

pour un instant, mais ne guériroit pas nos maux. Qué diriez-vous d'un Médecin que j'appellerois auprès d'un hydropique dévoré d'une soif ardente, & qui ordonneroit simplement de le faire boire? Un sang enflammé circule dans ses veines : qu'on le mette dans un bain. Ce n'est point-là la Médecine, ce n'est que le conseil perfide d'un Charlatan ignorant, qui, sans guérir la maladie, ne songe qu'à donner à son malade un soulagement passager, mais funeste.

Oseriez-vous vous ériger en Médecin, avant que d'avoir étudié toute la machine du corps humain? Non sans doute, vous voudriez d'abord en connoître en détail toutes les parties : vous voudriez vous instruire de leurs fonctions, de leurs différens rapports, & avoir examiné la vertu & la propriété de chaque remede. La Politique, Aristias, est la médecine des Etats, & cette médecine n'a pas moins besoin que l'autre de connoissances & de méditations. Avant que d'imaginer tant de choses pour faire fleurir notre Patrie, avez-vous commencé par vous demander à vous-

même, pourquoi ſes hommes ont
ti à renoncer à cette indépendan
laquelle ils ſont nés, & établi e
un Gouvernement, des Loix & c
giſtrats? Avez-vous bien réfléch
nature du cœur & de l'eſprit hum
du bonheur dont nous ſommes ſ
bles? Etes-vous remonté à la ſo
nos paſſions? Connoiſſez-vous b
force, leur activité, leurs caprices
vous tâché de vous dépouiller
préjugés, pour ne conſulter que
ſon, & vous élever, par ſon ſecou
qu'à la connoiſſance des vûes gé
de la nature ſur nous? Enfin ave
tâché de diſtinguer nos vrais beſo
ceux que nous nous ſommes faits
mêmes, de ces beſoins artificiels q
ſent peut-être tous nos malheurs, e
procurant cependant par intervall
ques plaiſirs paſſagers dont nous ſ
les dupes?

Sans ces connoiſſances prélimi
qui vous répondra que l'objet que
vous propoſez, ſoit en effet cel
vous devez vous propoſer? Com
ſerez-vous ſûr que le remède qu

employez, produira le bien que vous en attendez, ou qu'en l'appliquant à une partie de la ſociété, vous ne nuirez pas à l'autre ? La Politique ne ſeroit qu'un art auſſi mépriſable que les Charlatans qui l'exercent aujourd'hui dans la Grèce, ſi ne nous délivrant d'un mal que pour nous en donner un autre, elle ne remonte pas juſqu'à la cauſe des vices mêmes qui obſtruent le corps de la République, ou qui en aigriſſent & irritent les humeurs. Si vous ne cherchez, Ariſtias, qu'un recueil de charlatanneries ou de tours de paſſe paſſe, je ne ſuis point votre fait; mais je vous avertis que ce n'eſt pas là la politique. L'art de tromper les hommes, n'eſt point l'art de les rendre heureux. C'eſt parce que la Grèce n'eſt plus gouvernée que par des Empiriques, qu'une fortune inconſtante, capricieuſe & cruelle décide impérieuſement de notre ſort. En courant après un bonheur chimérique, ombre légere qui nous trompe, & que nos mains ne peuvent ſaiſir, pourquoi ſommes-nous étonnés de ne trouver que des malheurs ? Occupés du ſeul moment préſent, ce mo-

ment nous échappe sans cesse; & notre politique, toujours placée dans des circonstances imprévues, voit tromper ses espérances & déconcerter ses projets. Nous éprouvons que ce qui sembloit procurer hier une sorte de calme à la République, y excite aujourd'hui un orage: que ne remontons-nous donc à ces principes lumineux, fixes & immuables que la Nature nous a donnés pour chercher & affermir notre bonheur?

Je jouissois d'un double plaisir, mon cher Cléophane; j'écoutois Phocion, & je voyois Aristias, qui, en rentrant en lui-même, étoit combattu par l'envie de s'instruire & la confusion de s'être trompé. Ces sentimens se peignoient tour à tour sur son visage, & j'allai au secours de sa raison. Aristias, lui dis-je, je vous conseille de vous consoler de n'être pas tout-à-fait aussi habile que Phocion. Il rougit & sourit. Courage, ajoutai-je, si vous êtes assez généreux pour convenir qu'à vingt ans on peut sans honte ignorer bien des choses, vous serez sans doute digne d'être le disciple de Phocion. A ces mots, l'amour de la vérité prit dans

Aristias l'ascendant sur l'amour propre Il me sauta au col, & ce ne fut que par respect pour Phocion qu'il n'osa l'embrasser.

Je l'avoue, dit-il, il s'en faut bien, Phocion, que je sois prêt à corriger nos Loix, & réparer les fautes de nos Magistrats. Sans connoître encore mes erreurs, je vois que je dois m'être trompé, je n'en doute pas. Cependant, plus j'y refléchis, moins je comprends votre pensée. Peut-il se faire, poursuivit-il, qu'au milieu des révolutions, qui changent continuellement la nature des affaires & la face des sociétés, l'art de gouverner ait des principes fixes, déterminés & immuables ? Sans doute, repartit Phocion, puisque la nature de l'homme que la politique doit rendre heureux, tient elle-même à des principes fixes, déterminés & immuables. Les affaires peuvent changer avec nos caprices, mais ces changemens n'en apportent aucun aux régles de la nature, ni à la destination des hommes & de la société, Mais, insista Aristias, jettez les yeux, Phocion, sur les Barbares qui en-

tourent la Grèce. Quelle prodigieuse différence ne remarquez-vous pas entre les Perses, les Scythes, les Thraces, les Macédoniens, &c. ? Nous autres Grecs, nous semblons former une classe d'hommes à part. Chacune même de nos Républiques n'a-t-elle pas des mœurs & une constitution différentes ? N'aspirons-nous pas tous à un bonheur différent ? Ce qui seroit sage dans la Grèce, où nous voulons être libres, deviendroit donc vicieux dans la Perse où l'on aime la servitude. L'Arcadie, placée au milieu du Péloponèse, peut-elle se proposer le même objet que Corinthe ? Nous qui ne cultivons qu'une terre stérile & ingrate, devons-nous imiter le peuple qui habite la fertile Laconie ? Puisque la Société a, selon les lieux & les temps, des besoins différens ; puisque de nouvelles circonstances & une révolution rendent souvent un peuple si différent de lui-même, la principale attention de la politique ne devroit-elle pas être de varier ses principes & sa conduite ?

Qu'elle varie la maniere d'appliquer ses principes, j'y consens, répondit Pho-

tion, puiſque tous les peuples qui ſe trompent, ne ſont pas dans la même erreur, & que les uns ſont plus ou moins éloignés que les autres du chemin qui conduit au bonheur. Mais croirez-vous, mon cher Ariſtias, que, ſuivant la bizarrerie de nos goûts, la nature, auſſi inconſtante & auſſi capricieuſe que nous, doive avoir différentes ſortes de bonheur à nous diſtribuer ? Non, elle n'en a qu'un qu'elle offre également à tous les hommes, & la politique doit commencer par connoître ce bonheur dont l'homme eſt ſuſceptible, & les moyens qui lui ſont donnés pour y parvenir.

Imaginez, Ariſtias, des voyageurs imprudens, qui partant d'Athenes pour ſe rendre à Corinthe, ſans s'inſtruire du chemin qu'ils doivent tenir, ſe feroient égarés ſur la route de l'Ionie, de la Thrace ou de la Macédoine. En allant toujours devant eux, ils parviendront juſques dans les Provinces où naît le jour, chez les Nations Hyperborées, ou chez les Barbares qui habitent au-delà du Tanaïs ; mais malgré leur courage & leur patience, ils périront de fatigue &

de misere, avant que de trouver si
frontieres du Monde cette Corin
qui n'étoit d'abord qu'à quelques 1
d'eux, & où ils pouvoient se r
commodément. Telle est l'erreur de
les Peuples ; ils cherchent pénible
le bonheur où il n'est pas ; & ils
ment politique, l'inquiétude qui les
dans une course incertaine & tromp

Vous sçavez, Aristias, continua
cion, quelle étoit la situation de I
démone, quand les Dieux lui donr
Lycurgue pour législateur. Tou
Spartiates s'étoient faits des idées f
& chimériques du bonheur. Les
Rois croyoient qu'il consiste à go
ner impérieusement une foule d'escl
les riches à voler le peuple, & la 1
tude à mépriser les loix dont on vo
l'accabler. Les différens ordres de l
publique n'étoient quelquefois 1
que par des sentimens d'ambition
plutôt d'avarice, qui les rendoient o
aux peuples voisins de la Laconie
lesquels ils exerçoient leurs brigand
& dont ils éprouvoient à leur to
vengeance.

Si Lycurgue eût nourri les erreurs de sa Patrie, au lieu de les dissiper, les Spartiates, tour-à-tour en proie aux désordres de la tyrannie & de l'anarchie, & toujours malheureux en se flattant d'être un jour heureux, n'auroient cessé de se déchirer, que quand un de leurs ennemis les auroient réduits eux-mêmes à la condition des Hilotes. Cet homme divin les mit sur la route du bonheur. Son opération fut simple. Au lieu de consulter leurs préjugés, il ne consulte que la nature. Il descendit dans les profondeurs tortueuses du cœur humain, & pénétra les secrets de la Providence. Ses loix faites pour réprimer nos passions, ne tendirent qu'à développer & affermir les loix mêmes que l'Auteur de la nature nous prescrit par le ministere de la raison dont il nous a doués, & qui est le Magistrat (6) suprême & seul infaillible des hommes.

A ces mots, mon cher Cléophane, Aristias, tout imbu de la doctrine de nos Sophistes, ne put s'empêcher d'interrompre Phocion. Quelles sont donc, dit-il, ces loix mystérieuses que nous

impose la raison ? Pourquoi étouf
passions dont le feu salutaire do
mouvement & la vie à la sociét
Nature, qui nous ordonne impé
ment de courir sans relâche après l
heur, ne nous fait-elle pas co
clairement sa volonté & notre d
tion par cet attrait de plaisir ou
pointe de douleur dont elle arme
qui nous environne ? Je fuis ou j'
che un objet, suivant qu'il me re
ou qu'il m'appelle ; & comment
rerois-je en obéissant à cet instinct
passions nées dans moi avant ma
ne sont-elles pas, comme elle,
vrage de la Nature ? Ce flambeau
obscur qui, dit-on, doit me g
pourquoi luiroit-il le dernier à mes
Si la Nature avoit fait les homme
obéir à la raison, pourquoi seroie
les maîtres d'y désobéir ? Cette I
est-elle foible, timide, impuissan
bornée comme nos Magistrats.
raison, dont on vante les oracles
tains, & dont nous sommes si fiers
après tout que l'ouvrage de not
nité ; c'est à des préjugés formés p

fard, & consacrés par l'éducation & l'habitude, que nous donnons ce nom. Différente dans la Perse, dans l'Egypte, dans la Thrace, différente dans presque toutes les villes de la Grece, chacun croit l'avoir, & personne en effet ne la possede. D'ailleurs foible, languissante, par-tout esclave, lui sied-t-il d'affecter l'Empire ? C'est aux passions que la Nature l'a donné, en leur donnant la force nécessaire pour nous subjuguer.

Jeune homme, repartit Phocion, que je vous plaindrois, si ces erreurs de votre esprit étoient passées jusques dans votre cœur pour y étouffer le germe de la vertu. A votre âge un paradoxe audacieux paroît la vérité, & il faut vous le pardonner, puisqu'à votre âge on n'est Philosophe que par passion. Mais vous aurez honte un jour d'avoir confondu les appétits grossiers de nos sens, & les égaremens de notre ame, avec ces loix prudentes que nous prescrit la raison.

Ah! mon cher Cléophane, que n'avez-vous été témoin de cet entretien ? Ce Phocion, toujours si tranquille dans les débats tumultueux de notre

Place publique, vous l'auriez vû s'échauffer peu à peu pour les intérêts de la raison & de la vertu, car leur cause est commune, & parler enfin avec cette éloquence enflammée, que je ne puis vous rendre.

Jeune homme, à qui les Dieux ont accordé un cœur droit, mon cher Aristias, je vous en conjure, ne corrompez pas le don précieux qu'ils vous ont fait. Si la raison n'est qu'un préjugé, frémissez-en, la vertu n'est plus qu'un mot inutile & vuide de sens. Vous la banissez de la terre, & quel affreux séjour serions-nous condamnés à habiter? Les tigres seroient moins dangereux pour l'homme que l'homme même. Ne fermez pas les yeux à la vérité qui vous éclaire de tous côtés. N'est-il pas évident que l'empire, que nous laissons usurper à nos passions, est la source de tous nos maux? Et plût au Ciel qu'une expérience éternelle, & toujour répétée, n'en multipliât pas chaque jours les preuves! tandis que ma raison, ministre de l'Auteur de la nature parmi les hommes, & l'organe de ses volontés, me crie d'être juste, humain, bienfaisant,

ſant ; qu'elle m'apprend à chercher mon bonheur particulier dans le bien public, & réunit les hommes par les vertus qui inſpirent la ſécurité & la confiance ; examinez les ravages que les paſſions produiſent dans la ſociété. Chacune d'elles, aveugle ſur tout autre intérêt que le ſien, briſe les liens de la République en ſe regardant comme l'objet & le centre de tout. Le vice éloigne les uns des autres les Citoyens que la vertu rapprocheroit & tiendroit unis ; il diviſe les peuples par les haines, les craintes & les ſoupçons. Rien n'eſt ſacré pour les paſſions ; guerres, meurtres, trahiſons, violences, injuſtices, perfidies, lâchetés, voilà leur cortége ; tandis que la raiſon appelle autour d'elle la paix, la bonne foi & le bonheur à la ſuite de toutes les vertus.

Nous tenons le milieu, mon cher Ariſtias, entre les pures intelligences & les brutes ; ne ſoyons ni tout l'un, ni tout l'autre. Le terme de la Philoſophie, c'eſt de connoître notre condition, & d'être aſſez ſages pour nous tenir ſans orgueil & ſans baſſeſſe à la place qui nous eſt aſſignée. Nous avons une raiſon & des paſ-

ſions ; en riant du chagrin de ces Philoſophes farouches, qui voudroient détacher notre ame de tous les liens de nos ſens, ne tombez pas dans l'erreur mille fois plus dangereuſe de ces hommes ſans mœurs qui vous invitent à vous ſalir dans la fange de vos paſſions, & ſe repentent ſans ceſſe de s'être laiſſé tromper par les faux biens qu'elles préſentent. C'eſt aller plus loin que l'Auteur de la nature, que de vouloir détruire nos paſſions ; elles ſont ſon ouvrage & immortelles comme lui ; mais il nous ordonne de les tempérer, de les régler, de les diriger par les conſeils de la raiſon, puiſque ce n'eſt qu'ainſi qu'elles peuvent perdre leur venin, & contribuer à notre bonheur.

Tandis que Phocion parloit ainſi, Ariſtias, profondément occuppé, tenoit les yeux baiſſés, & paroiſſoit accablé du poids de la vérité. La Nature, dit-il enfin en ſoupirant, s'eſt donc jouée des hommes avec autant de perfidie que de cruauté. Pourquoi cet aſſemblage monſtrueux & bizarre de qualités oppoſées ? Pourquoi nous avoir entourés de piéges ?

Pourquoi du moins n'avóir pas donné à notre raiſon les forces ou le charme que poſſédent nos paſſions ?

Humiliez-vous avec moi, lui répondit Phocion, devant la ſageſſe ſuprême. Ne ſoyons point aſſez téméraires, tandis que nous nous ſentons preſſés de tout côté par d'étroites limites, pour vouloir comprendre, embraſſer & meſurer un être infini. Qui ſommes-nous pour exiger qu'il nous rende compte de ſes deſſeins & de ſa conduite ? ce que nous voyons de ſa ſageſſe, doit nous jetter dans une admiration timide & reſpectueuſe pour ce que nous ne voyons pas. S'il nous dévoiloit le ſyſtême général du monde, notre vûe ſeroit-elle aſſez ferme & aſſez étendue pour en ſaiſir toutes les parties & tous les rapports ? Non, mon cher Ariſtias, ſi l'Auteur de la nature vouloit nous révéler ſes ſecrets, nous ne le comprendrions pas ; il ne nous apprendroit que des myſteres auxquels ne pourroit atteindre notre raiſon faite pour des vérités d'un ordre inférieur.

Bornons là nos connoiſſances & nos recherches. Les vérités qu'il nous eſt im-

portant de connoître, la Providenc
nous les prodigue ; elle les a miſes, pou
ainſi dire, ſous notre main ; mais le reſt
eſt caché ſous un voile impénétrable
De quoi nous plaindrions-nous ? N'eſt-i
pas aſſez prouvé que nos paſſions n
donnent point le bonheur qu'elles pro-
mettent ? Notre raiſon manque-t-elle d
nous en avertir ? A ces Cirenes, don
la voix mélodieuſe ne nous appelle qu
pour nous dévorer, que n'oppoſons
nous donc la prudence d'Uliſſe ? La po-
litique attendra-t-elle de nouvelles révo
lutions dans les Etats, de nouvelles diſ
graces, de nouvelles décadences pou
ſe convaincre que le bonheur des ſocié
tés veut un autre fondement que des paſ
ſions injuſtes, aveugles, légeres, inconſ
tantes & capricieuſes ? Faites-vous, mo
cher Ariſtias, un tableau du ſpectacle qu
préſenteroit la terre, ſi tous ſes habitans
ſemblables à ce divin Socrate, don
Platon & Xenocrate m'ont cent foi
tracé le portrait, réuniſſoient en eux tou
tes les vertus. S'il eſt vrai que dans c
nouvel âge d'or, où les paſſions ſeroien
réprimées & dirigées par la raiſon, la ſ

cité habiteroit parmi les hommes; 'est-il pas certain que la politique doit ious faire aimer la vertu, & que c'est-là e seul objet que doivent se proposer es Législateurs, les Loix & les Maiftrats?

Les Sophistes pourront déclamer conre les droits de la raison en faveur des assions, quand ils pourront nous faire ppercevoir les grands avantages qu'une lépublique retire de l'avarice, de la rodigalité, de la paresse, de l'intempéance, de l'injustice de ses Citoyens & le ses Magistrats. Pour les confondre, non cher Aristias, invitez-les à remoner dans les siécles les plus reculés, &, our ainsi dire, à la naissance du genre iumain. Faites-leur remarquer que la Grece fut arrosée de sang & de larmes, ant que nos Peres, plus semblables à les bêtes farouches qu'à des hommes, récurent sous l'empire des passions. Initez ces grands Philosophes, si ennemis le la raison, à nous apprendre pourquoi ious ne commençâmes à être moins malieureux, que quand des Loix & des Maistrats, par une suite des premieres con-

ventions, se servant tour à tour des châtimens & des récompenses, commencerent à reprimer quelques passions, & à mettre en honneur quelques vertus. Suivez les fastes de la Grece, & vous verrez toujours les peuples plus ou moins heureux, suivant que la politique plus ou moins habile a rendu les mœurs plus ou moins honnêtes.

Cent de nos Villes ont été déchirées par des divisions intestines; recherchez-en les causes, & vous verrez constamment que quelque passion, enhardie par l'espérance du succès ou l'impunité, a rompu le frein trop foible qui la retenoit. Vous compterez toujours nos calamités par le nombre de nos vices. Nous sçavons les maux qu'ont produits les passions d'un Périclès, d'un Cléon, d'un Alcibiade, je puis vous les citer. Mais vous, citez-moi ceux qu'ont faits les vertus de Miltiade, d'Aristide & de Cimon. Mille Tyrans ont autrefois usurpé la souveraineté dans leurs Républiques; en auroient-ils osé former le projet, si leurs Concitoyens, déjà esclaves de leurs passions, n'avoient été préparés à sacrifier

leur patrie & leur liberté à leur vengeance & à leur avarice ?

Mais nous, Aristias, mais, nous pourquoi sommes-nous aujourd'hui si différens de nos Peres ? Pourquoi tombons-nous dans le mépris ? Pourquoi ne sommes-nous plus heureux ? N'en accusez pas, avec les Sophistes, une fortune aveugle qui n'existe point ; ne vous en prenez qu'au changement qui s'est fait dans nos mœurs. La soif de l'argent qui nous dévore, a étouffé l'amour de la patrie. Le luxe du Citoyen refuse tout aux devoirs de l'humanité. Les plaisirs, l'oisiveté, la mollesse, mille autres vices ont avili nos ames. Quel Trasybule nous délivrera de ces Tyrans plus implacables que (7) Critias ? Rendez-nous les vertus de ces Athéniens qui ont vaincu Xercès ; rendez à tous les Grecs leur premiere tempérance & leur justice, & vous nous rendrez en même-temps notre ancienne union, & les forces qui ont conservé notre liberté. Dès que les Grecs seront vertueux, ils regarderont encore la Grece entiere comme leur Patrie commune. Philippe qui nous brave, & médite no-

tre asservissement en armant nos vic
contre nous-mêmes, trembleroit au nom
de la Grece, ou plutôt nous regarderoi
encore comme les protecteurs de sa
Royaume.

Tel est l'ordre établi dans les chose
humaines, mon cher Aristias, que l
prospérité des Etats, est la récompens
certaine & constante de leurs vertus; &
l'adversité, le châtiment infaillible d
leurs vices. L'histoire des siécles passé
instruit le nôtre de cette vérité, & nou
servirons à notre tour de leçon à nos ne
veux. Examinez ces révolutions qui on
détruit tant d'Empires; ce sont autant d
voix par lesquelles la Providence cr
aux hommes: *Défiez-vous de vos pa*
sions, elles ne vous flattent que pour vo
tromper. Elles vous promettent le bonh
mais si vous prêtez l'oreille à leurs m
songes, elles deviendront vos bourrea
elles vous conduiront à la servitude
Tyran domestique, ou un Vainqueur ét
ger, servira d'instrument à votre pun

Allez, mon cher Aristias, lui dit
cion en l'embrassant, méditez les gr
vérités que je viens de vous expo

dites-vous à vous-même tout ce que je pourrois ajoûter aux premieres réflexions qui se sont présentées à mon esprit. Puisqu'en nous donnant un desir insatiable de bonheur, la nature nous a tracé une route pour y arriver, ne dites plus, avec les Sophistes, qu'elle est notre marâtre, & que nous sommes condamnés à subir le sort de Tantale. Imposez silence à vos passions pour interroger votre raison, & elle vous apprendra tous les devoirs de l'homme. Vous connoîtrez notre destination, & vous verez que la politique ne nous égare, que quand elle se prostitue au service des passions. Vous êtes meilleur, Aristias, que vous ne croyez; il n'est pas possible que vous soyez long-temps dans l'erreur. Les opinions de nos Sophistes ont pû, par je ne sçais quel air de nouveauté ou d'audace, surprendre votre imagination; mais vous touchez à cet âge où l'on a déjà assez d'expérience pour commencer à se défier de ses passions, & on apprend bientôt à les vaincre, ou du moins à les combatre, quand on n'a pas le cœur corrompu.

Vous voyez, me dit Phocion, après qu'Aristias fut sorti, de quelle doctrine on empoisonne l'esprit de nos jeunes gens. A peine ont-ils découvert que tout n'est pas vrai, qu'ils croyent ridiculement que tout est faux. Enyvrés d'orgueil, ils font main-basse sur tout ce qui se présente. Dans leurs accès de philosophie, ces petits héros mesurent la grandeur de leurs prétendus triomphes à l'importance des vérités qu'ils osent attaquer. Assez forts pour fermer les yeux à l'évidence, & douter imperturbablement de tout, ils croyent avoir tout détruit; ou persuader aux ignorans qu'ils ont tout examiné. Quand on cherche à étouffer la voix & l'autorité de la raison, quand on veut la rendre l'esclave des passions, quelle sûreté, quel lien peut-il y avoir entre les hommes? Que voulez-vous que la République espere des Citoyens & des Magistrats? Elle touche au moment de sa ruine. Aristias changera, ajoûta Phocion, je vous le prédis. C'est un bon augure que ce silence modeste qu'il a gardé, pendant que je l'avertissois de ses erreurs; il n'a

pas de vice qui les lui rende cheres. Il me semble que son cœur s'est ouvert à mes instructions. Plus étourdi, plus vain, plus présomptueux que méchant, il se rendra aux lumieres de la raison ; & plût aux Dieux que tous nos Athéniens lui ressemblassent !



SECOND ENTRETIEN.

Qu'il n'y a point de vertu, quelqu'obscure qu'elle soit, qui ne contribue au bonheur des hommes. L'objet principal de la politique est de régler les mœurs. Sans elles il n'est point de bon gouvernement ; elles en réparent les vices. Objections d'Aristias ; Réponses de Phocion.

PHOCION ne s'est point trompé, mon cher Cléophane. Ses paroles, comme un trait de flamme, avoient porté la lumiere dans l'esprit d'Aristias. Ce jeune homme vint hier chez moi, il étoit embarrassé en m'abordant, il n'osoit presque pas me regarder. Que Phocion est sage ! me dit-il en rompant le silence ; je m'égarois, & ses discours ont fait revivre dans mon cœur un goût pour la vertu, que je travaillois malheureusement à détruire. Qu'il m'a paru éclairé ! quoiqu'il humiliât mon amour propre. Que je crains de lui paroître aussi méprisable que je me le parois à moi-même ! Depuis

que je l'ai vû, je n'ai été occupé qu'à méditer sa doctrine. Je m'étonne à la fois de ma témérité de vouloir tout sçavoir, & de la foiblesse avec laquelle j'ai été la dupe de quelques sophismes. En commençant à me connoître, je commence à goûter une sorte de tranquillité qui, je crois, n'accompagne jamais l'erreur. Je brûle d'impatience de revoir Phocion, & je crains de me présenter devant lui, je crains qu'il ne me trouve pas encore digne de l'écouter.

Aristias, lui répondis-je, si les Sophistes s'irritent, quand on ose attaquer leurs opinions; c'est que l'avarice les fait parler. Ils craignent que leurs leçons, dont ils font un trafic mercénaire, ne soient décriées. Mais un Philosophe n'a d'autre intérêt que celui de la vérité, & il sçait trop combien elle nous est étrangere, pour n'être pas indulgent. Phocion, je vous en réponds, pardonnera à votre âge de vous être laissé tromper par les Sophistes, & par les passions bien plus habiles qu'eux. Il vous sçaura gré de votre repentir, & peut-être même de vos erreurs, puisque vous les abjurez; car

il est toujours beau de se corriger
nez, Aristias, venez apprendre
moi de nouvelles vérités, & veu
les Dieux les rendre utiles à la I
blique !
Jouissez de votre victoire, dis-je à
cion, en l'abordant, voici Aristias
l'avez rendu à la raison, dans un âg
l'on se fait un mérite de ne la pas c
ter. La présence d'un homme ver
a-t-elle donc, mon cher Cléophas
même pouvoir que les Autels des D
qui rassurent les Supplians qui en a
chent ? Aristias n'eut plus aucun em
ras. Il assura Phocion qu'il rendo
raison toute sa dignité & tous ses
C'est une étrange folie, dit-il,
usurper le nom de Philosophe, en n
temps qu'on se ravale à la conditio
animaux, & de prétendre raisonn
soutenant qu'il n'y a point de raiso
quelque peine à comprendre par
écarts j'étois venu à croire qu'il es
d'obéir à des passions, dont une
rience journaliere nous fait con
l'emportement, les caprices & l'inju
Le bonheur est sans doute comp

l'ordre & de la paix; & les passions;
me ennemies les unes des autres,
nt dans un état perpétuel de guerre.
iels biens puis-je en attendre? Quels
ux au contraire ne dois-je pas en crain-
e, si ma raison ne se rend leur média-
ce, leur arbitre & leur juge? Je me
s rappellé ces courts momens de ma
où je n'ai obéi qu'à ma raison, & j'ai
ûté une sorte de volupté supérieure
celle que donnent les sens. J'ai com-
té ces instans à ces jours d'erreurs où
es passions me gouvernent; ma mé-
oire ne m'a représenté que des plaisirs
compagnés de trouble, d'inquiétude
de repentir; mon cœur ne s'est point
vert à ce souvenir.

J'ai jetté les yeux sur un plus grand
éâtre, & j'ai vû les passions, comme
tant de furies, porter la désolation
ns toute la terre, changer les Magis-
ats en ennemis de la société, fouler aux
eds les loix les plus saintes de l'huma-
té, & détruire dans un instant les Em-
res les plus formidables. J'ai interrogé
a raison, j'entrevois la vérité, je crois
re sur le chemin qui y conduit mais

mes égaremens passés m'ont appris
défier de moi. Je n'ose, Phocion,
cher sans votre secours; je n'ose
seul dans le sanctuaire de cette pol
sublime, qui n'a d'autre instrumen
d'autre appui que la vertu; je crain
de le profaner. Soyez mon guide,
donnez un esprit tout nouveau.

Aristias, mon cher Aristias, lu
pondit Phocion, après l'avoir te
ment embrassé, vos progrès son
rapides que je n'aurois osé l'espérer.
avez eu le courage d'arracher aux
sions le masque dont elles se couv
& qui nous trompe; il n'est plus d
rité dont la découverte vous soit
dite. Vous êtes persuadé que la rais
l'organe par lequel l'Auteur de la n
nous fait connoître ses volontés;
êtes persuadé qu'elle seule peut
conduire au bonheur. Pensez donc,
cher Aristias, que la Politique doit
la ministre & le coopérateur de la
vidence parmi les hommes, & qu
n'est plus méprisable que cet art illu
qui en emprunte le nom, qui n'a de
que les préjugés publics & les pa

de la multitude, qui n'employe que la ruse, l'injustice & la force, & qui se flattant de réussir par des voies contraires à l'ordre éternel des choses, voit s'évanouir entre ses mains le bonheur qu'elle croyoit posséder.

L'esclave qui cultive vos champs, est plus sage que nos Législateurs. Pour recueillir d'abondantes moissons, il a étudié la culture qu'exige la terre; il a observé quelles saisons elle a destinées à la production de chaque fruit, & il ne tente jamais d'en changer l'ordre. Que la Politique, après avoir pénétré dans les secrets de la nature sur la destination de la société & les causes de son bonheur, suive constamment cet exemple. Dès qu'elle sera assez prudente pour ne se pas croire plus habile que la nature, elle sera sa principale étude de la Morale, qui enseigne à distinguer les vertus véritables de celles qui n'en ont que le nom, & que les préjugés, l'ignorance & la mode ont imaginées. Que son premier soin soit d'épurer sans cesse la Morale. En donnant une attention particuliere aux vertus qui sont les plus nécessaires à

la société, son principal objet doit ê
de prendre les mesures les plus effica
pour empêcher que les passions ne s
tent victorieuses du combat éternel c
notre raison est condamnée à soute
contr'elles. Son but, en un mot, est
tenir les passions courbées sous le jo
& en affermissant l'empire de la rais
de donner, pour ainsi dire, des aîles
vertus.

Entrons dans le détail des vertus
la Politique doit cultiver; mais rép
dez moi d'abord, Aristias. Quand v
achetez un esclave, vous importe-
peu qu'il soit gourmand, paresseux,
pon, menteur, ou qu'il ait les qual
opposées à ces vices? Ne vous est-il
avantageux que votre voisin soit ju
humain & bienfaisant? Vous est il
que votre ami soit emporté dans
goûts, débauché, injuste, crapule
ou qu'il soit attentif à remplir tous
devoirs d'un honnête homme? Qu
un mariage, que je vous souhaite h
reux, vous aura élevé à la dignité
pere de famille, vous sera-t-il indiffé
que vos enfans contractent l'habit

du vice ou de la vertu, & que votre femme ait les mœurs d'une Courtisanne, ou soit chaste, modeste, retirée & économe?

Je n'attends pas votre réponse, poursuivit Phocion, je la sçais. Mais puisqu'une femme, des enfans, des amis, des voisins vertueux, & des esclaves fidéles à leurs devoirs, sont si propres à nous rendre heureux dans le sein de nos familles où nous passons la plus grande partie de notre vie, pourquoi la Politique négligeroit-elle cette branche importante de notre bonheur? Je n'ignore point que, sous prétexte de je ne sçais quelle élévation d'esprit, nos Athéniens, que je ne comprends pas, plaisantent aujourd'hui avec dédain des vertus domestiques. On diroit que ce n'est pas la peine d'être honnête homme, à moins que d'être un héros. Mais c'est parce que la corruption, qui régne dans le sein de nos maisons, nous rend incapables de pratiquer les vertus domestiques, que nous avons pris le parti de les mépriser. La modestie dans les mœurs nous paroît bassesse ou rusticité. Nous

voulons que nos maiſons ſoient une eſpéce d'aſyle, où la loi n'oſe point entrer pour nous inſtruire de nos devoirs; & cependant c'eſt dans le ſein des familles que des peres tendres & prudens ont donné le premier modéle des loix & de la ſociété. Nous diſons que c'eſt dégrader les Magiſtrats, que de les occuper de nos ſoins domeſtiques; mais en effet nous ne voulons qu'avoir impunément de mauvaiſes mœurs. Dégoûtés de la ſimplicité de nos Peres, nous voulons du faſte & de l'élégance juſques dans les vertus. Que c'eſt bien mal connoître leur nature, & le lien qui unit les unes aux autres!

Je ne crois pas aiſément aux qualités ſublimes de ces Héros à qui il faut un grand théâtre, & des foules de ſpectateurs. Ce n'eſt que par l'exercice des vertus domeſtiques qu'un peuple ſe prépare à la pratique des vertus publiques. Qui ne ſçait être ni mari, ni pere, ni voiſin, ni ami, ne ſçaura pas être Citoyen. Les mœurs domeſtiques décident à la fin des mœurs publiques. Penſerez-vous, Ariſtias, que des hommes accoutumés à

obéir à leurs passions dans le sein de leur famille, & sans vertu les uns à l'égard des autres dans le cours ordinaire de la vie, prendront subitement un nouveau génie & de nouvelles habitudes, en entrant dans la place publique & dans le Sénat; ou que leurs passions & leurs vices n'oseront les inspirer, quand il s'agira de délibérer sur les intérêts de la République, & de décider de son sort? Lycurgue, moins présomptueux que nos Sophistes & nos Orateurs, ne l'espéroit pas; aussi eut-il une attention particuliere à former les mœurs domestiques des Spartiates. Il porta plus de loix pour faire d'honnêtes gens, que pour régler la forme du Sénat, & la police des assemblées de la Place publique. Il sçavoit que des hommes vertueux vont, comme par instinct, au-devant de leurs devoirs, & qu'ils auront toujours de bons Magistrats.

Par quel prodige en effet une République verroit-elle une suite d'hommes de bien à la tête de ses affaires, si elle ne commençoit pas par avoir pour Citoyens des hommes accoutumés à pratiquer les

devoirs de la vie privée ? Il faut qu'un peuple sçache estimer la vertu, pour donner à ses Magistrats le courage & la constance nécessaires dans l'exercice de leurs fonctions. Il doit aimer la Justice pour desirer un Magistrat toujours juste, toujours ferme, toujours aussi inflexible que la loi. Des Citoyens corrompus le redouteroient, sa probité leur seroit à charge. Ils lui préféreront un Cléon qui flatte leurs vices, dont le cœur est ouvert à l'intérêt, & dont la main nonchalante & foible laisse pencher inégalement la balance de la justice.

Jugez, mon cher Aristias, de la doctrine que je vous expose, par ce qui s'est passé de nos jours dans notre République. A peine Periclès (1) eut-il corrompu nos mœurs, en prétendant les polir ; à peine commençâmes-nous à nous piquer de recherche dans les arts inutiles, de somptuosité dans nos spectacles, de magnificence dans nos meubles, de délicatesse sur nos tables ; à peine les Courtisannes autrefois méprisées, à présent les arbitres du goût, des vertus & des agrémens, eurent-elles ouvert à nos jeunes

ans une école de galanterie & d'oisi-
eté; à peine, en un mot, avons-nous
estimé la volupté, l'élégance, les ri-
chesses, & respecté les grandes fortunes,
que nous en avons été punis, en voyant
les graces, le faste, le luxe & les riches-
ses tenir lieu de talens, & devenir autant
de titres pour s'élever aux Magistratures.
Quelle République auroit pu résister aux
hommes méprisables qui ont succédé à
Periclès ? Des voluptueux, des étour-
dis, des avares, &c. n'ont vu, dans l'ad-
ministration dont ils étoient chargés,
que le pouvoir de satisfaire plus aisément
leurs passions. Ne craignant ni les re-
gards, ni le jugement d'une multitude
aussi vicieuse qu'eux, devoient-ils se gê-
ner pour faire le bien? Ils ne s'étudié-
rent, dans les conjonctures difficiles,
qu'à éblouir & duper les Spectateurs. Ne
gouvernant que par des cabales & des in-
trigues, ils ne chercherent qu'à rendre
les loix souples & dociles à leurs desirs.
Ils eurent tout au plus l'adresse ou la
complaisance, pour ménager un reste
de Citoyens vertueux, de faire une ou
deux actions honnêtes avec éclat &

appareil, afin de pouvoir être impı
ment injuftes à l'abri d'une bonne r
tation ufurpée.

Concluez, Ariftias, qu'il n'y a p
de petite vertu aux yeux de la Politic
& qu'elle ne peut, fans peril, en n
ger aucune. Ajoutons même que les
les plus effentielles au bonheur &
fûreté des Etats, ce font celles qui re
dent le détail des mœurs. Je vous
vouerai, je ne comprends point ce
nos Sophiftes penfent ou imaginent
parlant de bon & de mauvais Gouve
ment, fi par ces mots ils ne veulent
entendre des formes de police, qui é
plus ou moins propres à réprimer
paffions des Magiftrats & des Citoye
rendent l'empire des loix plus ou m
folide.

J'ai fouvent entendu raifonner Pl
fur cette matiere. Il blâmoit la (2)
narchie, la pure Ariftocratie & le G
vernement populaire. Jamais, difoi
les loix ne font en fûreté fous ces a
niftrations, qui laiffent une carriere t
libre aux paffions. Il craignoit le pou
d'un Prince, qui, feul légiflateur, j
1

ſeul de la juſtice de ſes loix. Il étoit effrayé dans l'Ariſtocratie, de l'orgueil & de l'avarice des Grands qui croyant que tout leur eſt dû, ſacrifieront ſans ſcrupule les intérêts de la ſociété à leurs avantages particuliers. Il redoutoit dans la pure Démocratie, les caprices d'une multitude toujours aveugle, toujours extrême dans ſes déſirs; & qui condamnera demain avec emportement ce qu'elle approuve aujourd'hui avec enthouſiaſme.

Ce grand homme, pourſuivit Phocion, vouloit que, par un mêlange habile de tous ces Gouvernemens, la puiſſance publique fût partagée en différentes parties propres à s'impoſer, ſe balancer, & ſe tempérer réciproquement. Mais il ne s'en tenoit pas là, mon cher Ariſtias, le Diciple de Socrate connoiſſoit trop bien les hommes, pour penſer que le Gouvernement, dont toutes les parties ſeroient combinées avec le plus de ſageſſe, pût ſe ſoutenir ſans le ſecours des mœurs domeſtiques. Liſez ſa *République*; voyez avec quelle vigilance il cherche à ſe rendre le maître des paſſions, & la régle auſtere à laquelle il ſoumet la

vertu. Peut-être a-t-il passé les bornes de la prudence ; mais cet excès même de précaution prouve combien il croyoit les mœurs nécessaires à la conservation de son Gouvernement.

En effet, à quoi serviroit de donner la constitution la plus sage à des hommes corrompus, dont on ne corrigeroit pas d'abord les vices ? Lacédémone, en sortant des mains de Lycurgue, eut un gouvernement tel que le desire Platon. Les deux Rois, le Sénat & le peuple, revêtus d'une autorité différente, formoient une constitution mixte, dont toutes les branches se tenoient mutuellement en respect, par l'espéce de censure qu'elles exerçoient les unes sur les autres. Quelque admirables que soient les proportions de ce Gouvernement, il n'écarta cependant de Sparte les cabales, les partis, les troubles, les désordres qui ont perdu les autres Républiques de la Grece, qu'autant qu'il fut attentif à maintenir en vigueur les loix que Lycurgue avoit faites pour les mœurs.

Dès que Lysander, en portant dans sa Patrie les tributs & les dépouilles des

aincus, y eut développé le germe de cupidité jusqu'alors étouffé, l'avarice se glissa sourdement avec les richesses dans les maisons des Spartiates. La simplicité de leurs Peres, d'abord moins agréable, leur parut bientôt trop grossiere. Un vice n'est jamais seul dans une République; il en produit cent autres. Peu à peu les vertus & les talens perdirent autant de leur crédit, que les richesses en acquirent. A mesure que les Spartiates apprenoient à jouir de leur fortune, ils se persuaderent que les richesses pourroient tenir lieu de mérite; & dès-lors elles commencerent à donner quelque considération à leurs possesseurs. La pauvreté fut enfin méprisée; & dès qu'il fut nécessaire d'acquérir des richesses, les Spartiates, occupés de leurs affaires domestiques, ne donnerent plus toute leur attention aux intérêts de la République. Les passions, alors enhardies, relâcherent les ressorts du Gouvernement; & il lui fut impossible de les réprimer, parce qu'il avoit eu l'imprudence de les laisser naître.

Les riches, tourmentés par la crainte qu'on ne les dépouillât de leurs richesses,

se révoltérent contre le partage
torité établie par Lycurgue, & vo
être tout-puissans, pour être en
défendre leur fortune. Le peuple
côté, tantôt rampant & tantôt in
n'eut plus que des Ephores dignes
En vain tenteroit-on aujourd'hui
ter les désordres de Lacédémon
rappellant les loix qui fixoient les
de la puissance des Rois, des Sé
& du peuple. A quoi serviroie
loix méprisées par les mœurs pub
& auxquelles l'ambition & l'ava
peuvent plus obéir? Le vice les
vées, la pratique de la vertu peu
leur rendre leur force. Si on ne se
mon cher Aristias, de réparer & d'
par la tempérance & la frugal
restes d'un Gouvernement ébran
la licence des passions, soyez sûr q
Rois, ces Sénateurs, ces Ephores
fois si généreux, si sages & si magn
dans l'exercice de leur autorité, se
ront bientôt de cette sorte de m
tion qu'ils affectent encore malgr
& cesseront d'être des Magistrats
devenir les oppresseurs (3) d'une

blique qui se déchirera par ses querelles domestiques, jusqu'à ce qu'elle devienne la proie d'un ennemi étranger.

Voulez-vous, mon cher Aristias, poursuivit Phocion, un second exemple de la puissance des mœurs? Transportez-vous en Egypte, & vous verrez que si leur décadence a rendu inutile dans Lacédémone le sage gouvernement de Lycurgue; leur sainte austérité a autrefois purifié jusqu'au despotisme même.

Les Rois d'Egypte n'avoient que les Dieux au-dessus d'eux, & ils partageoient en quelque sorte avec eux l'hommage de leurs sujets. Leurs ordres étoient autant de loix sacrées & inviolables, & tout devoit se prosterner en silence devant leur trône. Quelque terrible que dût être ce pouvoir sans bornes entre les mains d'un homme, les Egyptiens n'en éprouverent aucun effet funeste, parce qu'ils avoient des mœurs, & en donnerent à leur Maître. Il n'étoit point permis à ces Monarques tout-puissans d'être avares, oisifs, prodigues ou voluptueux. Tous les momens de leur journée étoient remplis par quelque devoir. A peine

eux-mêmes. Il falloit écouter les pl
des malheureux, juger les procè
leurs sujets, tenir des conseils, & e
dier des ordres dans les Provinces
y prévenir quelque abus, ou y fo
quelque établissement avantageux.
qu'aux délassemens & aux besoi
l'humanité; tout étoit prescrit pa
Loix. Le bain, la promenade, les r
avoient des heures marquées. La
étoit un autel élevé à la frugalité;
mesuroit le vin, jamais on n'y s
que deux mêts, & toujours les m
Dans le Palais aucun faste n'insulto
condition des sujets, & n'inspire
l'orgueil au maître. L'amour enfin
passion, Aristias, trop souvent si
rieuse, si puérile, si emportée, si n
n'étoit qu'un simple délassement
le travail; c'étoit la loi qui ferm
ouvroit l'appartement de la Rei

pour ainsi dire, qu'une nombreuse famille, dont le Monarque étoit le pere. Le Prince, toujours Roi, n'avoit pas le temps d'être homme. L'ordre constant & périodique de ses occupations accoutumoit son esprit à la régle, & tenoit lieu de tout l'art que nous employons souvent inutilement, pour empêcher que nos Magistrats n'abusent de l'autorité qui leur est confiée. Les passions étoient étouffées dans le cœur du maître; & ne pouvant desirer & vouloir que le bien il importoit peu aux Egyptiens d'avoir cette liberté dont nous sommes si jaloux. Les loix toujours justes & impartiales, quoique faites par un seul homme, étoient également aimées & respectées par tous les ordres de l'Etat. C'est ainsi que malgré le Despotisme, les bonnes mœurs rendirent l'Egypte heureuse; & nos anciens Philosophes l'ont régardée comme le berceau de la sagesse.

Je dévore vos discours, s'écria Aristias : je me sens entraîné par la force de vos raisons. Sans doute s'est profaner la Politique, qui doit rendre les sociétés heureuses & florissantes, que d'en donner

le nom à ce petit manége toûjours incertain de ruſe, d'intrigue & de fourberie, que je regardois comme un grand art, & qui n'a été en effet imaginé que par des ignorans incapables de s'élever à de plus hautes idées, ou par de mauvais Citoyens qui ne regardoient, dans l'adminiſtration de la République; que le malheureux avantage de ſatisfaire eux-mêmes leur ambition & leur avarice. Sans doute que les mœurs doivent ſervir de baſe à la loi, & que ſans leur ſecours le Légiſlateur n'élevera jamais qu'un édifice chancelant, & prêt à s'écrouler.

Mais, vous l'avouerai-je, Phocion; continua Ariſtias en baiſſant la vûe & d'un ton affligé; dans le moment même que je céde à l'évidence de vos raiſonnemens, mes anciens préjugés ſemblent ſe révolter contre ma raiſon. L'Egypte, autrefois vertueuſe, a été heureuſe, & Lacédémone n'a perdu ſa proſpérité, qu'en perdant ſes mœurs. Sans doute il eſt digne de la ſageſſe de l'Auteur de la nature, que le bonheur ſoit le prix de la vertu, & l'adverſité la compagne du vice. Tel eſt l'ordre le plus ordinaire; mais n'eſt-il

point d'exception à ces loix générales ? Celui qui les a portées, pour des raisons qu'il seroit téméraire de vouloir pénétrer, n'y déroge-t-il jamais ? N'a-t-on pas vû quelquefois des Empires élever leur fortune sur l'injustice, & fleurir par des moyens que la Morale réprouve ? Quelle vertu ont les Perses qui dominent sur l'Asie entiere ? Il me semble que Philippe, à qui tout réussit, n'a guere plus de vertu que nous qui tombons en décadence ; il me semble que tous les jours des intriguans, à force de lâchetés & scélératesses, enlevent à des hommes de bien la récompense qui n'est due qu'à la probité. Pourquoi par les mêmes voies, des Etats ne pourroient-ils donc pas obtenir les mêmes succès ? Nous avons vû des Tyrans usurper dans leur Ville la souveraineté, jouir de leur vol, & mourir tranquillement dans leur lit. Socrate au contraire n'a possédé aucune de nos Magistratures, & il a trouvé des Juges qui l'ont condamné à boire la cigue. Ah ! Phocion, Phocion, quel spectacle scandaleux ne nous présente pas quelquefois l'histoire du bon-

heur & du malheur des hommes !

Prenez y garde, mon cher Ari
lui répondit Phocion, ce n'eſt pas
raiſon, ce ſont vos paſſions qui
nent de parler. C'eſt parce que
confondez encore les dignités, le
cheſſes, l'éclat, le pouvoir avec le
heur, que vous voudriez qu'ils fuſſ
récompenſe de la vertu ; mais ils ne
vent tout au plus procurer qu'un
paſſager, tel que le donnent les ca
trompeuſes d'une Courtiſanne, &
plaiſirs paſſagers ne ſont pas le bonh

Vous voyez tous les jours des hoi
mépriſables qui parviennent aux pr
res Magiſtratures ; mais ſoyez ſûr c
les ne ſont un bien que pour l'ho
vertueux qui ſe dévoue à ſa patrie
eſt aſſez habile pour la rendre heur
ou qui du moins a tout tenté po
réuſſir. Le bonheur dans chaque
vidu, c'eſt la paix de l'ame ; &
paix naît du témoignage qu'il ſe ren
ſa conduite par les régles de la ju
Ces Tyrans, ces ambitieux dont la
titude admire la proſpérité, gémi
en ſecret ſous le poids de l'adminiſtra

à laquelle ils ont la lâcheté insensée de ne pouvoir renoncer. Que ne pouvez-vous lire dans leur cœur déchiré par la crainte, l'envie, la haine, l'avarice & les remords ? Mon cher Aristias, que cette apparence de prospérité, qui n'environne que trop souvent le vice, ne vous scandalise pas. L'élévation des méchans, faisant à la fois leur châtiment, & celui des peuples qu'ils gouvernent & qui les élevent, est au contraire une nouvelle preuve que le bonheur n'est attaché qu'à la vertu.

Vous me citez Socrate; mais ce verre de cigue, qui deshonorera éternellement vos Peres, ne troubla point son repos. Les scélérats qui vouloient le perdre, étoient incertains du succès de leurs calomnies, & il étoit sûr de son innocence. Puisqu'il ne fit aucune plainte, aucune sollicitation, & qu'il refusa de se soustraire par la fuite à la haine de ses ennemis, comment pourroit-on le soupçonner d'avoir été inquiet sur le jugement qu'il attendoit ? Pendant les trente (4) jours qui s'écoulerent depuis qu'on lui prononça sa sentence, jusqu'au moment

de l'exécution, il continua à inst
ses disciples. Il leur parla de l'imm
lité de l'ame, & du bonheur attaché
vertu. Les yeux les plus perçans ne
rent point qu'il fît quelque effort
être ou paroître tranquille, & qu'il
connût que sa prison & sa mort fu
une objection contre sa Doctrine.
garda la mort, comme nous voyo
coucher du soleil & l'approche du
meil; il remercia les Dieux de lui
ner une fin qui lui épargnoit les
mités de la vieillesse & les angoisses
loureuses de l'agonie. C'est Athene
le qui étoit malheureuse; & quelle
gue suite de calamités ne pouvoit-on
prédire à une ville assez aveugle &
corrompue, pour punir la vertu de
crate du dernier supplice?

A l'égard de la prospérité des E
je conviens, poursuivit Phocion,
s'est formé de grands Empires par
moyens que la morale désavoue;
répondez moi, ces Etats quoiqu'inju
ambitieux & sans foi, n'étoient-ils
moins abandonnés aux voluptés,
paresse & à l'amour des richesses qu

peuples qu'ils ont ſoumis? N'étoient-ils pas plus exercés au courage & à la diſcipline? N'avoient-ils pas moins d'indifférence pour leur Patrie, & plus d'amour pour la gloire? Ce n'eſt point parce que Philippe a peu de vertus que nous le craignons, c'eſt parce que nous en avons encore moins que lui, & qu'il ſe ſert de nos vices pour nous accabler. L'ambition, l'injuſtice, la ruſe, la violence peuvent ſans doute former de grands Empires; mais c'eſt parce qu'à ces vices on n'oppoſe que d'autres vices: d'ailleurs, quel eſt l'avantage de cette grandeur uſurpée? Peut-elle faire la proſpérité d'un Etat, puiſqu'il eſt impoſſible de l'aſſeoir ſur un fondement ſolide?

La politique, dupe d'un bonheur paſſager & toujours ſuivi des revers les plus funeſtes, doit-elle donc ſacrifier l'avenir au moment préſent? ô mon cher Ariſtias, ſi vous aimez votre Patrie, que les Dieux vous préſervent de lui ſouhaiter des ſuccès qui prépareroient ſa décadence & ſa ruine. C'eſt pour avoir voulu uſurper l'Empire de la Grèce, que nous & les Spartiates ſommes aujourd'hui à la

veille de perdre notre liberté. La
dération de nos villes les avoit mi{
état de repousser Xercès; leur amk
va les soumettre à Philippe. De gr:
provinces & de grandes richesses,
qu'en disent nos Orateurs, ne cc
buent ni au bonheur domestique de
toyens, ni à la sureté de la Répub
à l'égard des Etrangers. Que ser
Perses d'avoir conquis l'Asie ent
En sont-ils plus libres? Le sujet jc
avec plus de confiance de sa fortune
puis que le Prince a monstrueus
augmenté la sienne? Qu'un grand
pire est foible! puisqu'Agesilas,
une poignée de Soldats, a porté l
reur jusques dans Babylone. Une
fois, je vous développerai les preu
cette vérité; mais dans ce moment
tentez-vous de remarquer, Aristias
si l'Etre, protecteur de la vertu, s
quelquefois des vices d'un peuple
en détruire un plus vicieux, il ne
que jamais de briser l'instrument
vengeance après s'en être servi. Ce
point par des miracles qu'il agit,
par une suite naturelle de l'ordre q

établi dans le gouvernement du monde.

Je ne hasarde point ici une conjoncture vaine & téméraire.. Examinez avec moi le choc, la marche, le concours des passions, le mouvement réciproque qu'elles se communiquent, & vous en verrez résulter cet ordre favorable à la morale. La trahison, la fourberie, la ruse peuvent surprendre & tromper un Etat qui n'est pas précautionné contre leurs piéges, & obtenir d'abord quelque succès; mais leur succès même déchire le voile sous lequel elles se cachoient, & la mauvaise foi, en inspirant une défiance & une haine générales, se trouve enfin elle-même embarrassée dans les embuches qu'elle dressoit. Intimidée par la crainte qu'elle a fait naître, dupe de ses propres finesses, jamais elle ne peut prévoir tous les dangers dont elle est menacée; sans cesse elle se précautionne contre des accidens chimériques. Marchant ainsi sans régle, elle ne peut réussir que par hasard, & bientôt doit nécessairement échouer. Ces Sophistes (5), qui tâchent de réduire en art la perfidie, & qui nous étalent avec

complaiſance cent exemples d'injuſtices heureuſes, ſe gardent bien de nous en faire connoître les ſuites funeſtes. Toujours vagues dans leurs diſcours, ils n'analyſent jamais les cauſes des ſuccès de l'injuſtice & de la mauvaiſe foi; jamais ils n'établiront le point fixe, où triomphant de tous les obſtacles, elles ſont ſûres de réuſſir. La force de la vérité oblige au contraire les Sophiſtes à ſe réfuter eux-mêmes. Ils ne peuvent ſe déguiſer que les ſuccès paſſagers de l'injuſtice ne préparent qu'un avenir malheureux. Pourquoi nous conſeillent ils d'éviter la haine & le mépris, comme les deux écueils les plus funeſtes de la Politique? N'eſt-ce pas convenir du danger des vices, reconnoître le prix de la vertu, & avouer que ſes opérations ſeules ſont ſûres?

Si un peuple, au lieu de la ruſe & de la fourberie, employe la force & la violence contre ſes voiſins, il eſt impoſſible qu'il ne ſoit pas lui-même agité par la crainte qu'il inſpire. En même-temps qu'il augmente le nombre de ſes ennemis, il devient ſuſpect à ſes alliés.

croyant se rendre puissant, il multi-
ses dangers & diminue ses forces.
heureux que plusieurs Nations dont
connoissons l'histoire, & qui se
affoiblies & enfin ruinées à force
orts pour augmenter leur fortune,
eux qu'il ne succombe pas sous le
ls des difficultés qui l'entourent, &
la résistance de ses ennemis éguise au
traire son courage, ses forces & ces
is. Le moment fatal du succès arri-
il triomphe; mais le vainqueur pé-
u milieu de ses conquêtes.
emarquez-le, mon cher Aristias;
l'ambition, c'est l'avarice déguisées
le nom d'une fausse gloire, qui peu-
seules porter les hommes à être
quérans; & par quel prodige ces
passions, qui n'ont pas craint de
er tous les droits humains & de
er des torrens de sang, useroient-el-
vec prudence de la victoire, si capa-
d'enyvrer d'orgueil les hommes les
modérés? Sésostris peu content de
ier sur l'Egypte, fait violence à ces
s loix dont je vous parlois il n'y a
n moment; il médite la conquête de

l'Asie, & rien ne résiste d'abord à ces Egyptiens sobres, laborieux, tempérans & courageux qu'il a armés pour servir son injuste ambition. Mais ses Soldats victorieux prennent bientôt les vices & les mœurs des peuples vaincus. Ces hommes, amolis par les voluptés & les richesses, rapportent dans leur Patrie les dépouilles de l'Orient. Le peuple étonné d'un spectacle qui développe en lui le germe de l'ambition & de l'avarice, se croit parvenu au comble de la gloire & de la prospérité; cependant la vertu, ébranlée dans tous les cœurs, est prête à les abandonner; & au milieu des chants d'allégresse & de triomphe, le châtiment de l'Egypte commence. Une négligence présomptueuse relâche les ressorts du gouvernement; tous les anciens établissemens sont bientôt détruits par les passions. Les successeurs de Sésostris, esclaves d'une fortune qui les accabloit, devinrent des tyrans voluptueux, & d'autant plus terribles, qu'affoiblis par la ruine des loix, ils ne se croyoient plus en sûreté. Ils craignirent des Sujets que la mollesse, le faste, la pauvreté & les ri-

cheſſes avoient rendus à la fois lâches & inſolens ; & leur Royaume, ſans défenſe & troublé plutôt par des émeutes que par des révoltes, eſt deſtiné à devenir la proie du premier conquérant qui voudra s'en emparer.

L'Hiſtoire nous offre mille exemples pareils. Les Medes, en aſſerviſſant les Aſſyriens, perdirent les mœurs & les loix qu'ils devoient à la ſageſſe de Déjocès ; ils ceſſerent d'être heureux par une trop grande proſpérité, & préparerent une conquête aiſée aux Perſes, qui à leur tour amollis & corrompus auſſitôt que vainqueurs, fonderent un grand Empire dont tout annonçoit la décadence. Que de leçons pour la Politique, ſi elle veut connoître ſes devoirs ! Vous parlerai-je, mon cher Ariſtias, des malheurs domeſtiques de la Grece ? Nos ſuccès brillans pendant la guerre Médique, où nous ne faiſions que nous défendre, ont été capables de nous faire abandonner les vertus de nos peres ; quels ravages ne doivent donc pas faire chez un peuple les ſuccès d'une guerre entrepriſe par ambition & par avarice ? L'époque de l'ambi-

tion & de la foiblesse d'Athenes
même. Nous nous sommes perdus
nous avons voulu nous rendre le:
tres de nos alliés ; & Lacédémone
nous avoir vaincus, n'a plus été e
de se défendre contre les Thébain:
Philippe abuse aujourd'hui de r
visions & de nos vices ; il ne cl
qu'à nous subjuguer & nous asservi
voyez avec quelle adresse son an
emprunte le masque de la modéı
de la justice, de la bienfaisance ı
c'est par-là qu'il est véritablement
table. Il recueille dans la Mac
les vertus fugitives qui nous ab
nent ; il rend son peuple sobre,
patient, laborieux & brave. Ç
vertus, qui, par l'emploi insensé
nouveau Sésostris en fait, ne procı
qu'un faux bonheur aux Macédoni
ce Prince avoit l'ame assez granc
connoître ses devoirs, & les préfé
intérêts de sa vanité & de son aml
il mettroit à profit les circonstanc
reuses où il se trouve. Au lieu
menter nos vices pour acquéri
moins de peine l'empire de la Gı

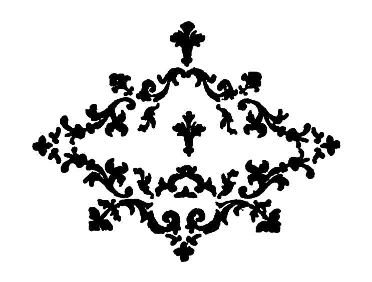
ſe ſerviroit de ſes talens pour nous aider à nous corriger; il tâcheroit de mériter à la Macédoine la conſidération dont Lacédémone a autrefois joui. Loin de nous diviſer, il travailleroit à nous réunir, & à ne faire des Grecs & des Macédoniens qu'un peuple d'amis & d'alliés, qui ſeroit heureux, & dont le pays deviendroit inacceſſible aux attaques des Etrangers.

Il procureroit ainſi un bonheur durable à ſa nation; mais puiſque Philippe n'aime la vertu que pour en faire l'inſtrument de ſon ambition; j'oſe vous prédire, ſans vouloir empiéter ſur les droits de l'oracle de Delphe, que cette fortune des Macedoniens, préparée & conduite avec tant d'art, de courage & d'habileté de la part du Prince, & tant de vertu de la part des Sujets, diſparoîtra en naiſſant. Le moment où leur empire ſera parvenu à la ſituation en apparence la plus brillante, ſera l'époque où il commencera à (6) déchoir. Ses ſuccès ouvriront enfin les yeux à ſes voiſins; ſes conquêtes lui feront plus d'ennemis qu'elles ne lui donneront de ſujets. Les quali-

tés que nous admirons aujourd'h
les Macédoniens, feront place a
ces des vaincus. La Macédoine fe
heureufe, & trouvera enfin un
queur.

Il faudroit, mon cher Ariftias
nature du cœur humain changeâ
que la politique de nos Sophif
conduire un peuple à un bonheu
ble. Si ce n'étoit que notre raifc
qui nous fît haïr l'injuftice, la
rie, la violence, l'ambition, l'a
&c. peut-être qu'on parviendroi
blouir, la tromper & l'envelop
préjugés qu'elle ne pourroit dé
mais ce font nos paffions mêmes
teftent ces vices dans nos pareil
fées dès qu'elles les rencontren
s'aigriffent, elles s'irritent, & r
peut les diftraire. Tant qu'un l
injufte & fans foi indifpofera fes
toyens; tant qu'une République
tieufe, avare & orgueilleufe fe
fufpecte & odieufe à fes voifins,
dire, tant que la nature de l'hon
changera pas; foyez perfuadé qu
litique doit regarder la vertu co

'ce & le fondement de la prospé-
. Je devrois vous parler actuellement
a méthode avec laquelle la politique
t affermir la vertu dans une Répu-
ue ; mais en voilà assez pour au-
rd'hui, dit Phocion, & je craindrois,
n cher Aristias, de nuire à la vérité
vous fatiguant : s'il vous reste même
lques doutes sur les matieres que nous
ns traitées, la suite de nos Entretiens
dissipera.



TROISIEME ENTRETIEN.

Méthode que la Politique doit employer pour rendre un peuple vertueux. Des vertus qu'elle doit principalement cultiver. La tempérance, l'amour du travail, l'amour de la gloire. Necessité de la Religion.

ARISTIAS & moi nous nous rendîmes hier chez Phocion, mon cher Cléophane. C'est aujourd'hui, lui dis-je nos grandes Panathenées, & comment pourrions-nous mieux célébrer une fête consacrée à Minerve, & destinée à perpétuer le souvenir de la réunion que Thesée fit des différens peuples de l'Attique dans Athenes, qu'en écoutant ce que vous voudrez bien continuer à nous apprendre sur la morale & la politique?

Je sçais trop de gré à Aristias, me répondit Phocion, de préférer un entretien austere au spectacle de nos fêtes, pour ne pas consentir à ce que vous desirez.

ſirez. Il eſt vraiſemblable, ajouta-t-il en ſouriant, que Minerve qui voit nos Panathénées avec indifférence, depuis que nous les célébrons avec plus de pompe & moins de vertu que nos peres, trouvera bon que nous n'en augmentions pas la cohue.

Puiſque vous le voulez, reprenons la ſuite de nos Entretiens. Je vous ai prouvé, continua Phocion, que la vertu lie les hommes en leur inſpirant une confiance mutuelle, & que le vice au contraire les tient en garde les uns contre les autres, & les diviſe. Je vous ai fait voir qu'il n'y a point de vertu qui ne ſoit utile à la Société; mais ces connoiſſances ſeules ne ſuffiſent point pour guider la politique dans ſes opérations. Quoique toute vertu mérite d'être cultivée, toutes cependant ne demandent pas les mêmes ſoins de la part du Légiſlateur & des Magiſtrats; quelques-unes n'ont pas un rapport auſſi direct, auſſi immédiat que les autres à ce qui fait & conſolide le bonheur des Citoyens & la ſûreté de la République. Toutes les vertus n'étendent pas leurs racines à une égale diſtan-

ce, toutes n'ont pas une tige également forte, quelques-unes même ont besoin d'un appui, ou languissent & se flétrissent sans ce secours. Les unes jettent de plus grands rameaux, & portent des fruits plus abondans que les autres ; il y en a même qui fécondent, pour ainsi dire, tout le terrein qui les environne ; vous verrez naître au tour d'elles mille vertus particulieres qui sembleront venir sans semence, & n'exiger aucune culture.

Si la politique, mon cher Aristias, considere les vertus suivant leur ordre en dignité & en excellence, elle place à leur tête la justice, la prudence & le courage. D'accord avec la morale, elle nous montre que de ces trois sources découlent l'ordre, la paix, la sûreté & tous les biens en un mot que les hommes peuvent désirer. L'objet de la politique est de nous rendre facile la pratique de ces trois vertus ; mais elle connoît trop bien l'activité de nos passions & la paresse de notre raison, pour espérer de nous en faire contracter l'habitude, si en nous familiarisant d'avance avec d'autres vertus dont elle est plus maîtresse de régler l'exercice

& la marche, elle n'écarte de notre cœur les vices qui nous empêchent d'être justes, prúdens & courageux.

Ce seroit un étrange Politique, qu'un Législateur, persúadé qu'il suffit de faire des loix pour que les hommes y obéissent. Il n'a encore rien fait quand il n'aura réglé que les droits de chaque Citoyen & donné des bornes fixes à la justice. Laissez agir nos passions, elles auront bientôt dérangé ces bornes. Mille prétentions chimériques anéantiront le droit. Au milieu des loix les plus justes, l'injustice, secondée par la ruse & la chicane, & enhardie par l'impunité, deviendra bientôt l'esprit général des Citoyens. Publiez dans la place de Sibaris qu'il est ordonné à tout Citoyen d'avoir assez de courage pour préférer dans un combat la mort à la fuite, & mépriser dans l'administration de la République les dangers auxquels un Magistrat est quelquefois exposé ; & je vous réponds que vous aurez publié le décret le plus inutile. Les Sibarites, toujours efféminés, ne sortiront point de leur molesse pour prendre du courage. La Loi nous

prescrivoit à nous autres Athéniens la police la plus sage dans nos délibérations publiques, pour nous empêcher d'être inconsidérés, & nous forcer de peser & d'examiner avec maturité les intérêts de la Patrie ; que si nous devenions prudens, ce seroit pour l'intérêt de nos passions, & non pour celui de la République.

Tout Législateur qui ignore sur quelles vertus la justice, la prudence & le courage doivent être, pour ainsi dire, entés ; tout Législateur qui ne sçait pas préparer les hommes à les aimer & les pratiquer, verra que ces loix inutiles n'auront fait aucun bien à la Société. Il y a en effet, mon cher Aristias, des vertus qui servent de base & d'appui à toutes les autres. Je compte quatre de ces vertus, que j'appelle *meres* ou *auxiliaires*, & qui sont les premieres dans l'ordre politique, la tempérance, l'amour du travail, l'amour de la gloire, & le respect pour les Dieux.

Par tempérance, j'entends, poursuivit Phocion, cette vertu qui, nous invitant à nous contenter des choses que la Na-

ture exige indispensablement pour notre conservation, diminue le nombre de nos besoins & les simplifie. Qui n'étudie pas l'art d'être heureux à peu de frais, sera toujours malheureux. Vous sçavez ce que Socrate (1) disoit à Euthydème, que les voluptueux sont les hommes du monde les plus déraisonnables. A force de se repaître de voluptés, ils éteignent en eux le sentiment du plaisir; ils n'ont pas l'esprit d'endurer la faim & la soif, & de resister aux premieres amorces de l'amour & du sommeil; ils gâtent tout par leur attention insensée à prevenir leurs desirs.

La volupté vend ses faveurs à trop haut prix; elle employe trop de mains, trop de temps, trop de peine à la composition de son ennuyeux bonheur, pour que la politique n'échouât pas en essayant de rendre heureux un peuple voluptueux. A peine la volupté jouit-elle, que rassasiée, elle rejette avec faste & dédain ce qu'elle avoit desiré avec emportement. Nos Sophistes, à leur ordinaire, ont mal raisonné, sur cette matiere, parce que la Nature a voulu que nos besoins fussent la

source de nos plaisirs, ils ont prétendu qu'en multipliant les uns, on multiplieroit aussi les autres; mais ils n'ont pas fait attention que la volupté est moins habile & moins libérale que la Nature. Celle-ci ne donne aucun besoin, sans donner en même temps un moyen aisé de le satisfaire; & la volupté, qui flatte, échauffe, irrite notre imagination par des espérances & des songes, ne donne jamais ce qu'elle a promis; elle fuit quand nous croyons la saisir, & nous laisse le dégoût, l'ennui & la lassitude à la place du plaisir.

Mais il ne s'agit pas entre nous de l'inconséquence des voluptueux; & quand leur passion ne les tromperoit pas, il n'en faudroit pas moins, mon cher Aristias, bannir la volupté de notre République. Croyant acheter des plaisirs à prix d'argent, elle est toujours avare & prodigue, & jamais on n'a vû la justice, la prudence & le courage se mêler parmi les vices qui accompagnent l'avarice & la prodigalité. Toutes les richesses de la Perse n'enrichiroient pas (2) Demadès; l'Europe, l'Asie &

l'Afrique ne ſuffiroient pas aux beſoins de trois voluptueux comme lui : comment donc la vérité ſeroit elle l'ame de ſes diſcours ? Patrie, honneur, juſtice, il vendra tout à qui voudra l'acheter. Ce Sénateur, accablé du poids d'une digeſtion difficile, livreroit l'Etat à qui lui offriroit un élixir propre à ranimer les reſſorts uſés de ſon eſtomac, & vous voulez qu'il s'informe s'il n'y a point quelque malheureux Citoyen que la faim pourſuit ? Croirez-vous que des Magiſtrats, avides & fatigués de plaiſirs, ſoient bien propres à penſer aux beſoins de la Société ? Que ce ſoient des ſentinelles vigilantes & attentives à prévoir, prévenir ou repouſſer les perils dont la République peut être menacée ?

Ne l'eſpérez pas ; la République elle-même ne l'exige plus, quand une fois les eſprits ſont infectés par la jouiſſance ou le deſir des voluptés ; elle tiendra même compte à ſes Magiſtrats de leur molleſſe & de leur faſte. Dès que la recherche dans les plaiſirs a attaché à la médiocrité l'opprobre de la pauvreté,

les Citoyens ont trop de besoins pour être contens de leur fortune. Leur ame est déjà souillée des vols que leurs mains n'ont encore pû commettre ; ils feront un commerce honteux de leur suffrage, & vendront leur voix au plus offrant. On ne verra dans les Magistratures que la facilité de s'enrichir impunément par des injustices, on ne voudra plus avoir de crédit dans la République, ni commander les armées, que pour faire fortune, & s'abîmer ensuite dans les voluptés. Tout est alors perdu ; il ne subsiste plus qu'un vain simulacre de République. A la place des loix méprisées, les passions regnent impérieusement, & les mœurs seroient atroces, si les ames étoient encore capables de conserver quelque force.

Quand en ouvrant le cœur à tous les vices, les voluptés n'y étoufferoient pas le principe de la justice & de la prudence, il suffit qu'elles énervent le corps pour que la République ne doive plus attendre de ses Citoyens amollis les fatigues, les veilles, la patience, les travaux, d'où dépend souvent son salut.

Tandis que de jeunes gens, lassés de leurs débauches, dorment laborieusement dans le duvet, pensez-vous, si on les réveille en sursaut pour repousser l'ennemi qui escalade nos murailles, qu'ils trouveront en eux les forces & le courage de ces anciens Athéniens, accoutumés à coucher sur la dure à côté de leurs armes, & à mépriser les plaisirs des sens? Depuis que le goût des plaisirs nous possede, j'ai vu, oui j'ai vû les descendans des Héros de Marathon & de Salamine aller aux ennemis avec l'envie de fuir dans le cœur. L'exemple contagieux des riches a corrompu jusqu'aux pauvres, qui ne partagent pas leurs voluptés. Il n'est plus d'Athéniens qui ne murmure contre les fatigues de la guerre & la rigueur de notre discipline relâchée. La nature paroît dégradée dans toute la Grece; nous succombons aujourd'hui sous les exercices dont nos peres se jouoient autrefois, nous trouvons nos armes trop pesantes, & la mollesse de nos villes nous a appris à redouter le courage des Barbares.

Que Lycurgue, mon cher Aristias, étoit profond dans la connoissance du

les Citoyens ont trop de besoins pour être contens de leur fortune. Leur ame est déjà souillée des vols que leurs mains n'ont encore pû commettre; ils feront un commerce honteux de leur suffrage, & vendront leur voix au plus offrant. On ne verra dans les Magistratures que la facilité de s'enrichir impunément par des injustices, on ne voudra plus avoir de crédit dans la République, ni commander les armées, que pour faire fortune; & s'abîmer ensuite dans les voluptés. Tout est alors perdu; il ne subsiste plus qu'un vain simulacre de République. A la place des loix méprisées, les passions regnent impérieusement, & les mœurs seroient atroces, si les ames étoient encore capables de conserver quelque force.

Quand en ouvrant le cœur à tous les vices, les voluptés n'y étoufferoient pas le principe de la justice & de la prudence, il suffit qu'elles énervent le corps pour que la République ne doive plus attendre de ses Citoyens amollis les fatigues, les veilles, la patience, les travaux, d'où dépend souvent son salut.

dis que de jeunes gens, lassés de leurs
uches, dorment laborieusement dans
vet, pensez-vous, si on les réveille
rsaut pour repousser l'ennemi qui es-
le nos murailles, qu'ils trouveront
ix les forces & le courage de ces an-
Athéniens, accoutumés à coucher
a dure à côté de leurs armes, & à
ifer les plaisirs des sens? Depuis que
ût des plaisirs nous possede, j'ai vu,
'ai vû les descendans des Héros de
thon & de Salamine aller aux en-
is avec l'envie de fuir dans le cœur.
emple contagieux des riches a cor-
u jusqu'aux pauvres, qui ne parta-
pas leurs voluptés. Il n'est plus
iéniens qui ne murmure contre les
es de la guerre & la rigueur de no-
scipline relâchée. La nature paroît
dée dans toute la Grece; nous suc-
ons aujourd'hui sous les exercices
nos peres se jouoient autrefois,
rouvons nos armes trop pesantes,
nollesse de nos villes nous a appris
uter le courage des Barbares.
e Lycurgue, mon cher Aristias,
profond dans la connoissance du

nos vertus & de nos vices ! Méditez ses loix, un Dieu sans doute les lui avoit dictées. Vous ne le verrez jamais s'égarer dans des détails inutiles, proscrir un vice, & n'en pas couper la racine ; ordonner la pratique d'une vertu, & négliger celle qui doit en être le principe ou l'appui. Il ne permet pas à deux jeunes époux de s'abandonner inconsidérément à leurs transports ; il vouloit qu'un mari n'habitât pas d'abord dans la même maison que sa femme, il lui ordonnoit de dérober ses faveurs. C'étoit pour empêcher que les droits du mariage ne devinsent une source de corruption & de mollesse en les abandonnant aux voluptés, & que rassasiés de plaisirs légitimes, ils n'en cherchassent de défendus. L'adultere ne fut point connu à Lacédémone : quel avantage ! S'il est vrai que tout commerce de galanterie suppose dans les femmes une lâche infidélité à leurs devoirs, & dans les hommes l'art de séduire & de corrompre, réduit en principes, & par-là même d'autant plus dangereux, qu'il les occupe sérieusement de cent miseres, qui ôtent à l'ame les ressors nécessaires pour

méditer & exécuter de grandes choses.

Faute de connoître le penchant du sexe à la mollesse, & l'empire qu'il a sur notre ame, la plûpart des Législateurs ont tendu un piége à nos mœurs, en négligeant de régler celle des femmes. Lycurgue devina qu'elles nous donneroient leurs vices, s'il ne leur donnoit pas nos vertus. Il en fit des hommes; il leur inspira un généreux mépris pour les besoins auxquels la nature ne les a pas assujetties. Il les endurcit au travail, à la peine, à la fatigue. Platon (3), enhardi par cet exemple, voulut même en faire des soldats dans sa République. Il sçavoit que moins nous avons de devoirs à remplir, moins nous y sommes attachés, & en exigeant beaucoup des femmes, il espéroit avec raison de tout obtenir aisément des hommes.

Lycurgue établit enfin dans sa ville des repas publics, dont le brouet-noir, si décrié aujourd'hui, faisoit les délices. Voilà ses deux principales institutions. & sans leurs secours, il auroit inutilement proscrit l'usage de l'argent & les arts inutiles, aiguillons à la fois & alimens

des paſſions. L'exercice des vertus les plus difficiles & dans le dégré le plus héroïque, devoit dès-lors devenir familier aux Spartiates ; parce que c'eſt le propre de la tempérance de fermer l'entrée de notre cœur à une foule de vices, en nous rendant notre ſituation préſente agréable, & de nous porter ſans effort au bien. La tempérance inſpire néceſſairement le mépris des richeſſes ; & ce mépris, qui ſuppoſe l'ame débarraſſée des beſoins frivoles qui nous tourmentent, eſt toujours accompagné de l'amour de l'ordre & de la juſtice. Moins les paſſions ſont vives & nombreuſes, plus la raiſon eſt libre de faire valoir ſes droits. Oui, mon cher Ariſtias, depuis que nous avons renoncé à la ſimplicité des mœurs de nos peres, nous avons beau faire tous les jours de nouvelles (4) Loix & multiplier nos Magiſtrats, c'eſt convenir de notre corruption, & n'employer que des remédes inutiles pour nous corriger. Le premier Magiſtrat & la premiere Loi d'une République, ce doit être la tempérance ; & le peuple le mieux gouverné après

ɔartiates, c'est celui qui approchera
s de leur frugalité.

pendant telle est la foiblesse hu-
, que toute vertu a ses momens
ur, de distraction & de lassitude.
mpérance a autant d'ennemis qu'il
ɛ sortes de voluptés, & quel que
ɔn pouvoir, elle succombera à la
i la politique n'empêche qu'elle
à combattre contre l'oisiveté &
nnui qui suit l'inaction de l'ame
corps. Tout le temps où la loi
abandonne à nous-même, est un
qu'elle donne aux passions pour
:enter, nous séduire & nous sub-
:. La politique doit donc inspirer
:itoyens l'amour du travail. Cette
répandant sur les plaisirs les plus
s & les plus honnêtes un char-
pable de nous satisfaire, tempere
imagination, & empêche, pour
ire, qu'elle n'aille à la découverte
:lque nouveau plaisir.

vous hâtez pas mon cher Aris-
le conclure de cette doctrine que
espece de travail soit utile à la So-
: il est au contraire une sorte d'oisi-

dans chaque climat, elles vivoient l
reuses sans faste & sans luxe. Les
riens & les Carthaginois ont tenté
cupidité; ils les ont façonnées au
des choses rares & recherchées; ils
ou la perfidie de leur faire méprise
biens qu'elles possédoient. Combie
pourpre de Tyr & les superfluités
gantes de Carthage n'ont-elles pas
commettre de crimes, & produi
malheurs sur la terre? Mais ne pe
pas, Aristias, que ces empoisonn
publics ayent eux-mêmes échappé
poisons qu'ils préparent. Je ne con
ni Tyr ni Carthage; j'oserois cepen
assurer que ces deux villes sont mal
reuses. L'amour du travail, qui est
grande vertu quand il accompagn
tempérance, & sert avec elle à r
mer & régler nos passions, est au
traire l'ouvrage de l'avarice & d
cupidité chez les Carthaginois &
Tyriens. Plus ces deux vices s'acc
sent au millieu des richesses, plus
tes les autres passions acquierent de
ce. L'amour du travail n'est pr
dans ces deux Républiques qu'à hu

s esprits, ou leur inspirer de l'in-
e; il doit y faire des mercenai-
les tyrans.
:re Solon, fatigué des émeutes &
ditions que l'oisiveté du peuple
it parmi nous, fit des loix pour
imer le travail. Un pere qui n'a-
as fait apprendre un métier à son
e pouvoit exiger aucun secours
dans sa vieillesse; loi absurde,
qu'elle est contraire aux devoirs
ls & inviolables de la nature, &
n'attachera jamais un Citoyen à
rie, en lui apprenant à manquer
onnoissance pour son pere. Cha-
itoyen fut obligé de rendre comp-
ces occupations devant l'Aréopa-
iargé de punir la paresse. A quoi
t cette grande politique? Cha-
oisissant à son gré ses occupations,
loi auroit dû régler, nous devin-
ous des mercénaires. Teinturiers,
nniers, Maçons, Marchands, Ma-
x, Revendeurs: voilà ce qui for-
fond de nos assemblées dans la
publique.
Citoyens, livrés à des occupa-

tions basses & serviles, que Lycurgue n'avoit permises qu'aux Hilotes, devoient en prendre les mœurs. Que seroit devenue la République ? Marathon & Salamine auroient-ils été témoins du courage & de la gloire de nos peres ? La Grèce entiere ne seroit-elle pas aujourd'hui gouvernée par un Satrape orgueilleux des Rois de Perse ? Si à la faveur d'un concours heureux de circonstances extraordinaires, sur lesquelles il ne faut jamais compter, d'autres causes, en conservant dans un peuple d'artisans l'ancien amour de la gloire & de la liberté, ne l'eussent préparé à se laisser conduire (6) aveuglément par un Miltiade, un Thémistocle & d'autres pareils grands hommes ? Quand ces causes étrangeres à notre constitution, s'affoiblissant peu à peu, cesserent enfin d'influer sur nos mœurs, & que la République, gouvernée par des Ouvriers, eut pris le génie qu'elle devoit naturellement avoir, vous sçavez dans quel avilissement nous tombâmes. L'intérêt particulier décida toujours de l'intérêt public. Tour à tour extrêmes

sans toutes nos passions, timides le matin, téméraires le soir, l'âches & emportés à la fois, nous ne connûmes jamais nos forces, notre foiblesse ni nos ressources; jamais nous ne sçûmes agir à propos; jamais nous ne sçûmes prévoir les dangers ni les prévenir. Qu'avons-nous à nous plaindre de la fortune? Devoit-elle faire des miracles pour rendre juste, prudente & magnanime une assemblée d'Artisans?

Tout art nécessaire aux besoins réels des hommes, est sans doute honnête; il ne devient dangereux que quand par une trop grande recherche il donne aux choses un prix qu'elles ne doivent point avoir, & rafine inutilement notre goût. J'aime la simplicité des mœurs peintes dans Homere; des Rois qui sçavent le nombre de leurs vaches, de leurs chevres, de leurs moutons, & qui préparent eux-mêmes leur souper; une Reine Areté qui file les étoffes dont son mari est habillé; & une Princesse Nausicaa qui va elle-même sur une charette laver à la riviere les habits de sa famille. Chacun peut avec gloire être lui même son pro-

pre artiſan, & plût aux Dieux q
ſageſſe de nos mœurs, la ſimplic
nos beſoins, & l'égalité de nos
nes, le permiſſent encore ! Mais dar
République où la Politique ne peu
ramener les Citoyens à cette purei
mitive des anciens temps, les art
toute la richeſſe de ceux qui les
vent; les artiſans ne ſubſiſtent q
ſalaire qu'ils reçoivent des riches q
occupent, & le travail doit néce
ment (7) avilir leur ame. Que le
lateur, mon cher Ariſtias, ſe garde
de leur confier le dépôt ou l'admir
tion de la ſouveraineté. Si la Loi l
clare hommes libres, & en fait des
ces de Citoyens, que la Politique
regarde cependant que comme des
ves qui n'ont point de Patrie, & c
peuvent participer aux aſſemblées
Nation. Nos plus grands hommes,
tiade, Thémiſtocle, Cimon, &c.
riſoient l'Ariſtocratie. Je ſuis leur e
ple, & ce n'eſt ni par vanité, ni pa
bition, je connois trop l'égalité des
mes, & les droits de l'humanité;
je conſulte le bonheur de la Républ

npoꝛte à la multitude même, que
avail & ſes occupations aviliſſent
ennent dans l'ignorance, de ne pas
rer du Gouvernement.
ine d'humanité à l'égard des arti-
que la République, qui ne peut
aſſer, les gouverne ſans les mépri-
e Magiſtrat doit avoir ſoin que le
l fourniſſe aux artiſans une ſubſiſ-
facile & abondante, ou bien ils
ndront les ennemis de la Républi-
comme les Hilotes le ſont des
ates, & on aura à ſe reprocher la
é de leur crime, & le châtiment
dont on les punira. Des Citoyens
ſages pour vouloir conſerver leurs
s, ne permettront jamais qu'on
te de nouveaux arts. Qui ſeroit
it de l'origine & des progrès des
connoîtroit peut-être l'hiſtoire de
nos vices. A l'exemple des Spar-
, croyons que les peuples ſe civili-
ar de bonnes loix & la pratique des
s, & non par un tas de ſuperfluités
e luxe eſtime, & que la raiſon ré-
re. Licurgue voulut que les Lacé-
oniens ne ſe ſerviſſent que de la

coignée & de la ſcie pour faire les meubles de leur maiſon. Loi admirable! Contraignez de même les artiſans à laiſſer aux arts les plus néceſſaires une certaine groſſierté, ſi vous ne voulez pas que le goût & le luxe des riches ne produiſent bientôt des arts inutiles. Cent fois j'ai vû Platon ſe plaindre amérement des progrès de la Peinture parmi nous. Un jour que j'admirois dans le Temple de Minerve la *défaite des Géans*, je me le rappelle avec plaiſir, il me tira par mon manteau; *Ces ſottiſes vous gâteront*, me dit-il; *que d'art, que de peine, que de génie pour exciter une admiration dangereuſe! Dans ma République, un Peintre ſera obligé de commencer & de finir ſon tableau dans un* (8) *jour.*

Enfin, mon cher Ariſtias, ſongez que la Politique ne doit admettre au Gouvernement de l'Etat, que des hommes qui poſſédent un héritage; eux ſeuls ont une Patrie. Mais pour empêcher que leur oiſiveté ne nuiſe à la République, qu'une Loi ſévere proſcrive ces fortunes ſcandaleuſes qui corrompent encore moins ceux qui les poſſédent, que les Citoyens

nprudens qui les envient. Que la mé-
iocrité des héritages force les Proprié-
aires à les cultiver eux-mêmes. Si la
Coutume s'y oppose, que la République
rrache les Citoyens à leurs passions, en
nultipliant leurs devoirs & leurs occupa-
ions.

C'est un spectacle admirable que pré-
entoit l'ancienne Lacédémone. Des
ommes toujours occupés des exercices
le la chasse, du disque, de la course,
lu pugilat, de la lutte, &c. se prépa-
oient dans leurs plaisirs mêmes à devenir
l'intrépides défenseurs de la Patrie. Ils
e délassoient de leurs travaux dans des
Écoles où on leur apprenoit moins à
liscourir, comme nous, sur les vertus,
qu'à les pratiquer. Chaque âge, chaque
exe, chaque heure avoit ses occupations
particulieres. Le temps fuyoit rapide-
nent, pour les Spartiates; & au milieu
le cette vie toujours agissante, com-
ment les passions, malgré leur diligence
& leur adresse, auroient-elles trouvé un
moment pour tromper, séduire & cor-
rompre un Lacédémonien?

Jusqu'ici, mon cher Aristias, pour-

suivit Phocion, je ne vous ai en quelque sorte présenté que les foiblesses, la misere & la honte de l'humanité; jusqu'ici la Politique ne vous a paru occupée qu'à briser les liens par lesquels mille passions différentes, tenant l'homme attaché à ses intérêts personnels, le séparent de ceux de la société. Pour rompre le charme de ces Circé, qui nous menacent du sort que subirent les Compagnons d'Ulysse, admirez à présent la sagesse infinie de la Nature à notre égard, & le secours qu'elle nous offre. Ces vertus si timides, si contraires à nos passions, si peu agissantes, si étrangeres dans notre cœur, mais cependant si nécessaires, apprenez par quel secret la Politique peut leur communiquer une force supérieure à celle des passions mêmes. Apprenez par quelles ressources la pratique des devoirs en apparence les plus austeres, peut devenir agréable, & même délicieuse. C'est en tenant éveillé dans notre cœur l'amour de la gloire, sentiment noble & généreux qui nous fait connoître la grandeur de notre origine & de notre destination. C'est ce sentiment, par

par lequel nous ſommes les rivaux des ſubſtances ſpirituelles, qui nous apprend que nous ſommes l'ouvrage d'un Dieu.

En effet, Ariſtias, l'ame n'a aucun reſſort plus capable de la mouvoir que l'amour de la gloire. D'autant plus ſublime, qu'elle ſe plaît à trouver des obſtacles & des combats, par combien de triomphes obtenus ſur les paſſions les plus hardies & les plus impérieuſes, ne s'eſt-elle pas illuſtrée? Vous citerois-je tous les grands hommes à qui elle a fait mépriſer les charmes de la volupté, & aimer la pauvreté? L'amour de la gloire ſemble en quelque ſorte nous ſéparer de nous-mêmes. Nous nous oublions par une ſorte de preſtige; prêts à lui ſacrifier notre vie, l'image d'une belle mort s'empare de notre ame & l'enyvre. Depuis Codrus, combien de héros ont été les généreuſes victimes de ce ſentiment?

Socrate, qui connoiſſoit ſi bien le cœur humain, ne ſe contentoit pas, pour exciter à la vertu, de démontrer qu'elle nous rend heureux, & porte avec elle ſa récompenſe; il auroit craint que

les passions plus éloquentes que lui, en offrant un plaisir présent, n'eussent fermé l'oreille de ses disciples à la vérité. Pour les rendre attentifs & dociles, il leur montra la gloire. C'est dans son école que se sont formés les derniers hommes de bien qui ont honoré notre République: & combien Athènes n'auroit-elle pas encore été heureuse & florissante, si par l'organe des Loix & la bouche des Magistrats, la Politique avoit persuadé à tous les Citoyens ce que Socrate persuadoit à ses Disciples !

Si les Barbares ne connoissent point l'amour de la gloire; si cette vertu, déjà affoiblie dans la Grèce, y devient de jour en jour infiniment plus rare qu'elle ne l'étoit il y a un siécle, ne croyez pas que la nature ait été plus libérale envers nos peres qu'à notre égard, ou que par une prédilection injuste elle ait pris plaisir à nous distinguer des Etrangers. En tout temps, en tout lieu, elle répand également ses bienfaits; mais en tout temps & en tout lieu, la Politique ne sçait pas en profiter également. Pendant la guerre Médique, les Thébains au-

roient montré autant de courage qu'ils laisserent voir de timidité, si un Epaminondas eût rallumé dans leur cœur le sentiment éteint de l'amour de la gloire. Comment voudriez-vous, mon cher Aristias, que cette vertu osât pénétrer dans la Perse, & y produire quelques fruits ? Un souffle contagieux en a fait mourir le germe même. Il n'est point de récompense imaginée pour honorer la vertu, dont quelque vice ne s'y pare insolemment. Une Cour enyvrée de plaisirs, & qui est l'ame de tout l'Empire, n'a de faveurs à répandre que sur les ministres ou les instrumens de ses voluptés. Elle se gardera bien de donner le gouvernement d'une Satrapie à un homme intelligent & vertueux ; elle s'en défie, & le craindroit. Pour devenir Grand en Perse, il faut être un homme très-médiocre, ou s'avilir jusqu'à cacher ses talens.

Le peuple ne raisonne point. Naturellement porté par son ignorance à donner son admiration à ce qui flatte son imprudence, son orgueil, son avarice, sa jalousie, &c., il confondra le

bizarre & l'extraordinaire avec ce qui est véritablement ſage & grand. N'en doutez pas; il courra après une gloire de préjugé & de mode, ſi la Politique de concert avec la Morale, ne le met dans le bon chemin. Il s'en écartera, ſi on ceſſe un moment d'éclairer & de guider ſa marche; & bientôt il dégoûtera par ſes éloges ridicules & bruyans les appréciateurs du vrai mérite, & égarera avec lui ceux qui ſont frappés de l'amour de la gloire, mais qui n'ont pas aſſez de lumiere pour ſçavoir où il faut la chercher.

Quand la politique eſt parvenue à connoître ce qui eſt véritablement eſtimable, quand elle aura, pour ainſi dire, peſé les vertus; qu'elle accorde une plus grande conſidération à celles qui ſont les plus avantageuſes à la ſociété, & d'un exercice plus difficile. Au lieu de prodiguer les honneurs; que la République ne les diſpenſe qu'avec une extrême économie. La gloire trop commune s'avilit. Que les récompenſes ſoient rares, que tous les deſirent, que peu les obtiennent; elles ſeront mépriſées, ſi on les

donne d'avance ou par caprice. Les talens ont droit d'y prétendre; mais ce n'eſt que quand ils ſont utiles à la Patrie. Que nous importe d'avoir d'excellens Peintres, d'excellens Comédiens, d'excellens Sculpteurs? Malheur à la nation inſenſée, qui, ſous prétexte du génie qu'exige leur art, les place à côté du grand Capitaine ou du grand Magiſtrat, & leur donne les mémes éloges. En eſt-on plus heureux, quand la Peinture & la Sculpture animent en quelque ſorte la toile, le bronze & le marbre? Philippe apprend avec plaiſir la magnificence de nos Panathenées; il eſt ravi que nos Citoyens ne puiſſent ſe raſſaſier de fêtes, de muſique, de ſpectacles. Autrefois nous n'élevions que des ſtatues à peine ébauchées aux bienfaiteurs de la Patrie, & nous avions une foule de grands hommes; aujourd'hui nous n'avons que des Sculpteurs & des Peintres. Convenez-en, Ariſtias, il eſt fort intéreſſant pour Athènes que quelques hommes, à force d'étude & d'art, parviennent à rendre parfaitement ſur nos théâtres les rôles de Priam, d'Hercule, d'Achille & d'U-

lysse, tandis que personne ne sçait être Citoyen dans la Place publique, ni Magistrat dans le Sénat ou l'Aréopage.

Mais il faut désespérer de la République, si elle distribue les récompenses de la vertu aux talens d'un homme vicieux. Craignez ces talens funestes, mon cher Aristias; ce sont des phosphores brillans qui trompent le voyageur, & le conduisent au précipice. En recherchant les causes de la prospérité ou des revers des différentes Républiques de la Grèce, j'ai toujours remarqué qu'un peuple vertueux ne manque jamais des talens qui lui sont nécessaires, & que les talens sont toujours inutiles, quand la vertu ne les seconde pas. Quel avantage Thèbes eût-elle retiré d'Epaminondas & de Pélopidas, s'ils eussent été avares, ambitieux, & jaloux l'un de l'autre? La Grèce dut autrefois son salut à la pensée hardie, mais sage, de Thémistocle, qui conseilla à nos peres d'abandonner leur Ville à Xercès, de transporter leurs femmes, leurs vieillards, leurs enfans à Salamine, & de construire une flotte avec la charpente de leurs maisons. Oh! qu'il est

heureux pour nous que nos peres ayent sçû sacrifier leur intérêt particulier à la fortune publique ! A quoi nous serviroient aujourd'hui les talens de ce grand homme ? Si Aristide & Cimon eussent eu alors les mœurs basses & corrompues de notre temps, ils se seroient soulevés contre un projet dont ils n'étoient pas les auteurs : ils auroient préféré la perte de la République, & de la Grèce entiere, au chagrin jaloux de les voir sauver par un autre. Ce fut l'honnêteté des mœurs publiques qui permit à Thémistocle (9) d'être un grand homme, & de vaincre les Perses.

Ce n'est pas tout, mon cher Aristias, c'est à ces malheureux talens des hommes vicieux que la Grèce a dû tous ses malheurs. Si le vice étoit stupide, il ne seroit jamais dangereux. C'est quand il se cache sous les talens, que faisant illusion à tous les esprits, il porte un coup mortel à la République. A-t-elle un établissement avantageux qui gêne l'ambition ou l'avarice des Citoyens ? Un homme corrompu abuse de ses talens pour le décrier, & réussir enfin à détruire des loix

qui maintenoient l'ordre public. A-t-elle un défaut dans sa constitution ? C'est par-là qu'il l'attaque, qu'il la renverse, & s'éléve sur ses ruines. Telle a toujours été la conduite des Tyrans qui ont usurpé dans leurs villes la puissance souveraine. Ils ont employé leur génie à éluder la force des loix, & à tromper l'autorité ou la vigilance des Magistrats. Ils ont semé des soupçons, ils ont fait naître des craintes & des espérances pour exciter des querelles ; ils les ont fomentées avec assez d'art, pour persuader qu'ils n'aimoient que le bien public. Quand leur intérêt l'a demandé, les moindres divisions sont dégénérées en espéces de guerres civiles ; & en feignant de servir les gens de bien, & de rétablir l'ordre, ils n'ont en effet établi que leur tyrannie.

Périclès, dont le génie supérieur pouvoit faire le bonheur d'Athènes & de la Grèce, n'a pas craint de corrompre (10) nos mœurs, pour flatter & gagner la multitude ; de nous rendre les tyrans de nos alliés, pour se faire croire nécessaire ; & d'allumer enfin la guerre fatale du Pé-

loponèſe, pour raffermir ſon crédit chancelant, & ſe diſpenſer de rendre compte de ſon adminiſtration. Avec les mêmes talens, l'ambitieux Lyſandre ne ſongea qu'à renverſer le gouvernement de ſa Patrie, pour s'ouvrir le chemin du trône qui lui étoit fermé. Quand il pouvoit remettre en vigueur les anciennes loix, & rétablir les mœurs altérées par l'ambition d'une longue guerre, il ne travailla ſourdement qu'à donner ſes vices aux Lacédémoniens. Il trompa leur amour pour la gloire, il abuſa de leur amour pour la Patrie; & ſous prétexte d'affermir leur puiſſance, il les rendit avares, ambitieux, & ruina leurs forces avec leur réputation. Que de maux ne nous a pas cauſés Alcibiade, dont les talens ſéduiſans ſervoient à faire excuſer les vices? Et ſes talens nous ont-ils dédommagés du ravage que ſes vices ont fait parmi nous?

La terre entiere, mon cher Ariſtias, n'offre qu'un vaſte tableau des erreurs de la Politique. Elle s'égare preſque toujours à la ſuite d'une fauſſe gloire; combien de préjugés, combien de vices mêmes ne

rend-t-elle pas respectables ? Elle n'employe que rarement les moyens propres à favoriser l'amour de la gloire. On n'a point compris combien ce sentiment est délicat, jaloux de ses droits, & combien il exige de ménagemens. La menace le choque, & la crainte l'éteint dans tous les cœurs. Qui croiroit que les loix sanguinaires de Dracon fussent nées au milieu d'un peuple libre, & qu'on vouloit rendre vertueux ? Elles ne nous auroient donné que des vertus d'esclave, si nous avions eu la lâcheté d'y obéir. La peine de mort qu'il décerne contre les moindres fautes, ne sçauroit être trop rare. Voulez-vous rendre l'amour de la gloire plus vif & plus général ? que la honte vous suffise pour punir les coupables. Ce n'est qu'une Morale outrée, & conduite par une haine aveugle contre les vices, qui les confond tous ; en voulant faire aimer la vertu, elle détruit le sentiment d'humanité qui en est la base. Laissez à des Critias prodiguer le sang. Ne menacez de la mort que ces ames serviles, qui ne sont coupables que de crimes, qui ne demandent aucun courage, ou ces

hommes dont l'atrocité ne suppose aucun retour à la vertu.

C'est l'estime publique, qui étant la récompense naturelle de l'amour de la gloire, peut seule porter notre ame à un certain dégré d'élévation. C'est ne pas connoître les hommes, que de vouloir les exciter aux grandes actions autrement que par une branche de laurier, ou une statue. C'est avilir la vertu, c'est la profaner, que lui présenter un prix que l'avarice & la convoitise peuvent seules desirer. On diroit que le Roi de Perse regarde l'honneur comme une marchandise qui s'évalue & s'échange au poids de l'or & de l'argent. Si Philippe n'étoit pas plus habile que ce Monarque de l'Asie, la Grece ne le redouteroit point. Son or ne lui sert qu'à faire & acheter des traîtres parmi nous; il nous le prodigue, mais il en est avare dans ses Etats. C'est en menageant adroitement l'estime publique chez ses Sujets, que la Macédoine, d'où il ne venoit pas même autrefois de bons esclaves, commence à produire aujourd'hui des Citoyens propres à tous les devoirs & à tous les be-

ſoins de la ſociété. Quand l'eſpérance d'acquérir des richeſſes porteroit à l'héroïſme, leur poſſeſſion ne l'étoufferoit-elle pas ? Que vaut, diſent les Perſes, cette récompenſe que j'ai reçue ? Combien rapporte cette Satrapie ? Quels ſont les profits de cette Charge du Palais ? Voilà donc les fruits qu'a produits la Politique aveugle & prodigue des ſucceſſeurs de Cyrus. Princes malheureux, en comblant de biens vos Courtiſans, vous êtes parvenus à n'en faire que des eſclaves & des mercenaires ; ils ne ſont plus dignes que des récompenſes qu'ils reçoivent.

Si je ne me trompe, mon cher Ariſtias, les réflexions dont je viens de vous entretenir, ſuffiſent pour vous faire voir combien la tempérance, l'amour du travail & l'amour de la gloire, en nous débarraſſant d'une foule de paſſions contraires aux intérêts de la ſociété, nous porte ſans effort à la pratique de la juſtice, de la prudence & du courage. Je ne m'en tiendrai cependant pas-là ; car tandis que nos paſſions, toujours éveillées par les objets qui frappent notre

imagination & nos sens, sont dans une
iction continuelle, notre raison, sujette
à de fréquens assoupissemens, n'est que
trop disposée à se laisser tromper. Quel-
que solidement établi que paroisse l'em-
pire des bonnes mœurs par le concours
de plusieurs vertus qui se soutiennent &
s'étayent réciproquement, nous ne de-
vons donc point nous flatter qu'il sera iné-
branlable, tant que nous n'aurons que des
hommes pour Magistrats. Vous prendrez
toutes les précautions imaginées par So-
crate & Platon pour en faire des Aristi-
des, je le veux; ils seront infatigables &
incorruptibles, j'y consens. Mais ces
Magistrats seront hommes; ils ne ver-
ront que les actions extérieures du Ci-
toyen, & souvent ils viendront trop
tard au secours des mœurs, de la justice
& des loix offensées. Il seroit à souhai-
ter, pour étouffer le germe même du
vice, qu'il leur fût permis de descendre
dans nos consciences, de sonder les pro-
fondeurs de notre cœur, & de juger nos
pensées & nos desirs, quand ils naissent.
Mais les Dieux se sont réservés à eux
seuls cette connoissance; & puisque le

privilége de juger nos penſées & nos intentions, s'il étoit accordé à un homme, établiroit ſa tyrannie; puiſqu'il ouvriroit une porte libre aux paſſions du Magiſtrat, peut-être plus funeſtes à la ſociété que celles du Citoyen. Je voudrois que tous les hommes fuſſent perſuadés de cette vérité importante, que la Providence, qui gouverne le monde, & qui voit les mouvemens les plus ſecrets de notre ame, punira le vice, & récompenſera la vertu dans une autre vie. Cette doctrine, fondée ſur la juſtice des Dieux, ſi chere à notre raiſon, ſi proportionnée à nos beſoins, n'eſt effrayante que pour nos paſſions. C'eſt pour étonner par des paradoxes, ou ſecouer le joug d'une crainte ſalutaire, que les Sophiſtes ont méconnu cet Etre ſuprême, qui eſt le principe de tout, & dont le nom eſt écrit en caracteres ineffaçables ſur toutes les parties de ſon ouvrage. Ils ont dit qu'un hazard ridicule qui avoit tout fait, préſidoit à tout, ou plutôt ne préſidoit à rien. Pour ne pas fatiguer je ne ſçais quels Dieux pareſſeux & voluptueux qu'ils ont imaginés, ils ne

veulent point que leurs regards descendent jusques sur la terre. Ce fleuve ténébreux, qui entoure neuf fois la demeure des morts, ces campagnes toujours fleuries qu'habitent les gens de bien, la roue d'Ixion, le Vautour de Promethée, les Euménides, leurs serpens, sont d'ingénieuses fictions. Mais en conclurai-je qu'aucune récompense n'attend la vertu après la mort, que le vice sera impuni, & qu'il est insensé de se donner la peine de résister à ses passions, & d'être vertueux ?

On ne se porte point subitement & sans crainte à une premiere injustice; l'ame étonnée s'y refuse souvent; & le crime, en un mot, a ses dégrès, parce que les scélérats ont besoin de s'essayer à la scélératesse. D'abord on se familiarise avec l'idée du crime; on cherche ensuite les moyens de tromper la vigilance des Magistrats, & d'échapper à la rigueur des loix. A mesure qu'on médite son injustice, on la caresse, pour ainsi dire, on s'en abreuve, on s'en nourrit, & on l'exécute enfin avec audace & sans remords. Mais si le coupable eût sçu qu'il

a un Juge qu'on ne trompe point, & auquel il ne peut échapper, la crainte auroit sans doute produit un effet salutaire sur son cœur, & réprimé ses passions dans le temps qu'elles pouvoient encore obéir à la régle.

Les Sophistes ont beau dire, mon cher Aristias, que les hommes les plus religieux sont les moins vertueux. Ils se trompent ; ils appellent Religion ce qui n'est que superstition ou hypocrisie. Ils regardent comme un homme pieux cet imbécille qui, dupe de quelques vaines expiations, ne sçait, ni ce que le Ciel lui ordonne, ni ce qu'il lui défend, ou ce fourbe qui feint de craindre les Dieux, pour mieux tromper les hommes ; mais si le sentiment de la Religion est saint, comme le Dieu éternel & infini qu'elle adore, quelle force ne doit-il pas prêter aux loix ? Il inspirera certainement un respect timide aux passions. L'impiété de Salmonée & d'Ajax, qui ne révéroient que des Dieux pareils à eux, ne prouve rien. Je consens même qu'il puisse y avoir des impies, qui, dans l'accès de leur rage, bravent, non pas Mars, Vénus,

ou tel autre Dieu d'Homère qu'il vous plaira, mais cet Etre ſuprême qu'adoroit Socrate : qu'en concluront les Sophiſtes ? Ce qui eſt inutile à dix ou douze inſenſés dans le monde, ſera-t-il également inutile à tous les hommes ? Parce que les Loix, les Magiſtrats, & les châtimens que la Politique employe pour mettre une barriere entre les hommes & le crime, ne produiſent aucun effet ſur quelques ames atroces, faudra-t-il ne regarder la légiſlation que comme une reſſource vaine pour nous conduire au bien ? Faut-il détruire les Loix, & dépouiller les Magiſtrats de leur autorité ?

Je ſçais combien nous ſommes eſclaves de nos ſens. Les paſſions, en troublant notre raiſon, peuvent ſans doute nous diſtraire de la crainte des Dieux ; mais cette crainte eſt toujours un frein de plus. D'ailleurs, leur yvreſſe ne dure pas toujours. La raiſon a ſes inſtans pour ſe reconnoître, & l'idée d'un Dieu vengeur doit alors étonner & troubler ſalutairement un coupable. L'âge enfin ſurvient, les paſſions s'affoibliſſent, & les ſentimens de Religion ſont du moins

réparer des maux qu'ils n'ont pu prévenir. On détefte fes erreurs, & on donne des exemples de vertu propres à inftruire les jeunes gens de leurs devoirs.

Je vous parlerois encore, mon cher Cléophane, de l'amour de la Patrie, fi Phocion avoit voulu répondre à l'impatience d'Ariftias. Bornons-nous aujourd'hui à l'examen des vertus dont je viens de vous parler; demain, nous dit-il, je fatisferai votre curiofité.



IVe ENTRETIEN.

De l'amour de la Patrie, & de l'humanité. Des vertus néceſſaires à une République pour prévenir les dangers dont elle peut être menacée par les paſſions de ſes voiſins.

PHOCION nous avoit donné rendez-vous à ſa maiſon de campagne pour notre quatriéme Entretien, & je m'y rendis hier avec Ariſtias. Oh! l'heureuſe Mélite! Oh! le fortuné hameau, mon cher Cléophane, qui ſert de retraite au plus ſage des hommes! C'eſt-là que Phocion, auſſi grand qu'à la tête de nos armées, médite le ſalut de la République, & cultive de ſes mains victorieuſes l'héritage borné qu'il tient de ſes peres. La femme de cet homme, qui a porté la guerre dans de riches Provinces, pétriſſoit (1) le pain, quand nous entrâmes chez elle. Phocion tiroit de l'eau au puits pour arroſer les légumes groſſiers qu'il a

ſemés, & leur eſclave ſembloit ne remplir à leur égard que les devoirs de l'amitié. Qu'Homere avoit raiſon ! le plus bel ornement d'une maiſon, c'eſt la vertu de ſon maître. Je crus entrer dans un Temple plein du Dieu qui l'habite. Je lus ſur le viſage d'Ariſtias le reſpect dont il étoit pénétré. Que la pauvreté eſt quelquefois auguſte ! Hélas ! mon cher Cléophane, la plûpart de nos Citoyens n'y entendent rien. En ornant leurs maiſons de ſtatues, de vaſes & des plus rares peintures, ils croient mériter l'eſtime publique, & font ſeulement admirer la folle impudence avec laquelle ils oſent élever des trophées à leurs rapines & à leurs injuſtices.

Juſqu'à-préſent, nous dit Phocion, après que nous l'eûmes prié de nous continuer ſes inſtructions, nous nous ſommes entretenus des vertus que la Politique doit regarder comme les fondemens de la ſociété, & les principes du bon ordre. Si vous le voulez, nous entrerons aujourd'hui dans quelques détails qui ne ſont pas moins importans. Mon cher Ariſtias, continua-t-il en ſoûriant, mal-

gré la févérité de ma Morale, je vous ai un peu fcandalifé. Dans notre dernier entretien, vous m'avez laiffé voir votre étonnement au fujet de mon filence fur l'amour de la Patrie. Voici les raifons de ce filence, jugez-les. J'ai cru que je devois vous parler des vertus dans l'ordre même que la Politique doit les ranger pour en rendre la pratique plus aifée & plus familiere. Il n'y a point, & il ne peut y avoir d'amour de la Patrie dans les Etats où il n'y a, ni tempérance, ni amour du travail, ni amour de la gloire, ni refpect pour les Dieux. Le Citoyen, occupé de lui feul, s'y regarde comme un étranger au milieu de fes Concitoyens. Dans une République au contraire, où ces vertus font cultivées avec foin, l'amour de la Patrie y naîtra de lui-même, & produira fans fecours des fruits abondans. Vous voyez donc, mon cher Ariftias, qu'il ne doit point être placé dans la claffe de ces vertus, que j'ai appellées *meres* ou *auxiliaires*.

Je ne fçaurois vous peindre, mon cher Cléophane, l'étonnement d'Ariftias à ce difcours. Quoique fubjugué par la

travail, l'amour de la gloire & l
des Dieux. Je vous tromperois
complaiſance, reprit Phocion
nant, & il ne dépend pas de mo
poſer du rang des vertus, co
maître de celui de ſes eſclaves.

Par la nature des choſes, p
Phocion, il y a des vertus qui
ſoin que de ſe conſulter elle
pour agir, & toujours produire
tels ſont la juſtice, la pruden
courage. Mais d'autres vertus
bordonnées entre elles, & c'eſt
ſupérieure à diriger celle qui lu
miſe. Vous m'allez entendre. La
par exemple, nous ordonn
économes, généreux, com
mais ces qualités deviendroie
de vices, ſi elles n'étoient go
par une vertu ſupérieure, la Juſ

de mes proches & de mes Concitoyens. Je suis coupable à force de générosité ; si je prodigue ma fortune à mes amis, aux dépends de mes Créanciers. Je dois plaindre les coupables, les malheureux, mais sans foiblesse, pour ne pas leur sacrifier les Loix & la République. J'en suis fâché pour vous, mon cher Aristias, il en est de l'amour de la Patrie, comme de l'économie, de la générosité, &c. Soumis, comme elles, à une vertu supérieure, il doit, comme elle, lui obéir; ou ses erreurs, loin de servir la République en précipiteront la décadence.

Cette vertu supérieure à l'amour de la Patrie (2), c'est l'amour de l'humanité. Etendez votre vue, mon cher Aristias, au-delà des murailles d'Athénes. Est-il rien de plus opposé à ce bonheur de la société, dont nous recherchons le principe, que ces haines, ces jalousies, ces rivalités qui divisent les Nations ? La Nature a-t-elle fait les hommes pour se déchirer & se dévorer ? Si elle leur ordonne de s'aimer, comment la Politique seroit-elle sage, en voulant que l'amour de la Patrie portât les Citoyens

à rechercher le bonheur de leur République dans le malheur de ſes voiſins ? Faiſons diſparoître ces frontieres, ces limites qui ſéparent l'Attique de la Grece, & la Grece des Provinces des Barbares ; & il me ſemble que ma raiſon s'étend, que mon eſprit s'éleve, que tout mon être s'aggrandit & ſe perfectionne. S'il eſt doux pour moi de voir que mes Concitoyens veillent à ma ſûreté, combien n'eſt-il pas plus agréable de penſer que le monde entier doit travailler à mon bonheur ?

Comment s'eſt-il pû faire que des hommes, qui renoncerent à leur indépendance, & formerent des ſociétés, parce qu'ils ſentirent le beſoin qu'ils avoient les uns des autres, n'ayent pas vû que les ſociétés ont les mêmes beſoins de s'aider, de ſe ſecourir, de s'aimer, & n'en ayent pas conclu ſur le champ qu'elles devoient obſerver entre elles les mêmes régles d'ordre, d'union & de bienveillance, que les Citoyens d'une même bourgade ont entre eux ? Que la raiſon eſt lente à profiter des lumieres de l'expérience, & à ſecouer le joug de

l'habitude, des préjugés & des passions ? Excusons nos premieres Républiques de n'avoir connu pendant long-temps d'autre droit que celui de la force. Sans m'arrêter, Aristias, à vous peindre les mœurs de ces Grecs farouches, avides de pillage, & dont les Capitaines étoient reçus comme des Dieux dans leurs peuplades, quand ils y revenoient chargés de butin, & suivis des esclaves qu'ils avoient faits sur les terres de leurs voisins, il est certain qu'ils aimoient leur Patrie. Ils vouloient sans doute la rendre riche & florissante au-dedans, & redoutable au-dehors. Mais cet amour aveugle de la Patrie, quel bien leur procuroit-il ? Il ne donna qu'une bravoure plus féroce à des hommes qui n'avoient aucune des vertus qui honorent des êtres raisonnables. Il les porta à des entreprises injustes & violentes. Ces triomphes cruels, dont le vainqueur avoit la stupidité de s'applaudir, ne lui annonçoient que la haine & la vengeance de ses voisins, & des malheurs pour l'avenir. En effet, le doux nom de paix fut ignoré pendant long-temps dans la Grece. On ne vit de toutes

parts que des peuples errans, & fugitifs, qui, après avoir été chassés de leurs maisons, y revinrent égorger les conquérans; chaque jour une nouvelle révolution faisoit périr quelque bourgade de nos Peres.

Ce n'est que lassés & vaincus par leurs malheurs, qu'ils ouvrirent enfin les yeux. Chacune de nos Républiques, toujours incertaine de recueillir dans ses champs les fruits que le Citoyen y avoit cultivés, & toujours à la veille d'être subjuguée & asservie, soupçonna que ses haines, ses jalousies, sa barbarie, pourroient bien ne lui être pas aussi avantageuses qu'elle le croyoit, & comprit qu'il n'y a point d'état qui n'ait besoin de l'amitié de ses voisins. Nous commençâmes alors à faire des traités & des alliances. A mesure que nous apprîmes à distingner un voisin d'un ennemi, la Grece se poliça, les soupçons & les haines s'éteignirent, on rechercha les devoirs que la Nature impose aux sociétés. Le droit des Nations n'est plus inconnu; déja on en découvre quelques Loix, & l'amour de la Patrie, dirigé par quelques princi-

pes, & uni à quelques vertus, commença à produire quelque bien.

Amphyction lia par une ligue plusieurs de nos Villes; mais ce n'étoit encore-là qu'une ébauche bien imparfaite du bonheur des Grecs. C'est Lycurgue, dont on ne peut jamais assez admirer la sagesse & les lumieres, qui le premier des hommes comprit combien il importe à un Etat, qui veut se mettre à l'abri des insultes de ses voisins, de suivre à leur égard les loix de cette alliance éternelle, que la nature établit entre tous les hommes. Il voulut que l'amour de la Patrie, jusqu'alors injuste, féroce & ambitieux, fût épuré dans Lacédémone par l'amour de l'humanité. Sa République bienfaisante ne se servant plus de ses forces que pour protéger la foiblesse, & défendre les droits de la justice, mérita en peu de temps l'estime, l'amitié & le respect de toute la Grèce, à qui ses sentimens donnerent un goût nouveau pour la vertu.

Les ennemis de Sparte cesserent de la haïr, & rechercherent son alliance. Ses Alliés, dont la reconnoissance n'étoit

altérée par aucune crainte, ni même par aucun ſoupçon, devinrent les appuis & les garans de ſon repos & de ſa ſûreté. Les Spartiates, en faiſant leur bonheur, firent celui de tous les Grecs. Corinthiens, Thébains, Achéens, Athéniens, &c. Nous ne regardions tous comme notre Patrie, que le coin de terre où nous étions nés; mais bientôt réunis par une bienveillance générale, la Grèce devint notre Patrie commune, & nos Villes, qui n'avoient ſenti que leur foibleſſe & des allarmes au milieu de leurs diviſions, formerent une République floriſſante, & capable de triompher de toutes les forces de l'Aſie.

O mon cher Ariſtias! pourquoi nous croyons-nous étrangers hors des murailles de nos Villes? Pourquoi ces rivalités, ces haines, ces guerres cruelles? La nature avare n'a-t-elle départi aux hommes qu'une foible portion de bonheur qu'il faille conquérir les armes à la main? Nous n'avons tous qu'à connoître nos vrais intérêts, pour être tous heureux.

S'il eſt ſage à un ſimple Citoyen

pourſuivit Phocion, de ſe concilier l'eſtime & l'amitié de ſes compatriotes, n'eſt-il pas plus néceſſaire encore à un Etat d'inſpirer les mêmes ſentimens à ſes voiſins? Le Citoyen peut, à la rigueur, ſe paſſer d'amis, & ne pas craindre des ennemis, puiſqu'il eſt ſous la protection des loix, & que le Magiſtrat eſt toujours à portée d'aller à ſon ſecours. En eſt-il de même d'une République? Tout ce que les paſſions produiſent chaque jour d'abſurdités, d'injuſtices & de violences entre les différens peuples, ne prouve-t-il pas combien le droit des nations eſt une ſauve-garde peu ſûre pour chaque ſociété en particulier? L'Hiſtoire n'eſt pleine que de révolutions auſſi ſubites que bizarres. Le peuple le plus ſage, & le mieux gouverné, a encore des momens de langueur, de foibleſſe, de diſtraction & d'erreur; la Ville la plus mépriſable, & qu'on redoute le moins peut produire par hazard un Epaminondas, prendre un nouveau génie, & ſe rendre redoutable; la Politique, en un mot, ne peut jamais prévoir tous les caprices de la for-

tune, ni tous les dangers dont elle eſt menacée. Quelque puiſſant que ſoit un Etat, cette idée des écueils dont il eſt entouré, ne doit-elle pas l'effrayer, & lui apprendre qu'il ne peut jouir d'une proſpérité conſtante, ni même ſe ſoutenir long-temps, s'il ne travaille par ſa juſtice, ſa modération & ſa bienfaiſance, à ſe faire des alliés fidéles & zèlés?

Vous voudriez, Ariſtias, acquérir à votre ami l'amitié du monde entier. S'il lui manque quelque vertu, vous voudriez pouvoir la lui donner. Comment croiriez-vous donc qu'un Citoyen aime ſa Patrie, quand il flatte & careſſe ſes vices, & ne cherche qu'à la rendre incommode, ſuſpecte & odieuſe à ſes voiſins? Si votre ami vous conſultoit ſur les moyens de mériter de la conſidération dans Athènes, & de gagner les ſuffrages du peuple dans les élections; lui conſeilleriez-vous de paroître un homme ſans foi, d'oublier ſes engagemens, d'uſer en toute occaſion de ſon droit avec rigueur, d'être inſolent & dédaigneux, & de tendre des piéges à

toutes les personnes avec lesquelles il traite ? Pourquoi donc nos sublimes Politiques conseillent-ils à la République d'avoir à l'égard des Etrangers la même conduite que vous blâmeriez dans votre ami ? Se fait-on des amis par des injustices & des injures ? Les Républiques n'ont-elles pas la même maniere de voir, de sentir & de juger, que les Citoyens ?

Sans doute, Phocion, lui dit Aristias, ce seroit un blasphême de penser que les Dieux ayent mis la raison humaine en contradiction avec elle-même, qu'elle pût conseiller, sous le nom de Politique, ce qu'elle défendroit sous celui de Morale. Sans doute que le faux amour de la Patrie a perdu bien des Etats, en ne consultant pas l'amour de l'humanité. Cependant, continua-t-il, en laissant voir la crainte qu'il avoit de se tromper, seroit-ce trahir ma Patrie, si entourée de voisins ambitieux, inquiets & sans foi, je lui conseillois de se servir pour sa défense des mêmes armes dont elle est attaquée ? La modération, la justice & la bienfaisance, seront les

de bras pour sa défense, ne serois
imprudent de vouloir la retenir d
premiere médiocrité, tandis que s
sins ne travaillent qu'à augmente
possessions & leur fortune? Je d
douter ces forces accumulées; &
semble que ce n'est qu'en s'agran
elle-même, que ma Patrie peut pr
les dangers que je prévois.

Non, mon cher Aristias, lui ré
vivement Phocion; si mon ennemi
taque avec de mauvaises armes, j
garderai bien de quitter les mi
Quand, après la guerre Médique
Orateurs crurent que c'étoit
l'honneur & la fortune d'Athènes
d'abandonner encore à Lacédémo
commandement des armées; & qu'
loit contraindre nos alliés à être n
claves, puisque la mer étoit couve

employé, pour conserver l'empire de la Grèce, que les mêmes vertus par lesquelles ils l'avoient autrefois acquis. Croirez-vous, mon cher Aristias, que cette Politique leur eût été moins avantageuse que la nôtre qu'ils adopterent? Si on n'avoit pas alors commencé à s'appercevoir de la mauvaise foi de Sparte, & à redouter son ambition, elle nous auroit aisément réduits, en nous débauchant des alliés, que nous irritions contre nous par la dureté de notre conduite. C'est parce que cette République avoit abandonné ses armes pour se défendre avec les nôtres, que les Grecs, incertains & sans régle, tantôt se jetterent dans ses intérêts, & tantôt embrasserent notre défense. De-là des disgraces égales & des succès infructueux pendant près de trente ans. Ce n'étoit point une fortune aveugle & capricieuse dont il falloit se plaindre, c'est à nos vices seuls que nous devions nous en prendre. Lacédémone triompha enfin, mais ce ne fut point par l'ascendant de son gouvernement sur le nôtre; nous l'aurions de même accablée, malgré notre affoibliss-

dupes de l'ambition & de la fi
D'ailleurs, si je suis né dans une I
blique qui ne posséde qu'un méc
territoire, & qui ne peut armer qu
de bras pour sa défense, ne serois-
imprudent de vouloir la retenir d
premiere médiocrité, tandis que se
sins ne travaillent qu'à augmenter
possessions & leur fortune? Je do
douter ces forces accumulées; &
semble que ce n'est qu'en s'agrand
elle-même, que ma Patrie peut pré
les dangers que je prévois.

Non, mon cher Aristias, lui rép
vivement Phocion; si mon ennemi
taque avec de mauvaises armes, je
garderai bien de quitter les mie
Quand, après la guerre Médique,
Orateurs crurent que c'étoit t
l'honneur & la fortune d'Athènes,
d'abandonner encore à Lacédémor
commandement des armées; & qu'i
loit contraindre nos alliés à être no
claves, puisque la mer étoit couver
nos vaisseaux; supposons que les S
tiates, au lieu de se servir, à notre ex
ple, de la ruse & de la force, n'eu

employé, pour conſerver l'empire de la Grèce, que les mêmes vertus par leſquelles ils l'avoient autrefois acquis. Croirez-vous, mon cher Ariſtias, que cette Politique leur eût été moins avantageuſe que la nôtre qu'ils adopterent ? Si on n'avoit pas alors commencé à s'appercevoir de la mauvaiſe foi de Sparte, & à redouter ſon ambition, elle nous auroit aiſément réduits, en nous débauchant des alliés, que nous irritions contre nous par la dureté de notre conduite. C'eſt parce que cette République avoit abandonné ſes armes pour ſe défendre avec les nôtres, que les Grecs, incertains & ſans régle, tantôt ſe jetterent dans ſes intérêts, & tantôt embraſſerent notre défenſe. De-là des diſgraces égales & des ſuccès infructueux pendant près de trente ans. Ce n'étoit point une fortune aveugle & capricieuſe dont il falloit ſe plaindre, c'eſt à nos vices ſeuls que nous devions nous en prendre. Lacédémone triompha enfin, mais ce ne fut point par l'aſcendant de ſon gouvernement ſur le nôtre; nous l'aurions de même accablée, malgré notre affoibliſ-

ſement, ſi les haſards, qui ſe déclarerent pour elle, s'étoient déclarés pour nous.

Après nous avoir humiliés, elle éprouva un ſort pareil au nôtre. Quelle en fut la cauſe ? Cette même Politique injuſte & frauduleuſe, avec laquelle elle avoit eu tant de peine à nous aſſervir. En reprenant leur ancienne vertu, les Spartiates auroient étouffé promptement l'eſprit de diſcorde & d'ambition que nos querelles avoient fait naître, & recouvré ſans peine leur premier empire. En oppoſant la fraude à la fraude, l'injuſtice à l'injuſtice, la force à la force, ils multiplierent leurs ennemis, & n'eurent plus de régle, ni de principe pour ſe conduire. Si l'ambition & l'injuſtice pouvoient ſe cacher ſous le voile de la vertu, & me dérober leurs manœuvres, je les craindrois ; mais les Dieux ne le permettent pas : elles ſe trahiſſent toujours elles-mêmes ; & dès que je les apperçois, leur art devient inutile. Si mon ennemi eſt foible, qu'ai-je à craindre ? S'il eſt puiſſant, en renonçant à ma modération,

dois-je être assez mal habile pour lui fournir un prétexte de m'asservir ? Qu'ai-je à craindre de cette politique artificieuse qui ne veut que tromper, si je sçais attendre patiemment qu'elle ait épuisé ses ruses & ses fraudes, & la réduire à me donner des signes certains de sa bonne foi, avant que de traiter avec elle ?

Si votre voisin acquiert une Ville ou une Province, acquérez une nouvelle vertu, & vous serez plus puissant que lui. Que nous importeroit que Philippe n'eût vaincu, ni l'Illyrie, ni la Péonie, si nous n'étions pas corrompus ? Seroit-il moins redoutable pour nous, s'il n'avoit pas reculé les frontieres de la Macédoine ? Pourquoi, mon cher Aristias, nous effrayer de l'aggrandissement d'un de nos voisins ? S'il asservit un peuple assez lâche pour ne pas défendre avec vigueur son indépendance, quel sera le fruit de cette brillante conquête ? Des poltrons seront-ils plus braves pour servir leur nouveau maître, qu'ils ne l'ont été pour conserver leur liberté ? Il subjuguera, direz-vous, une nation cou-

leurs passions trop fortes, & leurs vertus trop fragiles, pour qu'une grande Province puisse être sagement (3) gouvernée. Plus la machine du Gouvernement est étendue, moins les mouvemens en seront prompts, rapides, exacts & réguliers. Il est d'autant plus difficile de réprimer dans un grand Empire les passions qui portent à la révolte, ou qui avilissent l'ame, que les Magistrats y sont exposés de leur côté à des tentations trop fortes ou trop fréquentes pour la foiblesse humaine. Il me semble que dans nos villes de la Grece, je pourrois ne manquer à aucun des devoirs de la Magistrature; mais je comprends que si je gouvernois une Satrapie de Perse, il faudroit me contenter de désirer le bien, sans pouvoir le faire. Tous les ressorts du Gouvernement doivent se détendre dans un grand Etat; toutes les loix y sont nécessairement méprisées ou négligées. Tandis que tout peut être nerf, force & action dans une petite République, un grand Empire paroît frappé de paralysie; & voilà pourquoi une poignée de Perses a autrefois con-

quis l'Aſie ſur les Medes. Voilà la cauſe des diſgraces de Xercès; voilà pourquoi nos Peres ont fait trembler ſes ſucceſſeurs juſques dans leur Capitale.

Mon cher Ariſtias, pourſuivit Phocion, j'ai tâché de ramener à des principes fixes & certains, cette ſcience qu'on nomme Politique, & dont les Sophiſtes nous avoient donné une idée bien fauſſe. Ils la regardent comme l'eſclave ou l'inſtrument de nos paſſions; de-là l'incertitude & l'inſtabilité de ſes maximes; de-là ſes erreurs, & les révolutions qui en ſont le fruit. Pour moi, je fais de la Politique le miniſtre de notre raiſon, & j'en vois réſulter le bonheur des ſociétés.

Je n'aurois rien à ajouter aux principes généraux que je vous ai développés, ſi tous les hommes étoient capables de connoître & d'aimer la vérité. Mais c'eſt une eſpérance à laquelle il ſeroit inſenſé de ſe livrer. Quelque pa qu'on jette les yeux, on ne voit, & o ne verra éternellement qu'erreurs & qu vices. Ce n'eſt pas le bonheur auquel la Nature nous deſtine, que les hommes

veulent connoître ; ils voudroient qu'on leur apprît à être heureux selon leurs goûts & leurs préjugés. Puisque la raison, depuis la naissance du monde, réclame inutilement ses droits contre les passions, attendons-nous, Aristias, qu'elle ne sera pas plus heureuse dans la suite, & que la jalousie, la haine & l'ambition, qui ont déjà perdu tant de Peuples, de Républiques & d'Empires, exerceront encore leur aveugle fureur sur les Nations.

Au milieu de cet esprit de brigandage dont la terre est infectée, & que rien ne peut extirper ; au milieu des dangers dont tous les peuples sont menacés, il ne suffit donc point à une République de n'avoir rien à craindre de ses propres passions. Il faut qu'elle se défie de celles des étrangers, & soit en état de les contenir & de les réprimer. La justice, la bonne foi, la modération & la bienfaisance qu'inspire l'amour de l'humanité, sont propres, ainsi que vous l'avez vû, à concilier l'estime & l'affection des étrangers, & par conséquent à servir de rempart contre leurs passions. Mais

e rempart, Ariſtias, n'eſt pas impénétrable à la méchanceté des hommes. Attendez-vous à voir les paſſions s'égarer dans leur yvreſſe, juſqu'à mépriſer & haïr les vertus. Réprimez-les alors par la crainte, c'eſt-à-dire, que la Politique vous fait une loi de ne cultiver la paix, qu'en étant toujours prêt à faire heureuſement la guerre.

Je ſçais qu'un peuple tempérant qui aime le travail & la gloire, & craint les Dieux, aura néceſſairement du courage dans les combats, de la patience dans les fatigues, & de la fermeté dans les revers. Dans chaque occaſion, il prendra ſans effort la vertu qui lui ſera la plus utile. Sans doute que toutes ſes forces ſe réuniront dans le danger, & qu'une même volonté fera agir de concert tous les bras. Mais faites attention, Ariſtias, que les qualités d'emprunt, ſi je puis parler ainſi, avec leſquelles on n'eſt pas familiariſé par un uſage journalier, n'ont preſque aucun pouvoir. Si la paix même n'offre pas dans une République l'image de la guerre, ſi les eſprits ne ſont pas accoutumés avec l'idée des périls, ſi les

ſion des plus naturelles au cœur hu
& des plus dangereuſes. Empêche
l'ame n'y ſoit ouverte; quand la c
engourdit les ſens & trouble la raiſ
n'eſt plus temps d'y remédier.

Que notre République ſoit don
litaire, que tout Citoyen ſoit deſ
défendre ſa Patrie; que chaque j
ſoit exercé à manier ſes armes, qu
la ville il contracte l'habitude de l
cipline néceſſaire dans un camp,
ſeulement vous formerez par cette
tique des ſoldats invincibles, mai
donnerez encore une nouvelle
aux loix & aux vertus (4) civiles.
empêcherez que les douceurs
occupations de la paix n'amol
& ne corrompent inſenſiblemen
mœurs; car ſi les vertus civiles, l
pérance, l'amour du travail &

ır favoriſer la pareſſe & la lâcheté, ermis de ſéparer les fonctions civiles militaires, nous n'avons ni Ci- 'ens, ni ſoldats. Des hommes qui ›yoient n'avoir plus beſoin de cou- ;e, ne tarderent pas à ne s'occuper e de plaiſirs ou d'intrigues. Leur ca- ;tere ne conſerva ni force, ni no- ;ſſe, & leur voix eſt cependant comp- : dans le Sénat & la Place publique. :-là ſont nés tous ces décrets qui nous uvriront d'un opprobre éternel, & e certaine molleſſe dans l'eſprit na- nal, qui ne permet aucun retour vers bien. Nos armées ne furent compo- :s que de la lie de la République. Nos ldats comparerent leur ſort avec celui s Citoyens riches, oiſifs & volup- eux, qui vivoient dans leurs maiſons. ; porterent les armes avec dégoût; guerre leur parut le dernier des mé- :rs, & ils ne la font depuis que dans :ſpérance de piller, & de jouir un jour ı fruit de leurs rapines. Comment ſe- ›it-il poſſible de former une pareille ilice à cette diſcipline auſtere & ré- ılıere, ſans laquelle le courage même

Patrie ?

Que nos riches Citoyens fom
fés de confier à d'autres qu'à eux-
la garde de la République, & de
prévoir qu'ils s'exposent à perdr
liberté, ces richesses, cette oisive
plaisirs dont ils sont si jaloux. (
jour notre avilissement augment
notre corruption. Ou nous seror
vaincus par nos ennemis, ou nou
détruirons de nos propres mains.
faut pas se flatter qu'il régne p
long-temps un certain accord en
riches qui ne contribuent qu'ave
grins aux frais de la guerre, & le
vres qui la font en murmurant a
pens de leur sang. Ils se méprise
secretement; & dès que la més
gence aura éclaté entre eux, leu
sera irréconciliable. Si ceux-ci

à les autres, par un hasard difficile à prévoir, acquiérent l'Empire sans se diviser, ils régneront en tremblant ; & pour se délivrer d'une crainte importune, ne voudront avoir qu'une milice mercénaire, toujours redoutable à des Citoyens oisifs, & cependant incapable de servir de rempart à la République (5) contre des ennemis courageux & disciplinés.

On nous parle souvent de Carthage ; dont les Citoyens ne sont occupés que de leur commerce & de leurs richesses, tandis que des soldats achetés à prix d'argent, lui ont acquis, & lui conservent l'Empire de l'Afrique. Mais cet exemple ne me rassure pas. Si cette République, mon cher Aristias, m'étaloit ses richesses, son pouvoir, ses armées, ses vaisseaux, comme Crésus fit voir autrefois à Solon les richesses de son trésor, pour lui prouver qu'il étoit l'homme de l'univers le plus heureux ; je répondrois aux Carthaginois : J'ai vû une petite République qui ne couvre point la mer de ses vaisseaux, qui aime sa pauvreté, qui n'a point de sujets, dont tous les Ci-

une proſpérité que mille acciden
vent déranger, & qui ne tient q
circonſtances qui ne peuvent ſul
Solon vouloit attendre que Cré
mort pour juger de ſon bonheu
me laiſſer éblouir par la puiſſan
Carthaginois, j'attendrai de même
juger de leur proſpérité, de voir
ment ils réſiſteront aux entrepri
leurs propres armées, ſi elles on
de courage pour ſe mutiner (6) &
volter. J'attendrai qu'ils ayent af
un ennemi brave, pauvre, & ex
la guerre. Si, comme Créſus, ils
vent un Cyrus, s'ils deviennent
claves d'un de leurs Généraux, c
nez, Ariſtias, que les Politique
admirent aujourd'hui la ſageſſe & l
périté des Carthaginois, ſeront c
de changer de langage.

moins diſciplinés que ces mercénaires. Si elle domine ſu ſes voiſins, ſans doute qu'elle a commencé par leur communiquer ſes vices. Entre des peuples également vicieux, je ne ſuis pas étonné que celui qui peut acheter des ſoldats, ait la ſupériorité. Mais n'en concluez pas, Ariſtias, qu'il ſe gouverne ſagement; il eſt perdu, ſi un de ſes voiſins ſe corrige de quelqu'un de ſes défauts. Miſérable République qui ne réuſſit, & ne ſe ſoutient que par l'imbécillité & la corruption de ſes voiſins & de ſes ennemis! Ce défaut de Carthage a été le défaut de preſque tous les Etats. Au lieu de ne conſulter que les beſoins eſſentiels de la ſociété, & de ne chercher que ce qui doit la rendre heureuſe dans toutes les circonſtances & dans tous les temps, l'imprudente Politique ſe laiſſe ſéduire par des ſuccès paſſagers. Elle ne s'eſt preſque jamais fait que de fauſſes régles, & de-là ces révolutions dont tant de peuples ont été, & feront encore les victimes. Oui, Ariſtias, je prédis d'avance la chûte des Carthaginois, je la vois; car il y aura éternellement ſur la

Que nous sommes loin, s'écria
tias, des vrais principes de la Poli
L'histoire de la Grèce, & ce qu'o
raconte des révolutions arrivées d
Etats qui partageoient autrefois l
ne prouvent que trop; Phocion,
rité de votre doctrine, & le malh
notre situation présente. Accout
entendre dire perpétuellement à n
litiques, que l'argent (7) est le ne
guerre, j'ai, je l'avoue, quelque
à comprendre qu'elle puisse se fair
occasionner de grandes dépense
grace, ajouta-t-il; dissipez tou
doutes; apprenez-moi pourquoi
trompe, quand il me semble qu
notre pauvreté qui nous met dan
puissance d'avoir une flotte & d
doyer une armée.

Mon cher Aristias, lui répondi

aujourd'hui par habitude, vous ne les auriez pas entendues, quand nos peres vainquirent les Perses à Marathon & à Salamine. Regardant alors la tempérance, l'amour de la gloire & du travail, le courage & la discipline, comme le nerf de la guerre & de la paix, ils méprisoient l'argent, & il leur fut inutile. Ils étoient pauvres, & ils eurent une flotte nombreuse pour combattre Xercès; ils la construisirent de la charpente de leurs maisons; ils ne payoient point leurs soldats Citoyens, & ils eurent une nombreuse armée de héros.

Non, Aristias, ce n'est point notre pauvreté qui nous empêche aujourd'hui d'avoir une flotte & une armée. N'en accusez au contraire que nos richesses, qui en s'augmentant, ont inspiré à une partie des Citoyens cette avarice basse & sordide qui n'ose jouir, & livré le reste à la volupté, qui ne sacrifiera jamais son luxe & son plaisir aux besoins de la République. Les ressources de la vertu sont infinies; plus on les employe, plus elles se multiplient. Quelqu'immenses que soient les richesses, elles

s'épuisent. L'amour de la gloire produit des prodiges, parce qu'il remue de grandes ames; l'amour de l'argent ne produit rien que de bas, parce qu'il ne frappe que des ames basses. Si l'argent est aussi puissant que le disent les Athéniens, que n'achetons-nous un Miltiade, un Aristide, un Themistocle, des Magistrats, des Citoyens & des Héros?

Quand Athènes, sous la Régence de Périclès, se fut enrichie des dépouilles des vaincus, & des tributs levés sur nos alliés, il y eut un instant où la République parut avoir acquis un nouveau dégré de puissance & de force. Nos nouvelles richesses n'ayant pas encore eu le temps de détruire nos anciennes mœurs, nous les employâmes généreusement à construire des vaisseaux, & acheter l'amitié de quelques peuples qui commençoient à la vendre, & nous parûmes les arbitres de la Grèce. Nos Magistrats, trompés par cette apparence de prospérité, crurent sans doute que les mêmes vertus qui honoroient notre pauvreté, & que notre pauvreté seule soutenoit, seroient encore

les économes & les dispensatrices de nos richesses. Ils penserent donc que la République ne pourroit jamais être trop riche ; erreur grossiere. L'or & l'argent, en nous rendant avares, éteignirent bientôt le sentiment de l'honneur & de la générosité, & nous livrerent à tous les vices, en nous faisant aimer le luxe. L'argent devint alors le nerf de la guerre & de la paix, parce que les Athéniens vendirent à la Patrie les services qu'elle recevoit autrefois sans salaire. A quoi nous servirent alors nos richesses dangereuses ? Plus nous en acquérions, plus nos mœurs se déparvoient. Nous avions beau nous enrichir, notre cupidité étoit toujours plus grande que notre fortune. Plus appauvris par nos besoins, qu'enrichis par nos rapines & nos injustices, la République fut pauvre, & éprouva tous les inconvéniens de la pauvreté, parce que ses Citoyens avoient tous les vices de la richesse.

Faites rougir de leur absurdité ces Politiques insensés, qui, pour rendre quelque vigueur à la République expirante, voudroient y attirer tout l'or (8) &

sommes enrichis, & nos guerres ont été assez longues pour allumer des haines éternelles, & rompre tous les liens de cette alliance qui faisoit notre sûreté au-dedans & au-dehors. Si Lycurgue avoit raison de dire aux Spartiates : *Voulez-vous être toujours libres & respectés ? Soyez toujours pauvres, & ne tentez jamais de faire des conquêtes ;* je vous demanderois de quelle utilité peuvent être ces entreprises qu'on fait loin de son territoire.

On a des alliés, me direz-vous, que l'injustice opprime, & il faut voler à leur secours. Sans doute il faut remplir ses engagemens ; mais que vos mœurs & vos besoins soient simples, & partout la terre vous fournira une subsistance abondante. Quels trésors avoient les Scythes, quand ils partirent de leurs forêts pour faire la conquête de l'Assyrie ? Un arc, des fleches, des javelots, un grand courage, voilà tout ce qu'ils possédoient. Qu'on estime votre courage & votre discipline, & les alliés, dont vous prenez la défense, ne vous laisseront manquer de rien.

Mais du moins, dit Ariſtias, tandis que les Citoyens tempérans & laborieux aimeroient la gloire & la pauvreté, la République ne pourroit-elle pas avoir un tréſor, qu'elle n'ouvriroit que dans une extrême néceſſité ? Non, mon cher Ariſtias, répartit Phocion ; & ſi vous êtes prudent, vous n'expoſerez point la vertu de vos Citoyens à cette tentation. Pourquoi garder parmi vous cette boëte de Pandore ? Il ne s'agit pas de ſe faire illuſion, & d'aſſocier dans la théorie des choſes inſociables dans la pratique. Défiez-vous avec moi de tous ces tréſors publics. C'eſt une chimere que d'en vouloir former un dans un Etat dont les mœurs ſont dépravées ; quelque ſéveres que ſoient les loix qui veilleront à la garde de ce dépôt, l'avarice trouvera le ſecret de le piller impunément. Dans une République vertueuſe, des Magiſtrats ſenſés ne penſeront jamais que ſa vertu ne lui ſuffiſe pas. S'ils imaginent un tréſor public, c'eſt une marque que la vertu s'altere ; & leur imprudence, au lieu d'affermir l'Etat, en ſappe les fondemens. Soyez ſûr que les

Citoyens ne seront jamais contens de leur pauvreté, quand l'Etat amassera des richesses. J'en ferois, Aristias, une régle générale; suivant que la Politique s'occupe plus ou moins de trésors, d'argent, de richesses, la République, plus ou moins heureuse, est plus ou moins éloignée du moment de sa ruine.

CINQUIÉME ET DERNIER ENTRETIEN.

Des ménagemens dont la Politique doit user, en reformant une République dont les mœurs sont corrompues. De l'usage qu'on peut faire des passions. Différentes maladies des Etats.

QUELS momens heureux nous avons passés dans la maison de Phocion ! Au retour de notre promenade sur les bords du Céphise, tant célébré par nos Poëtes, nous primes un repas frugal, pendant lequel nous nous entretinmes avec gaieté. Les festins du grand Roi ne valent pas, mon cher Cléophane, les légumes apprêtés sans art par la femme de Phocion. Il plaisanta agréablement sur le luxe de sa table, qu'il comparoît au brouet noir des Spartiates. Quand Aristias, dit-il, sera un peu plus apprivoisé avec la philosophie, je le traiterai véritablement à la Lacédémonienne. Pour aujourd'hui,

Citoyens ne seront jamais contens de leur pauvreté, quand l'Etat amassera des richesses. J'en ferois, Aristias, une régle générale; suivant que la Politique s'occupe plus ou moins de trésors, d'argent, de richesses, la République, plus ou moins heureuse, est plus ou moins éloignée du moment de sa ruine.

CINQUIÉME ET DERNIER ENTRETIEN.

Des ménagemens dont la Politique doit user, en reformant une République dont les mœurs sont corrompues. De l'usage qu'on peut faire des passions. Différentes maladies des Etats.

QUELS momens heureux nous avons passés dans la maison de Phocion ! Au retour de notre promenade sur les bords du Céphise, tant célébré par nos Poëtes, nous primes un repas frugal, pendant lequel nous nous entretinmes avec gaieté. Les festins du grand Roi ne valent pas, mon cher Cléophane, les légumes apprêtés sans art par la femme de Phocion. Il plaisanta agréablement sur le luxe de sa table, qu'il comparoît au brouet noir des Spartiates. Quand Aristias, dit-il, sera un peu plus apprivoisé avec la philosophie, je le traiterai véritablement à la Lacédémonienne. Pour aujourd'hui,

il faut encore le ménager ; il pourroit trouver très-mauvais ce que Lycurgue auroit trouvé très-bon. Après que Phocion eut fait une eſpéce de libation aux Dieux tutélaires d'Athènes, & à ſes Dieux domeſtiques, nous paſsâmes dans ſon jardin. Je vois votre impatience, dit-il à Ariſtias, aſſeyons-nous un moment à l'ombre de ce figuier, avant que de partir pour Athènes ; & puiſque vous le voulez, nous reprendrons notre morale & notre politique.

Mon cher Ariſtias, continua-t-il, vous ne vouliez d'abord que connoître les remédes qu'on peut appliquer aux maux préſens de notre République, & vous inſtruire des reſſources que notre ſituation même nous préſente encore pour en ſortir ; & cependant j'ai eu la cruauté de ne vous entretenir que des principes fondamentaux de la politique. Ne croyez pas que j'aie voulu vous faire un étalage orgueilleux de philoſophie. Si je ne me trompe, il vous eſt aiſé de ſentir que ſans le ſecours de ces premieres vérités, qui doivent ſervir de régle immuable à l'homme d'Etat dans cha-

e de ses opérations, jamais je n'au-
pû vous rien dire qui eût satisfait
re raison. Je me serois égaré, & je
s aurois égaré à ma suite. Nous n'au-
is corrigé une sottise que par une
e sottise; nous aurions imaginé des
ources, des expédiens; & la vraie
nce de la politique est de n'en avoir
besoin. Je vous aurois proposé au
ird des palliatifs souvent inutiles, &
ne capables d'irriter le mal que nous
ons voulu soulager.
si j'ai réussi à vous convaincre de cette
nde vérité, que la Providence a éta-
une telle liaison entre la morale &
politique, que le bonheur des Etats
attaché à la pratique des vertus, &
leur ruine commence toujours par
lques vices; il vous sera désormais
le de ne tomber dans aucune des
es que plusieurs grands hommes
commises. Vous avez une pierre de
che pour juger de la bonté de vos
rations. Vous vous garderez bien
niter Thémistocle, qui, pour rendre
iènes maîtresse de la Grèce & de la
r, proposa de brûler la flotte des

bien plus effrayé de voir prendre aux femmes de nouvelles parures, & affecter de nouvelles graces, que je ne le serois de quelque commotion dans la Place publique, ou de l'ambition d'un Magistrat qui voudroit s'élever au-dessus de ses Collegues. Quand les loix des mœurs subsistent, toutes les autres sont en sûreté; mais leur décadence entraîne nécessairement la ruine du Gouvernement.

Quoique tout vice soit pernicieux, comme toute vertu est utile, il faut, lorsqu'on médite la réforme d'une République corrompue, ne pas s'abandonner à un zéle aveugle. Il faut procéder avec une certaine méthode. De même qu'il y a des vertus fécondes qui se prêtent un secours mutuel, & que la politique doit principalement cultiver dans une République qui les posséde encore; il y a aussi des vices féconds, & qui servent, pour ainsi dire, de matrice & de foyer à la corruption; & c'est à les proscrire que la politique doit d'abord travailler dans une République corrompue.

A leur tête est ce vice dont je ne sçais

pas le nom, monſtre à deux corps, composé d'avarice & de prodigalité, qui ne ſe laſſe jamais, ni d'acquérir, ni de diſſiper, & dont les beſoins toujours renaiſſans, & toujours inſatiables, ne ſe refuſent à aucune injuſtice. S'il eſt foible, & ne ſe montre encore qu'avec quelque retenue, réuniſſez toutes vos forces, & oſez l'attaquer avec courage. Pourſuivez-le juſques dans ſes derniers retranchemens; s'il ne ſuccombe pas, vous n'avez rien fait. Quelle erreur à quelques Républiques de proſcrire le luxe dans le public, & de le tolérer dans le ſein des familles, d'inviter à la modeſtie des mœurs par des loix ſomptuaires, & de les altérer par la pompe des fêtes publiques!

Si ce vice, après avoir corrompu le corps entier des Citoyens, régne avec autant d'effronterie que d'empire, vous ne feriez que l'irriter, & lui préparer une nouvelle victoire en l'attaquant de front. Ruſé alors avec lui, tendez lui des piéges, agiſſez avec la prudence d'un Général, qui n'oſant livrer bataille à une armée dont il ſent la ſupériorité, l'ob-

ſerve, la gêne dans ſes opérations, lui coupe les vivres, & tâche en un mot de la fatiguer & de la ruiner ſans rien haſarder. Ce vice monſtrueux dont je vous parle, en produit mille autres qui ſont autant d'alliés, d'auxiliaires, &, pour ainſi dire, des gardes qui veillent à ſa ſûreté. C'eſt ſur eux que doit tomber votre principal effort. Epiez les circonſtances favorables à votre entrepriſe. Tantôt vous noterez d'une flétriſſure la molleſſe ou la prodigalité, tantôt vous avilirez le luxe, & peut-être parviendrez-vous un jour à faire des réglemens qui, donnant des bornes à l'induſtrie & à l'avarice, feront diſparoître dans la fortune des Citoyens cette diſproportion énorme qui les corrompt tous également, quoique par des vices différens.

En ſuivant, mon cher Ariſtias, dans la culture des vertus, l'ordre que je vous ai indiqué, vous verriez tomber les vices les plus pernicieux à la ſociété; car rien n'eſt plus oppoſé à l'avarice prodigue que la tempérance. L'amour du travail détruira la pareſſe; l'amour de la gloire

ages de l'antiquité, me feroit passer pour n (2) insensé auprès des uns; & pour n perturbateur du repos public auprès es autres; & quelle espérance, mon her Aristias, aurois-je alors de réussir? Toute réforme demande donc à être conduite avec une extrême circonspection, & cette circonspection elle-même emble être un nouveau châtiment dont l'Auteur de la nature punit nos vices, & par lequel il nous avertit d'être en garde contre une corruption à laquelle il est si difficile de remédier.

Pour détruire des préjugés, il faut quelquefois pousser la condescendance jusqu'à paroître les adopter. Pour ruiner un vice, il faut feindre quelquefois d'en favoriser un autre. Mais je vous entretiens trop long-temps des ménagemens dont la politique doit alors user; graces à notre corruption, nous n'avons rien à craindre d'un zèle immodéré pour la vertu. Puisque toute vertu est utile, puisqu'il n'y a point de vertu qui ne prépare notre cœur à en recevoir une seconde, essayez à différentes reprises, & sans vous lasser, les dispositions de vos Citoyens. Après

jaloux, & fatigué de ſon oiſiveté, ne veut vivre que des gratifications que lui prodigue l'Etat; il regarderoit un Magiſtrat honnête homme & éclairé, comme un tyran; & ne ſe croyant libre qu'autant qu'il a la licence de tout faire impunément, vous le voyez dans les élections cabaler contre le mérite, en faveur de l'ineptie qui ne ſe fait pas craindre. Nous reſſemblons tous à cet Athénien qui donna ſa voix pour condamner Ariſtide à l'Oſtraciſme, parce qu'il étoit las de l'entendre toujours appeller le juſte Ariſtide. Croyez vous que dans de pareilles circonſtances, il fallut révéler aux Athéniens les vérités que j'ai miſes ſous vos yeux? Les gens même qui gémiſſent de nos déſordres, & deſirent encore le bien parmi nous, ſeroient effrayés de l'eſpace immenſe qu'ils auroient à franchir, & tomberoient dans le découragement. Les mauvais Citoyens, à la vûe de la ſageſſe qu'on leur propoſeroit, croiroient qu'en voulant les priver de leurs vices, on leur arracheroit leur bonheur.

Ce que je vous ai dit d'après tous les

ort (3) dont la Politique doit se servir pour animer le courage, & le porter aux actions héroïques. Puisqu'il peut être l'aiguillon & le prix de la valeur, vous voulez sans doute, Phocion, que dirigé par une main habile, il contribue à rendre plus aisée la pratique de toutes les vertus les plus nécessaires à la société.

Point du tout, répondit Phocion en soûriant, & de votre empressement à vouloir deviner ma pensée, je conclus, mon cher Aristias, que vous n'êtes plus le maître de votre cœur. Quelle autorité, poursuivit Phocion, venez-vous de me citer ? Platon, l'éleve, l'ami de Socrate, le confident de ses pensées ! oserois-je ne pas me soumettre à son sentiment, s'il ne m'avoit appris lui-même dans son école, que l'homme le plus sage paie toujours quelque tribut à l'humanité, & que notre raison ne doit se soumettre qu'à la vérité ?

Je le vois, mon cher Aristias, vous voudriez que la plus belle femme fût la récompense de l'homme le plus brave, le plus juste & le plus prudent. Mais

faites attention combien une pareille loi donneroit de force à une paſſion déjà trop impérieuſe, trop ennemie de l'ordre, & qu'on ne ſçauroit trop réprimer. Le premier ſoin de tous les Légiſlateurs n'a-t-il pas été de donner des régles à l'amour? Et de-là ſont nées chez tous les peuples les loix ſaintes du mariage. Quoique Platon voulût que les femmes fuſſent communes dans ſa République, combien cependant n'a-t-il pas mis de mœurs & d'honnêteté dans cette eſpéce de débauche? Son objet même n'eſt-il pas de dégager le cœur de toute affection particuliere, pour l'attacher plus étroitement à l'Etat? Sans doute que nos peres n'y entendoient rien de ne pas connoître le grand mérite de la proſtitution. Ils étoient bien groſſiers & bien aveugles. Puiſque, malgré leurs bonnes mœurs, ils n'ont pas laiſſé de faire d'aſſez belles choſes à Marathon, à Salamine, à Platée, j'ai regret que Thémiſtocle & Pauſanias n'ayent pas fait publier à la tête de leurs armées, qu'au lieu des récompenſes inſipides dont on honoroit parmi nous la valeur, le plus brave des

Grecs

Grecs auroit le privilége d'enlever à son gré la plus belle des Grecques. Que tardons-nous à proposer cet admirable expédient ? Nos soldats préparés par des idées de galanteries & de débauche à être laborieux, infatigables, disciplinés, obéissans, triompheroient bien aisément des soldats de Philippe, qui a la sottise de vouloir qu'il y ait des mœurs dans son camp.

Pour nos Aréopagites & nos Sénateurs, il est évident qu'en leur donnant, à proportion de leur mérite, quelque droit sur la pudeur des femmes, ce seroit un moyen infaillible de les rappeller à cette intégrité majestueuse qui doit former le caractere des Magistrats. Sans doute que le temps qu'ils employent aujourd'hui à corrompre & séduire de jeunes beautés, seroit désormais consacré au service de la République, & qu'une sage émulation... Mais parlons sérieusement, mon cher Aristias, est-il possible qu'on connoisse assez peu les effets de la volupté, qui amollit le cœur, & énerve l'esprit & le corps, pour vouloir en faire le principe de la prudence & de la

magnanimité ? Ne sçait-on pas combien les plaisirs qui tiennent à nos sens, sont inconstans, combien ils rassasient & lassent ? Il y a un âge où ils sont inconnus, & un autre où ils seroient laborieux ; & dans l'intervalle de ces deux âges, l'amour est une yvresse qui trouble presque continuellement la raison.

C'est par les passions qui tiennent immédiatement à nos sens, que nous sommes rabaissés à la condition des animaux ; elles ne peuvent donc jamais être honorées par des êtres intelligens, & on ne les rend honnêtes qu'en les soumettant aux loix de la raison. J'excuse la jeunesse qui s'égare, chaque âge a malheureusement ses infirmités ; mais je veux qu'au lieu de s'applaudir au milieu de ses erreurs, & de vouloir les annoblir, elle ait le courage de les désapprouver. Je veux que la raison conserve sa liberté, & que mettant de l'honnêteté jusques dans les choses deshonnêtes, elle rougisse des besoins des sens.

Je n'ignore pas que l'espérance des voluptés a quelquefois produit de grandes choses. Je sçais que les Scythes con-

quirent autrefois l'Assyrie pour avoir des palais somptueux, des liqueurs délicieuses & des femmes parfumées; & je ne suis pas étonné que ces passions brutales ayent donné à un peuple encore sauvage de la valeur & de l'audace. Mais les mêmes espérances auroient-elles donné les mêmes qualités à un peuple déjà amolli par les plaisirs ? Remarquez d'ailleurs, Aristias, que dès le moment où ces passions commencerent à jouir du prix de leur victoire, les Scythes courageux devinrent aussi mols, aussi lâches que les peuples qu'ils avoient vaincus, & que ces passions ne leur donnerent aucune des vertus qui font le Citoyen. L'amour des voluptés en fit, si vous voulez, des héros; la jouissance de ces mêmes voluptés en fit des hommes incapables de conserver leurs conquêtes. Chassés ou égorgés par leurs esclaves, leur Empire dura à peine six Olimpiades.

Le bien passager que ces passions peuvent produire, est trop douteux & trop court; le mal qui les suit est trop certain & trop durable, pour que la politique

doive jamais en faire usage. Je ne vous citerai que l'exemple de Cyrus. Ce Prince régnoit sur un peuple tempérant, sobre, actif, laborieux. Les vices qui depuis long-temps avoient inondé l'Asie, sembloient avoir respecté la petite Province, qui portoit alors le nom de Perse. Cyrus ne connut point son bonheur. Trompé par une malheureuse ambition, ou ne sçachant, peut-être pas que ce n'est ni l'étendue des Domaines, ni le nombre des Provinces, qui font la grandeur du Prince & la sûreté de sa nation, il voulut avoir la gloire d'être le fondateur d'une puissante Monarchie. Il présenta à ses Sujets des richesses, l'abondance & les voluptés des Royaumes voisins, comme le prix de leur courage & de leurs conquêtes. Tout fut vaincu; mais à peine Cyrus eut-il soumis l'Asie, que la récompense qu'il avoit accordée à la valeur de ses soldats, l'éteignit. Il vit les Perses, autrefois vertueux & pleins d'amour pour la gloire, s'efféminer & languir dans la mollesse. *Si nous ne songeons*, leur dit-il alors, *qu'à accumuler richesses sur ri-*

chesses, si nous nous livrons témérairement aux voluptés, & pensons que l'oisiveté & la paresse doivent être le prix de nos travaux, & peuvent nous rendre heureux, nous ne tarderons pas à perdre ce que nous avons acquis. L'avis de Cyrus étoit sans doute très-sage, mais le temps étoit arrivé où il devoit être puni de son ambition, & des moyens imprudens qu'il avoit employés pour la satisfaire. Ses Sujets, corrompus d'abord par l'espérance, & ensuite par la jouissance même des voluptés, n'étoient plus en état de l'entendre. Il fit des efforts inutiles pour les rappeller à leur ancienne vertu; & au lieu de ce titre de fondateur d'une Monarchie puissante & florissante qu'il croyoit mériter, il vit avec chagrin qu'il n'avoit été que le corrupteur des Perses, & ne laissoit à ses successeurs qu'un Empire bien moins solidement affermi que celui qu'il avoit reçu de ses peres.

Ce sont les passions de l'ame dont la politique peut se servir, parce qu'elles naissent avec nous, ne meurent qu'avec nous, ne se lassent point & qu'on

peut en quelque ſorte leur donner la teinture de la vertu. Telles ſont l'envie, la jalouſie, l'ambition, l'orgueil, la vanité. Ces paſſions ſont hideuſes par leur nature ; elles préparent l'ame à être injuſte, & abandonnées à elles-mêmes, elles ſe portent aux excès les plus odieux. Cependant elles deviennent quelquefois entre les mains de la politique, émulation, amour de la gloire, prudence, fermeté, héroïſme ; mais pour voir opérer ces miracles, il faut que les Citoyens ne ſoient pas entiérement corrompus par l'avarice, la pareſſe, la volupté & les autres vices qui aviliſſent l'ame. Craignez, mon cher Ariſtias, de hâter la ruine de la République, en vous ſervant de ces paſſions, ſi vous ne trouvez auparavant l'art de leur inſpirer une ſorte de pudeur, & de les aſſocier à quelque vertu qui les tempére & les dirige.

Un Médecin habile n'applique pas le même reméde à tous les maux. Le Pilote d'un vaiſſeau déploye ou reſſerre tour à tour ſes voiles. Tantôt il fuit la côte, tantôt il s'en approche. Là

il jette l'ancre, ici il marche la sonde à la main, ailleurs il s'abandonne aux vents. De même l'homme d'Etat conforme toujours sa conduite à la différence des situations où il se trouve. Il sonde les playes de sa République ; plus attentif à la malignité des symptômes de chaque maladie, qu'aux accidens plus ou moins violens qu'elle produit, il désespere quelquefois du salut de la Patrie, quand les Citoyens sont encore dans la plus parfaite sécurité.

Les maladies, qui au premier coup d'œil paroissent les plus effrayantes, ne sont pas toujours les plus dangereuses. Quand on voit un Etat divisé par des partis : des cabales, des factions, l'imagination en est ordinairement allarmée ; on croit qu'il touche au moment de sa ruine, on croit que les Citoyens vont prendre les armes & s'égorger, ou que leur ville va devenir la proie de quelque ennemi étranger. Mais ne craignez rien, si les Citoyens ont des mœurs ; s'ils aiment la tempérance, le travail & la gloire ; s'ils craignent les

Dieux, ſoyez ſûr que la Juſtice leur eſt encore chere, que leurs paſſions ſeront prudentes, & que la République eſt encore aſſiſe ſur de ſolides fondemens. Des hommes qui ne ſont pas abandonnés à des vices groſſiers, ne ſe porteront point aux dernieres extrémités. Leur ville ne leur ſervira point de champ de bataille, quoiqu'ils paroiſſent furieux. Ils ſont ennemis, mais Citoyens, & ils ſe réuniront pour agir de concert, ſi un Etranger oſe les attaquer; ſoyez même convaincu qu'ils ſe laſſeront à la fin de leurs déſordres, & y chercheront eux-mêmes un remède.

Tel a été le ſort de nos peres, vertueux comme par inſtinct, avant que d'avoir ſçu établir parmi eux des Loix propres à contenir les Citoyens dans les bornes de la ſubordination, & affermir l'autorité des Magiſtrats ſans qu'ils en puſſent abuſer; les habitans de la ville, de la côte & de la montagne paroiſſoient tous les jours prêts à en venir aux mains pour décider à qui appartiendroit la puiſſance (4) ſouveraine,

& jamais cependant la place publique ne fut souillée de leur sang. Nos peres se lasserent à la fin de cette situation, & tant les haines étoient alors honnêtes & généreuses, chaque parti sacrifia ses espérances & son ressentiment au bien public. On convint de demander des Loix à Solon, & on promit d'y obéir. Qu'il étoit facile alors d'appliquer un reméde efficace aux maux de la République ! Si notre Législateur, d'un caractere trop foible & dont les lumieres étoient bornées, eût été un Lycurgue, nous serions aujourd'hui heureux ; & la Grece, dont nous n'aurions pas troublé la paix & l'union, seroit florissante.

En voyant passer nos peres sous le joug de Pysistrate, on auroit eu tort de désespérer de la République. Des mœurs austeres & mâles devoient servir de ressource contre la tyrannie. Le mal étoit grand, mais les esprits étoient capables de supporter un plus grand reméde. Le courage vertueux des Athéniens s'indigna de la servitude. La République, dont toutes les parties étoient saines, en

faisant un effort pour chasser le Tyran; rompit aisément ses chaînes, & reparut plus libre que jamais. L'amour de la Patrie prit une nouvelle force, & nos peres firent des prodiges de valeur & de magnanimité.

Je ne me lasserai point de vous le redire, mon cher Aristias; la Politique juge des maladies par les mœurs, comme la Médecine par le poul. Quoique Pysistrate fût un Tyran tel que le donnent les Dieux dans leur colere, c'est-à-dire, qu'il craignît de se rendre odieux par des violences, qu'il déguisât avec adresse le joug qu'il vouloit imposer, qu'il agît avec une feinte douceur, & se cachât sous le masque de la justice & du bien public, il ne put ni tromper ni lasser la fermeté & le courage de notre République. Quoique les trente Tyrans auxquels Lysander nous condamna d'obéir, fussent au contraire des monstres odieux, quoiqu'aucun droit ne fût sacré pour eux, quoiqu'ils répandissent des orrens de sang, quoiqu'en un mot leur excès abominables dûssent porter nos peres au désespoir, & leur

inſpirer quelque vertu : Athènes opprimée & malheureuſe ne ſçut que pleurer & trembler. C'eſt qu'alors, Ariſtias, nous n'avions plus de mœurs; c'eſt que Périclès nous avoit amollis par l'oiſiveté, la pareſſe & l'uſage des plaiſirs; c'eſt que chaque Citoyen, accablé dans ſa maiſon d'une foule de beſoins inutiles, n'avoit plus de Patrie.

Il fallut que Traſibule exilé, proſcrit, fugitif, vînt briſer nos chaînes; mais n'ayant pas conjuré contre nos vices comme contre nos Tyrans, nous fumes incapables de profiter de la révolution que ſon courage avoit produite. Que nous ſervoit de reprendre notre ancien Gouvernement, quand nos mœurs corrompues en avoient relâché & rompu tous les reſſorts? O Traſibule, que ta gloire ſeroit grande, ſi par un ſecond bienfait tu avois mis ta Patrie à portée de profiter du premier! Il falloit armer ton bras contre nos vices, & nous arracher à nos voluptés, pour nous rendre dignes d'être libres.

Le dernier terme des maux d'une République, c'eſt, pourſuivit Phocion

quand les Citoyens sont familiarisés avec la honte, & que couverts tranquillement d'ignominie, la gloire ne leur paroît qu'une vaine chimere. Une philosophie criminelle fait-elle regarder en pitié un héros & même un simple honnête homme ? Comptez, mon cher Aristias, que tout est perdu. La République ne sera pas agitée par des commotions violentes, parce qu'on n'y a même plus de ces vices qui supposent une sorte de force & d'élévation dans l'ame; craignez ce calme perfide. La sincérité n'est plus dans les cœurs, le mensonge est dans toutes les bouches. Un vil intérêt n'est pas seulement la régle des actions des Citoyens, il est même l'ame de leurs pensées. Vous verrez les Magistrats se tendre mutuellement des piéges. Vous verrez l'ambitieux ne travailler qu'à décrier son Concurrent par des calomnies, vouloir perdre ses Rivaux, mais ne pas se donner la peine de valoir mieux qu'eux. En un mot les vices les plus bas ont jetté les esprits dans une létargie mortelle, qui ne laisse aucune espérance de salut.

A ces mots, mon cher Cléophane, qui nous présentoient un tableau de notre situation présente, nous tombâmes, Aristias & moi, dans une profonde consternation; nous crûmes entendre prononcer un arrêt de mort contre notre Patrie. Je frémissois en me voyant dans un abîme sans issue, & d'où je ne pouvois me faire entendre ni des Dieux ni des hommes. Phocion lui-même, comme effrayé de la peinture trop fidelle qu'il avoit faite de nos vices, avoit interrompu son discours; & laissant tomber ses regards à ses pieds, après les avoir élevés au ciel, paroissoit plongé dans une rêverie lugubre. Mille idées accablantes s'offroient avec rapidité à mon esprit. Nous sommes perdus, me disois-je! O Athènes, ma chere Patrie, tu cours toi-même à ta ruine! Quelle main assez puissante te retiendra sur le penchant du précipice, qui est ouvert sous tes pas? Minerve, viens à notre secours. Non, c'en est fait, les Dieux sont sourds; nous avons lassé leur patience.

O Phocion, Phocion, s'écria Aris-

tias, toucherions-nous irrévocablement à notre terme fatal ? Les Dieux ont-ils ordonné qu'il n'y ait plus d'Athènes ? Une ville toute pleine des monumens élevés à la gloire de nos peres, une ville qui posséde encore Phocion, seroit-elle condamnée à n'être plus qu'un amas de ruines, ou à ne nourrir dans son sein que des esclaves faits pour obéir à des Etrangers ? Nos vices sont grands; ils sont énormes; mais la clémence des Dieux n'est-elle pas infinie ? Nous puniroient-ils jusqu'à vouloir que Philippe..... Non, Phocion, non les Dieux ne le voudront pas. Les Athéniens ont-ils plus de vices & d'erreurs que je n'en avois il y a six jours ? Pourquoi ne feroient-ils pas comme moi, un retour sur eux-mêmes ? Après avoir rappellé dans mon cœur l'amour de la vertu, au nom des Dieux, Phocion, au nom de notre chere Patrie, rappellez y encore l'espérance.

Aristias, répondit tristement Phocion, ce seroit vous flatter, ce seroit vous donner cette sécurité aveugle qui

n'eſt déjà que trop commune dans Athènes, & dont les Dieux frappent les Républiques qu'ils veulent perdre ſans retour. Quand un Tyran s'éleveroit parmi nous, & voudroit, en nous foulant aux pieds, qu'il n'y eût d'or, d'argent de luxe & de voluptés que pour lui ; nos ames, mollement effarouchées par la perte même de nos plaiſirs, ne reprendroient pas aſſez de vigueur pour ſortir de leur létargie. Il n'eſt plus temps d'eſpérer, ſi un Lycurgue (5) ne nous fait une ſainte violence, & ne nous arrache par force à nos vices.

Je voudrois, mon cher Cléophane, que vous euſſiez été témoin des ſentimens que le diſcours de Phocion faiſoit naître dans le cœur d'Ariſtias. Je voyois avec plaiſir que ſes yeux s'enflammoient ; tour à tour il les élevoit au ciel & les portoit ſur Phocion. Ses penſées ſe préſentoient en déſordre à ſon eſprit, & il ne parloit que par paroles entrecoupées. Que ne puis-je....? O Lycurgue.... Je tenterois.... J'oſerois.... Le ſalut de la Patrie n'eſt pas encore déſeſperé..... Vous, Phocion,

ajouta t-il en lui baisant avec tendresse les mains, par pitié pour vos malheureux Concitoyens, empêchez-les de périr. Soyez notre Lycurgue. Pourquoi ne seriez-vous pas aujourd'hui dans Athènes, le miracle qu'il fit autrefois dans Lacédémone ? Ce Législateur, à qui la Grèce a dû six siécles de prospérité, l'honorerions-nous aujourd'hui comme le plus sage des hommes, s'il n'avoit eu le courage de faire violence aux Lacédémoniens en faveur de la justice & des bonnes mœurs ? Conjurez, à son exemple, le salut d'Athènes. La vertu n'est pas encore éteinte dans tous les cœurs. Parlez, que faut-il faire ? L'amitié de Nicoclès vous secondera ; je ne craindrai aucun danger. Vous trouverez encore, comme Lycurgue, trente Citoyens capables de vous seconder, mais je ne vous ébranle pas. Votre respect pour des Loix qui n'existent plus, vous retient-il ? Craignez-vous d'usurper un droit ? ...

Non, non, mon cher Aristias, lui répondit Phocion, je le sçais, on n'est point un Tyran, quand on n'usurpe

une autorité courte & paſſagere, que pour rétablir & affermir la liberté publique. Quand la Loi regne, tout Citoyen doit obéir; mais quand par ſa ruine la Société eſt diſſoute, tout Citoyen devient Magiſtrat; il eſt revêtu de tout le pouvoir que lui donne la juſtice, & le ſalut de la République doit être ſa ſuprême Loi. Traſibule mérita une gloire immortelle pour nous avoir affranchis du joug de trente Tyrans. N'en doutez pas, on lui ſeroit ſupérieur en nous délivrant de la tyrannie de cent paſſions bien plus cruelles que Critias.

Mais vous ne connoiſſez pas encore tous nos maux. En vous parlant des différentes maladies dont une République eſt affectée, je ne vous ai pas encore dit, mon cher Ariſtias, que des circonſtances, en quelque ſorte étrangeres à cette République, peuvent rendre ſa ſituation beaucoup plus déplorable; elle peut avoir à craindre à la fois ſes vices & ceux de ſes voiſins. Ce qui redouble en effet mes allarmes pour notre Patrie, c'eſt que je vois toutes les

villes de la Grece méditer leur ruine mutuelle, tandis que nous avons à nos portes un ennemi ambitieux & redoutable, qui n'attend qu'un prétexte pour prendre part à nos affaires, & nous accabler. Craignons de servir son ambition, en voulant sauver notre République. Une révolution telle que celle que Lycurgue fit autrefois à Lacédémone, ne peut s'exécuter sans causer une extrême agitation dans les esprits. A l'approche des bonnes mœurs, quelle résistance ne feroient pas nos Citoyens corrompus? Enhardis par la protection de nos voisins jaloux & inquiets, vous les verriez crier à la tyrannie, & porter leurs plaintes dans toute la Grece & la Macédoine. Philippe, sous prétexte de protéger une partie des Citoyens, & de nous rendre la paix, se porteroit dans l'Attique. Ses pensionnaires, ses amis & les ennemis de la vertu lui ouvriroient nos portes, & il ne manqueroit pas de favoriser le parti de l'injustice & des mauvaises mœurs, pour se rendre nécessaire, & jetter les fondemens de sa domination sur Athenes.

Foibles & corrompus au dedans, menacés au-dehors, nous devons nous faire une politique convenable à notre ſituation; elle eſt telle qu'un reméde trop actif cauſeroit néceſſairement notre perte. Il faut d'autres temps, d'autres circonſtances pour nous corriger, & je prie les Dieux de les amener; ils les ameneront, Ariſtias. Cette puiſſance Macédonienne qui nous effraye, ne porte que ſur une baſe fragile. En attendant que la Macédoine rentre dans l'obſcurité d'où Philippe l'a retirée, ne ſongeons qu'à notre conſervation. Contentons nous de ne pas périr. Au défaut de toute autre vertu, ayons au moins de la modeſtie & de la prudence. Que je crains l'éloquence emportée de Demoſthene! S'il nous retiroit par malheur de notre aſſoupiſſement, s'il nous portoit, dans un moment d'yvreſſe ou d'indignation, à déclarer la guerre à la Macédoine, nous ſerions perdus. Les efforts inutiles qu'il a faits pour réveiller en nous quelque ſentiment de vertu, ne devroient-ils pas l'avoir convaincu que nous ne pouvons avoir qu'un accès

quelque retenue, seroit temera
nous.

C'eſt le propre des paſſions
montrer & d'agir quelquefois a
eſpéce d'enthouſiaſme. Les p
les avares, &c. ont des mon
courage & de prodigalité; mai
s'en défier. Plus une paſſion ſ
violence de ſon caractere, plus
prête à y rentrer. Pour com
nos paſſions, il faut qu'éteintes
lumées à pluſieurs repriſes, ell
laiſſé à notre ame le temps de
ter des habitudes. Des habitud
velles ſont fragiles, des épreu
diocres & ſouvent répétées l
fient; mais de trop grands obſt
détruiſent. Je conclus de-là que
moment nous ne pouvons mê
aucun ſecours de nos paſſions.
tune, dit-on, peut nous être fa

ureux, & de sçavoir profiter des fa-
urs de la fortune. Je le dis sans cesse
x Athéniens, vous n'êtes plus ce peu-
qui triompha autrefois des forces
l'Asie. Je m'oppose sans cesse à la
itique téméraire de Demosthene; je
nseille la paix, parce que la guerre
useroit notre ruine. Connoissons nos
ces, ou plutôt notre foiblesse; &
isque nous ne sommes pas les plus
ts, ayons du moins la prudence d'ê-
amis de ceux qui le sont.

Phocion se tut après avoir prononcé
s dernieres paroles d'un ton plus bas
e le reste de son discours; il s'arrêta
moment, en attachant ses regards sur
henes, dont nous approchions, & ses
ux se remplirent de larmes. Mon cher
éophane, que les pleurs d'un grand
mme sont éloquens! Vous êtes jeu-
, Aristias, reprit Phocion, & veuil-
nt les Dieux que vous ne soyez pas
moin des malheurs qui menacent no-
e Patrie. Quel que soit l'avenir, armez-
us d'une sage constance, n'abandon-
ez jamais la République; servez-la dès
jourd'hui, en donnant l'exemple des

de ce vaiſſeau qui fait eau
part, ne ſongez à vous élo
port, ne vous expoſez en ple
qu'après vous être radoubé. Si l
ramenent des circonſtances plu
ſes; ſi nous n'avons plus à cra
nous-mêmes; ſi nous nous laſſ
de nos vices; ſi le Ciel pern
jour vous puiſſiez être le l
d'Athenes, rappellez-vous, n
Ariſtias, les conſeils que vo
mon amitié.

Ayez toujours devant les y
ſans les mœurs, les loix ſont
on n'y obéira pas. N'oubliez ja
ce ſont les vertus domeſtiques
les mœurs publiques. Soyez
que la vertu ſeule peut rendre
conſtamment heureux &
L'ambition, l'injuſtice, l'intrig

il est passager, & les suites en sont toujours funestes. En partant de ces principes, vous éprouverez, Aristias, que la Politique est une science sûre & facile. Si vous les abandonnez, vous verrez les obstacles renaître sans cesse les uns des autres. Quand la Politique est occupée au-dedans à combattre, tantôt un vice & tantôt un autre, qu'il faut qu'elle trompe le Citoyen ou le gouverne par la crainte; n'est-il pas impossible qu'elle puisse suffire aux besoins de la Société? Si au-dehors elle est obligée de justifier une premiere violence par une seconde, de cacher une fourberie par une nouvelle fraude, de réparer un mensonge par un mensonge, un Dieu pourroit à peine débrouiller le chaos dans lequel elle se trouve bientôt enveloppée. N'oubliez rien; tentez tout pour corriger la République de ses vices; ne perdez pas un instant, le péril est pressant, si quelqu'un de vos ennemis a déjà commencé à prendre l'habitude de quelque vertu. J'ai tremblé pour la Grece; j'ai été plus inquiet que jamais sur le sort d'Athenes, quand j'ai vû

que l'ambition habile de Philippe a
coutumoit les Macédoniens à la s
briété, au travail, à la patience & à
discipline.

La République est-elle parvenue
aimer ses devoirs ? Tâchez de les l
faire aimer encore davantage. Ne vo
reposez point, car les passions que vo
avez à combattre ne se reposent j
mais. On n'est jamais assez vertueux
parce qu'on n'est jamais trop heureu:
Qui s'arrête dans le chemin de la vertu
a déjà reculé sans s'en appercevoi
N'attendez pas qu'il se soit formé un
maladie dans l'Etat, pour y apporte
un remède, peut-être qu'en naissan
elle seroit déjà incurable. Tâchez d
la prévenir, quelque symptôme l'an
nonce toujours. Soyez sûr que no
plus grands ennemis nous les portons e
nous-mêmes, ce sont nos passions. S
vous n'en connoissez pas la march
sourde & tortueuse, vous serez surpri
comme un Général qui néglige de s'ins
truire des mouvemens de son ennemi
Si vous n'étudiez pas leur langage ar
tificieux, elles vous parleront, mon
che

cher Ariſtias, & vous croirez entendre la voix de la raiſon. Si vous ne devez l'alliance de vos voiſins qu'à des intrigues, cette alliance ſera fragile & toujours douteuſe. Ne comptez ſur vos Alliés qu'autant que vous leur aurez fait du bien, & qu'ils ſe confieront à votre juſtice & à votre courage. Aimez & faites, en un mot, le bien de tous les hommes, ſi vous aimez votre Patrie, & voulez la ſervir utilement.

Voilà, Ariſtias, ce que j'avois à vous dire ſur les principes fondamentaux de la Politique : elle exige ſans doute pluſieurs autres connoiſſances dans l'homme d'Etat, & vous devez vous hâter de les acquérir. On ne ſçauroit trop connoître les loix & les mœurs de ſon Pays, de ſes Alliés, & en général de tous les Peuples dont on peut eſpérer ou craindre quelque choſe. Le commerce des hommes vous apprendra à traiter avec eux ; n'eſpérez pas cependant que votre expérience ſeule vous puiſſe donner toutes les lumieres dont vous aurez beſoin. Si vous ne ſçavez que ce que vous aurez vû, vous ſentirez à chaque

inſtant le poids de votre ignorance ; à moins qu'une préſomption extrême ne vous trompe. C'eſt en étudiant dans l'Hiſtoire les cauſes des événemens heureux & malheureux, que vous acquerrez des connoiſſances ſûres. Le paſſé eſt une image, ou plutôt une prédiction de l'avenir. Comptez les vertus & les vices d'un Peuple ; & comme Jupiter, qui, ſelon les Poëtes, a peſé dans ſes balances d'or la deſtinée des Républiques & des Empires, vous ſçaurez les biens & les maux auxquels il doit s'attendre.

Vous ne ſerez point un bon Citoyen, mon cher Ariſtias, ſi dès à préſent vous ne vous préparez à être un jour un excellent Magiſtrat. N'aſpirez jamais à un emploi, que vous n'ayez acquis auparavant les connoiſſances néceſſaires pour le bien remplir. Il n'eſt plus temps d'apprendre quand il faut exécuter ; & ſi on exécute ſans être inſtruit, on n'a d'autre guide que la routine, qui ſe laiſſe entraîner au cours des événemens. Voulez-vous remplir votre Magiſtrature avec gloire ? Tâchez de connoître les devoirs de vos Collégues & de tous les Magiſ-

s qui partagent avec vous l'administ-
ion de la République. Qui ne con-
t qu'une branche du Gouvernement.
ministrera mal. N'ayez avec eux
un même intérêt, & n'exigez jamais,
orgueil, qu'ils sacrifient les Parties
nt ils sont chargés à celle qui vous
confiée. Enfin, mon cher Aristias;
nservez précieusement votre réputa-
n. Il ne suffit pas que le Magistrat soit
nme de bien, il faut même que sa
tu ne puisse être soupçonnée. Si le
uple vous croit juste, soyez sûr que
Loix, dont vous serez le Ministre,
ont une force infinie entre vos mains;
qu'il vous sera aisé de travailler au
nheur public.

FIN.

REMARQUES
SUR
LES ENTRETIEN
DE PHOCION.

PREMIER ENTRETIE

(1) Avant la guerre du Péloponese, villes de la Grece, libres & indépendan mais unies par des alliances & des sermens peu près comme le sont aujourd'hui les C tons Suisses, formoient une République féd tive. Malgré les différends qui s'élevoient q quefois entre les Alliés, les Grecs croyoient la Nation entiere n'avoit & ne pouvoit a qu'un même intérêt, & ils ne regardoient comme de véritables guerres les hostil qu'ils faisoient les uns contre les autres. C ce qui faisoit dire à Platon ; *Aio equi Grecos omnes inter se propinquos esse genere que cognatos, à Barbaris autem diversos at extraneos.... Quoties igitur Grecia adversus B baros, vel contra Grecos Barbari ipsi pug*

I

bent, bellum gerere asseremus, & hostes esse natura, & has inimicitias bellum vocabimus. Quando verò Graci adversus Gracos insurgunt, dicemus eos natura quidem amicos esse, morbo autem laborare in hoc Graciam, & seditionibus agitari, & seditionem has inimicitias appellabimus. Plat. in Rep. L. 5. La guerre du Péloponese, entreprise par des vûes d'ambition, & soutenue pendant près de trente ans avec la plus grande opiniâtreté par les Athéniens, les Spartiates, & leurs Alliés, rompit tout lien entre les Grecs. On ne prit plus les armes pour se venger simplement d'une injure & exiger une réparation, mais pour détruire son ennemi, asservir ses voisins, & dominer sur la Grece entiere. Si Platon appelloit encore ces guerres cruelles des *séditions* ou des *émeutes*, c'étoit pour apprendre aux Grecs leur devoir, & les inviter à penser encore comme leurs peres avoient pensé.

(2) Après que les Perses, vaincus sur mer & sur terre, eurent abandonné le projet d'asservir la Grece, les Athéniens porterent la guerre en Asie, pour affranchir du joug de Xercès les Grecs qui y étoient établis. Ces peuples, accoutumés à la paix, ne faisoient la guerre qu'à regret. Athenes les en exempta, se contentant d'en exiger un tribut annuel de soixante talens pour subvenir aux frais de son armée. Pausanias, L. 8. C. 52, en fait un reproche amer à Aristide. Il l'accuse d'avoir ouvert la porte à la cupidité, & accoutumé les Grecs à faire un trafic mer-

& se pleignirent de la continuation
pôt qui les ruinoit. Il fallut leur faire
pour les contraindre à le payer. Le t
soit soixante livres de douze onces, q
notre maniere de compter, sont quat
dix marcs. Notre marc d'argent va
jourd'hui cinquante livres, le tale
valoit quatre mille cinq cents de
vres numéraires. Le talent d'or pesoi
me soixante livres ou quatre-vingt-di
marcs.

(3) Il est vraisemblable que les A
auroient abusé de leurs avantages ave
plus de dureté que les Spartiates.
étoient accoutumés à la modération,
donnerent plusieurs marques dans
même de la guerre du Péloponese ;
au contraire avoient toujours eu d
tion. Dès leur naissance ils avoient
une sorte de droit sur les pays qu
sent du blé, des oliviers & des vign
se flattoient de s'en rendre un jour le
Dans la négociation qui précéda la g
Péloponese, Athenes ne cacha point
sentimens. Thucydide, L. I. C. 4.,

pas les auteurs de ce réglement, il est fondé dans la Nature. Etrange politique, & qu'il est encore plus étrange d'oser avouer. La maniere dont Athenes traita ses Alliés, fait juger comment elle en auroit usé avec la Grece entiere, si elle eut fait subir aux Spartiates le sort qu'elle éprouva elle-même. Son Empire n'auroit pas été plus affermi que le fut celui de Lacédémone, quand elle voulut régner par la force. Les Athéniens auroient vû éclater contr'eux des révoltes continuelles, & leur Gouvernement, foible & tumultueux, leur auroit préparé une prompte décadence.

(4) Ce qu'Aristias dit ici à la louange de sa Patrie, ressemble assez à ce qu'on trouve dans l'éloge funebre que Periclès prononça aux funérailles de ceux qui avoient été tués dans la premiere campagne de la guerre du Péloponese. *Voyez Thucydide*, L. 2. C. 7. Un pareil Discours est bien digne de l'Orateur qui le faisoit, c'est-à-dire, d'un Magistrat qui pour se rendre plus puissant, avoit corrompu les mœurs de sa République. Aristide, Themistocle & Cimon n'auroient point parlé ainsi. Les qualités que Periclès loue dans les Athéniens, sont autant de vices, mais déguisés avec art sous les ornemens trompeurs de l'éloquence. Quand les Athéniens, toujours vains & avides de louanges, n'eurent plus de vertu, ils prirent le parti de louer leurs vices & d'en tirer vanité, plutôt que de se corriger.

(5) Cette Loi étoit de Solon, & déplaisoit fort aux jeunes gens d'Athenes, qui tout pleins d'orgueil après avoir fréquenté les écoles des Sophistes, ne doutoient point que la République ne fût très-bien gouvernée, si on leur avoit permis de monter dans la Tribune aux Harangues, & de se mettre à la tête des affaires. Cette Loi n'étoit plus observée réguliérement du temps de Phocion ; car, selon la remarque de M. l'Abbé d'Olivet sur la premiere *Philippique*, Démosthene n'étoit que dans sa trentiéme année quand il prononça cette Harangue. Peut-être cet Orateur étoit seul excepté de la régle générale à cause de ses grands talens ; mais il est plus vraisemblable que c'étoit un abus, suite du discrédit où les anciennes Loix étoient tombées.

(6) Je ne puis m'empêcher de mettre ici sous les yeux de mes Lecteurs un morceau admirable de Ciceron dans sa République. *Est quidem vera lex, recta ratio, naturæ congruens, diffusa in omnes, constans, sempiterna, quæ vocet ad officium jubendo, vetando à fraude deterreat. Quæ tamen neque probos frustrà jubet aut vetat, nec improbos jubendo aut vetando movet. Huic legi neque abrogare fas est, neque derogari ex hâc aliquid licet, neque tota abrogari potest. Nec verò per Senatum aut per Populum solvi hac lege possumus : neque est quærendus explanator, aut interpres ejus alius. Nec erit alia lex Romæ, alia Athenis, alia nunc, alia post hac, sed omnes gentes & omni tempore, una lex & sempiterna, & immutabilis continebit, unusque erit communis*

quasi magister & imperator omnium Deus, ille legis hujus inventor, disceptator, lator; cui qui non parebit, ipse se fugiet, ac naturam hominis aspernabitur; atque hoc ipso luet maximas pœnas, etiam si cætera supplicia quæ putantur effugerit. C'est cette raison dont parle Ciceron d'une maniere si sublime & si vraie, qui doit être le principe & la régle de toute la morale & de toute la Politique. Les *Entretiens de Phocion* n'ont point d'autre objet que de développer cette importante vérité. Ciceron dit encore dans son Traité des Loix: *Quid est autem, non dicam in homine, sed in omni cœlo atque terrâ, ratione divinius? Quæ cum adolevit atque perfecta est, nominatur rite sapientia. Est igitur, quoniam nihil est ratione melius, eaque & in homine & in Deo, prima hominis cum Deo rationis societas..... Est enim unum jus, quo devincta est hominum societas, & quod lex constituit una. Quæ lex est recta ratio imperandi, atque prohibendi: quam qui ignorat, is est injustus, sive est illa scripta uspiam, sive nusquam..... Quòd si populorum jussis, si Pricipum decretis, si sententiis Judicum jura constituerentur, jus esset latrocinari, jus adulterare, jus testamenta falsa supponere, si hæc suffragiis, aut scitis multitudinis probarentur. Quæ si tanta potentia est stultorum sententiis atque jussis, ut eorum suffragiis rerum natura vertatur; cur non sanciunt, ut quæ mala perniciosaque sunt, habeantur pro bonis ac salutaribus? Aut cur, cùm jus ex injuriâ lex facere possit, bonum eadem facere non possit ex malo?* . . . .

IV

(7) Critias étoit un des trente tyrans que Lysander établit à Athénes. Il fut plus cruel que ses Collégues. Il porta cette loi ridicule, par laquelle il étoit défendu d'enseigner dans Athenes l'art de raisonner.

SECOND ENTRETIEN.

(1) L'ABONDANCE d'argent que les tributs des Alliés porterent à Athénes, le luxe qui en fut la suite, & les rétributions que Péricles fit payer au peuple pour assister aux spectacles & aux jugemens de la Place publique, voilà les principales causes de la corruption des mœurs des Athéniens. On ne parla plus que de fêtes & de plaisirs. L'estime accordée aux arts inutiles, leur fit faire des progès très-rapides. Les Athéniens ne se piquant plus que de goût, d'élégance & de recherche, regarderent leurs peres comme des hommes grossiers, & ne songerent plus à en avoir les vertus. Platon peint admirablement dans sa *République*, liv. 8, les progrès, &, si je puis parler ainsi, la génération des vices dans une Ville qui posséde des richesses superflues.

Ærarium illud cujusque auro plenum perdit Rempublicam. Nam primum quidem novos sumptus reperiunt, & ad leges deducunt, quibus neque ipsi, neque mulieres ipsorum obtemperant..... Deindè alter alterius exemplo & æmulatione perciti multi tandem tales evadunt..... Hinc igitur

effusius ad pecunias cumulandas delapsi, quantò hoc pretiosiùs æstimant, tantò virtutem existimant viliorem. An non ita virtus à divitiis discrepat, quasi utraque in lance statera sint positæ, semper in contrariam partem declinent? ...... Quando igitur in civitate divitiæ ac divites honorantur, virtus probique viri despiciuntur .... Incenduntur que ad ea studia omnes quæ in honore sunt, eaque frequentant: quæ verò nullo honore censentur, apud quosque jacere solent..... Ità ex victoriæ honorisque cupidis, quæstus & pecuniarum avidi tantum efficiuntur, & divites quidem viros laudant & admirantur, & ad magistratûs evehunt, pauperes verò despiciunt.

(2) Ce que Phocion dit ici de Platon, est très-conforme à la doctrine que ce Philosophe établit dans son Traité des Loix, L. 4. Il se déclare pour le Gouvernement de Crete & de Sparte. *Veræ enim*, repond-t-il à Clinias, Crétois, & à Magillus, Lacédémonien, qui lui ayant rendu compte de l'administration de leurs Républiques, ne sçavoient dans quelle classe de Gouvernement les ranger: *Veræ enim, ô viri optimi, Reipublicæ vos participes estis; quæ autem modo nominatæ sunt* (Aristocratia, Democratia & Monarchia) *non Respublicæ, sed urbium habitationes quædam sunt, in quibus pars una servit alteri dominanti.* Il dit encore dans le même Ouvrage, L. 8: *Nulla certe potestas hujusmodi, Respublica est, sed seditiones appellari omnes rectissimè possunt. Nulla enim volentibus volens, sed volens nolentibus semper vi aliqua dominatur.* . . . .

Tous les Philosophes anciens ont pensé comme Platon, & les hommes d'Etat les plus célébres ont toujours voulu établir dans leurs Villes une police mixte, qui, en affermissant l'empire des Loix sur les Magistrats, & l'Empire des Magistrats sur les Citoyens, réunit les avantages de trois Gouvernemens ordinaires, & n'eût aucun de leurs vices. A l'exception des Spartiates, les Grecs légers, inconstans, & jaloux de leur indépendance jusqu'à craindre le joug des Loix, sans lesquelles cependant il n'y a point de liberté, ne pouvoient s'accommoder que de la pure Démocratie. Non-seulement l'assemblée du Peuple possédoit dans toutes les Républiques la puissance législative ; mais il étoit rare qu'elle laissât aux Magistrats la liberté d'exercer les fonctions dont ils étoient chargés. L'autorité du Peuple à Athénes ne connoissoit point de bornes. Les Magistrats n'y avoient qu'un vain nom. Les ordres du Sénat étoient éludés, ses décrets & ses jugemens étoient cassés, s'ils n'avoient pas l'art de se conformer au goût du Public.

Demander quel est le meilleur Gouvernement, de la Monarchie, de l'Aristocratie ou de la Démocratie, c'est demander quels plus grands, ou quels moindres maux peuvent produire les passions d'un Prince, d'un Sénat, ou celles de la multitude. Demander si un Gouvernement mixte est meilleur qu'un autre Gouvernement, c'est demander si les passions sont aussi sages, aussi justes, aussi modérées que les Loix.

Ce que Phocion prévoycit arriva. Lacé-
ne, en proie aux mêmes désordres & aux
s malheurs que les autres Villes de la
, éprouva mille révolutions jusqu'à l'ex-
on des deux branches de ses Rois légiti-
& on peut dire qu'elle fut gouvernée
à tour, & souvent à la fois, par les pas-
de ses Rois, de son Sénat, des Ephores &
multitude. Des tyrans s'emparerent de
rité ; & les Lacédémoniens, aussi mépri-
-dehors, que malheureux au-dedans,
verent enfin le même sort que les autres
qui furent soumis à la domination Ro-
.

fortune des Romains est encore une preuve
orte de la vérité que Phocion enseigne ici
stias, c'est-à-dire du pouvoir des bonnes
s. En effet, elles contribuerent plus que
e reste à empêcher que les querelles qui
erent entre les Patriciens & les Plébeïens,
l'exil des Tarquins, ne perdissent la Répu-
naissante, en la portant à des violences
nes. Ces querelles mêmes, secondées par
nnes mœurs, établirent à Rome un Gou-
ment mixte, dont les proportions étoient
près les mêmes que celles du Gouverne-
de Lacédémone. Tant que les mœurs con-
ent leur autorité, les Romains montrerent
justice & de la modération dans leurs diffé-
& le partage de la puissance publique entre
nsuls, le Sénat, les Tribuns & le Peuple,
a dans ce point d'égalité propre à rendre
publique heureuse & florissante. Dès que

Rome fut corrompue par l'orgueil de ses victoires, & les richesses des Peuples qu'elle avoit vaincus, ses vices, plus forts que ses Censeurs, leur imposerent silence. Ces Magistrats exercerent d'abord leurs fonctions avec des ménagemens ; ils tremblerent enfin, & dès-lors les passions sans frein anéantirent la puissance publique. Les Loix ne pouvoient se faire respecter par des Magistrats ni par des Citoyens qui se croyoient tout permis pour satisfaire leur avarice & leur ambition ; présage infaillible des guerres civiles, par lesquelles les Romains alloient se déchirer, & qui devoient les soumettre à des Empereurs que l'Histoire nous peint comme autant de monstres. Il n'y eut plus de vertu dans l'Empire Romain, & il devint la proie des Barbares.

Plus on y réfléchira, plus on sera persuadé que la liberté sans mœurs dégénere en licence, & que la licence produit nécessairement la tyrannie domestique, ou l'asservissement à une puissance étrangere. Un Auteur célébre a dit que la Monarchie pouvoit se passer de vertu, & gouvernoit par l'honneur. Mais quand il explique ce qu'il entend par honneur, on voit qu'il entend la vertu, ou qu'il n'entend rien du tout.

(4) *La cause de ce long délai*, dit M. Charpentier dans la vie de Socrate, *étoit que les Athéniens envoyoient tous les ans un vaisseau en l'Isle de Délos, pour y faire quelques sacrifices ; & il étoit de la Religion de ne faire mourir personne dans la Ville, depuis que le Prêtre d'Apol-*

voit couronné la poupe de ce Vaisseau pour ue de son départ, jusqu'à ce que le même ;au fût de retour; si bien que l'Arrêt ayant ·onencé contre Socrate le lendemain que cette onie s'étoit faite, il fallut en différer l'exécu-n pour trente jours qui s'écoulerent dans ce ge.

) Ce que Phocion dit ici des Sophistes de temps, on peut l'appliquer à Machiavel, ıe donnant dans son *Prince* que des leçons yrannie, d'injustice & de fourberie, veut ndant que son disciple emprunte le masque ısieurs vertus, & que pour éviter d'être *r méprisé*, il paroisse *clément*, *fidèle à sa e*, *integre* & *religieux*. Mais Machiavel ıas fait attention que quand on occupe une le place, & qu'on manie des affaires pu-es, on ne paroît jamais que ce qu'on est ıblement. On pénétre, on voit, on juge peine un hypocrite au travers du masque il se couvre. On peut duper un homme rit une fois, mais non pas deux. Les sots en général plus soupçonneux que les gens rit; & quand ils ont été trompés, ils sont re plus intraitables. Ils regardent celui ils ont été les dupes, comme un fripon, e s'y fient pas même dans les occasions n'a aucun intérêt de leur tendre un piége. Machiavel dise que le Pape Alexandre VI, it jamais autre chose que tromper, & ses tromperies lui réussirent toujours; il ersuadera personne, & ne mérite pas d'être é.

(6) Le moment où l'Empire des Macédoniens parut le plus puissant, c'est quand Alexandre eut vaincu Darius. Mais si ce Prince regnoit tranquillement sur l'Asie subjugnée, les vices de l'Asie commençoient à le subjuguer lui même. Soit qu'on considere cette corruption naissante, soit qu'on recherche les moyens qu'avoit Alexandre pour empêcher le démembrement de ses vastes Etats, on ne peut s'empêcher de penser qu'une plus longue vie n'auroit servi qu'à ternir la gloire qu'il avoit acquise. Si le Lecteur se rappelle l'histoire des successeurs d'Alexandre, il verra que les Macédoniens, qui s'établirent en Asie & en Egypte, s'amollirent, & n'eurent point d'autres mœurs que les Peuples qu'ils avoient vaincus. Pour la Macédoine proprement dite, réduite à ses anciennes limites par la révolte des Gouverneurs de Province, quel fruit retira-t-elle du régne de deux Rois tels que Philippe & Alexandre ? Elle éprouva mille révolutions funestes. Tandis que le Peuple étoit malheureux, la Famille Royale périt de la maniere la plus tragique. Différens Princes usurperent le trône, & en furent chassés. La famille qui réussit à le conserver, ne put jamais prendre sur la Grece même l'autorité que Philippe y avoit acquise, quoique les Grecs toujours divisés conservassent toujours les vices qui les avoient affoiblis. La Macédoine eut des ennemis sans nombre ; & ses Rois, toujours yvres de la réputation que leur Royaume avoit eue autrefois, furent occupés à faire laborieuse-

ment & sans succès des entreprises au-dessus de leurs forces. Affoiblis & odieux à leurs voisins, ils furent vaincus & détruits par les Romains, que la Grece appella à son secours pour servir sa haine contre la Macédoine, & la punir de ses injustices & de son ambition.

TROISIÉME ENTRETIEN.

(1) XENOPHON nous a conservé l'entretien de Socrate avec Euthydème sur la volupté, & je ne puis résister au plaisir d'en transcrire ici un morceau admirable. Je me sers de la traduction de M. Charpentier.

Avez-vous songé, dit Socrate, que la débauche, qui ne parle que de volupté, ne sçauroit en faire goûter aucune comme il faut, & qu'il n'y a que la tempérance & la sobriété qui donnent le vrai sentiment des plaisirs? Car c'est le naturel de la débauche de ne point endurer la faim, ni la soif, ni les aiguillons de l'amour, ni la fatigue des veilles, qui sont néanmoins les véritables dispositions pour boire & pour manger délicieusement, & pour trouver un plaisir exquis dans les embrassemens amoureux ou dans les approches du sommeil. Cela est cause que l'intempérant sent moins de douceur dans ces actions qui sont nécessaires & qui se font très-souvent. Mais la tempérance, qui nous accoutume à attendre le besoin, est la seule aussi

qui dans ces rencontres nous fait sentir une extrême volupté.

C'est cette vertu aussi, dit Socrate, qui met les hommes en état de se perfectionner l'esprit & le corps, & de se rendre capables de gouverner heureusement leur famille, de servir utilement leurs amis & leur Patrie, & de surmonter leurs ennemis; ce qui est non-seulement très-avantageux pour l'utilité, mais même très-agréable par le contentement qui l'accompagne, & c'est à quoi les débauchés n'ont point de part: car quelle part pourroient-ils prendre aux actions vertueuses, eux dont l'esprit est tout employé à la recherche des voluptés présentes?

Quelle différence y a-t-il, dit Socrate, entre un animal irraisonnable & un homme voluptueux, qui ne considere point ce qui est le plus honnête, mais qui poursuit aveuglément ce qui est le plus agréable? Il n'appartient qu'aux personnes tempérantes de rechercher quels sont les meilleures choses, & après en avoir fait un discernement exact par l'expérience & le raisonnement, d'embrasser les bonnes, & de s'éloigner des mauvaises; c'est ce qui les rend tout ensemble très-heureux, très-vertueux & très-habiles.

(2) Antipater disoit que de deux amis qu'il avoit à Athenes, Phocion & Démadès, il n'avoit jamais pû ni obliger l'un à rien recevoir, ni contenter l'avidité de l'autre. Ce Démadès étoit Orateur, & avoit du crédit dans la Place publique. C'est lui qui trouvant un jour Phocion à table, & voyant son extrême fru-

galité, lui dit : *Je m'étonne, Phocion, que te contentant d'un si mauvais repas, tu veuilles prendre la peine de te mêler des affaires de la République.*

(3) *Nec putes, ô Glauco, magis me de viris, quam de mulieribus fuisse locutum, quæcumque videlicet natura apta ad hæc officia sunt.* In Rep. L. 7. Voyez ce que Platon dit dans cet endroit sur l'éducation des femmes. Il y revient encore dans son *Traité des Loix*, L. 7. *Aio stultissimum hoc in nostris regionibus esse, ut non iisdem studiis mulieres ac viri omni conatu consensuque dent operam.....Præceptum verò nostrum non cessabit asserere quod oporteat Doctrinæ cæterorumque, quam maxime mulieres cum viris participes fieri.*

(4) Rien ne prouve peut-être mieux qu'un Etat agit sans principes & sans systême, que le grand nombre de Loix dont il accable les Citoyens. Un Législateur habile va à la racine des abus qu'il veut arrêter, la coupe, & l'ordre est rétabli par une seule Loi. L'Histoire ancienne & l'Histoire moderne en fournissent plusieurs exemples. Un Législateur ignorant veut détruire les effets d'un vice, mais il en laisse subsister la cause. L'Etat ne se corrige pas ; il arrive même que les efforts inutiles du Législateur le rendent incorrigible, parce que les esprits s'accoutument enfin à mépriser les Loix. Quand une Loi est tombée dans l'oubli, & qu'on la renouvelle, il semble que ce ne soit que par caprice, & on ne prend presque jamais les mesures néces-

faires pour empêcher qu'elle n'éprouve une seconde disgrace. Un Etat qui n'a point d'objet fixe, ou qui ne consulte pas la nature des choses, doit nécessairement beaucoup multiplier ses Loix, parce qu'il n'agit que relativement aux circonstances dans lesquelles il se trouve, & que ces circonstances changent & varient continuellement. C'est un grand malheur quand les Loix sont en si grand nombre, qu'on ne daigne plus s'en instruire, & qu'elles sont pour la plûpart ignorées de ceux mêmes qui font une étude du Droit public & de la Jurisprudence d'une Nation. La coutume & la routine usurpent alors l'autorité qui n'appartient qu'aux Loix, & c'est le propre de la coutume & de la routine de n'avoir rien de fixe, & en se prêtant aux événemens, d'ouvrir la porte aux injustices les plus criantes.

Multiplier les Magistrats, n'est pas une chose plus salutaire que de multiplier les Loix. Moins ils sont nombreux, plus on est porté naturellement à les respecter, & plus ils sont eux-mêmes attentifs à remplir leurs devoirs. Créer de nouveaux Magistrats dans une République dont les Loix & les mœurs se corrompent, ce n'est souvent qu'y introduire de nouveaux abus, & donner des protecteurs à la corruption. En général il est inutile, comme le dit Phocion dans son second Entretien, de prétendre avoir de bons Magistrats, si on n'a pas commencé par donner de bonnes mœurs aux Citoyens.

La politique a deux ou trois régles générales sur ce sujet, qu'il est impossible de négliger sans s'exposer à d'extrêmes dangers. Pour empêcher que le Magistrat ne se relâche dans les fonctions de sa Magistrature, il faut qu'elle soit courte & passagere. Si elle est à vie, il l'exercera avec négligence ; il la regardera comme un bien qui lui est propre, & travaillera bien plutôt à en augmenter les droits & les prérogatives, qu'à faire le bonheur public. La Société a différens besoins, distingués par leur nature, & séparés les uns des autres ; il faut donc établir différentes Magistratures pour y subvenir. Si vous unissez dans une même Magistrature des fonctions qui doivent être separées, vous devez vous attendre qu'elles seront négligées, ou que le Magistrat profitera de ce pouvoir trop étendu pour en abuser & se rendre redoutable. Si vous séparez en différentes Magistratures des fonctions qui doivent être réunies dans une même main, les Magistrats se gêneront mutuellement dans leur administration, & ne conserveront point l'autorité qu'ils doivent avoir sur les Citoyens. Remarquez que dans les circonstances extraordinaires, les Magistrats ordinaires ne suffisent pas aux besoins de la République. Ce fut une institution bien sage chez les Romains, que de créer quelquefois des Dictateurs, ou de revêtir les Consuls d'une puissance extraordinaire.

(5) Il n'y a point de peuple dans l'Antiquité qui ait été traité plus durement que les

Egyptiens, après qu'ils eurent renoncé à la sagesse de leurs premieres institutions. Aristote dit dans sa *Politique*, que les Rois d'Egypte ne creuserent le lac de Mœris, ne bâtirent les Pyramides, & n'exécuterent d'autres pareils ouvrages, que pour accabler sous le poids du travail des Sujets indociles dont ils craignoient l'inquiétude, & qui ne prenoient aucun intérêt à la Patrie.

(6) C'est ce qui à fait dire à Thucydide, L. 2. C. 11, que quoique le Gouvernement d'Athenes fût Démocratique dans le droit, il approchoit dans le fait de la Monarchie; puisque le plus grand homme y avoit toute l'autorité, & sembloit être le dépositaire de la volonté de tous les Citoyens. La République auroit succombé dans les dangers auxquels elle fut exposée, après s'être délivrée de la tyrannie des fils de Pisistrate, si elle n'eut eu alors, par hasard, un Miltiade dont les talens extraordinaires la firent triompher des Perses à Marathon. A ce grand homme succéderent un Aristide, un Themistocle, un Cimon, qui, par leurs lumieres, leurs talens & leurs grandes Actions meriterent la confiance des Athéniens, & les éléverent, malgré les caprices de la Démocratie, à penser comme eux. Périclès, qui avoit tous les talens, & à qui il ne manquoit que de la probité, fut le dernier des Athéniens qui jouit dans sa Patrie de ce crédit qu'on pouvoit appeller Monarchique. *Ceux*, dit Thucydide, *qui après sa mort aspirerent au Gou-*

vernement, étant tous égaux en mérite, c'est-à-dire, par leurs talens très-médiocres, *& rivaux en dignité, & tâchant de se débusquer les uns les autres pour obtenir le premier rang, mirent toute l'autorité entre les mains du Peuple, par leur lâcheté & leur flatterie. De-là s'ensuivit entre autres maux l'entreprise de Sicile, qui ne se perdit pas tant par la faute de ceux qui y furent employés, que par le défaut de ceux qui les employerent, & s'entrebattoient à Athenes pour le commandement. Ils ralentirent l'ardeur du Camp par leur division, & mirent à la fin la sédition dans la ville.* Traduction de d'Ablancourt.

(7) C'est ce qui a fait dire à Platon, dans son Traité des Loix, L. 11. *Nullus cives caupo, mercatorque nec sponte nec invitus fiat, nec privati cujusquam fiat minister, qui non æquo in eadem forte sibi respondeat, nisi patris ac matris, aliorumque genere majorum cæterorumque seniorum qui liberi sunt & liberi vivunt.*

Ce que Phocion ajoute, qu'il ne faut regarder les Artisans que comme des esclaves, paroitra peut-être un sentiment outré & cruel à quelques Lecteurs ; mais il faut tâcher d'entrer dans sa pensée, ce qui est facile, & on en sentira bientôt la vérité. Phocion étoit sans doute trop instruit des droits de l'humanité, pour dire qu'il falloit ôter la liberté aux Artisans, & les réduire en esclavage ; il vouloit seulement que des hommes, qui ne peuvent pas avoir des sentimens de Citoyens,

n'eussent, comme les esclaves, aucune part à l'administration publique, & il avoit raison. Il ne comptoit pour Citoyens que les possesseurs des terres, & il est assez vraisemblable qu'on ne peut s'écarter dans la pratique de cette idée, sans s'exposer à de grands inconveniens.

De tous les grands hommes qui ont gouverné la République d'Athenes, Aristide est le seul qui ait favorisé la Démocratie. Il abolit la loi de Solon, qui ne permettoit d'élever aux Magistratures que les Citoyens qui recueilloient de leurs terres au moins deux cent mesures de froment, d'huile ou de vin, & par-là il affoiblit ou ruina la partie Aristocratique du Gouvernement, qui servoit de frein à la Démocratie. Il fut permis indistinctement à tout Citoyen d'aspirer & de parvenir aux Magistratures; & c'est sans doute une des principales causes des fautes grossieres que fit la République, & des malheurs qu'elle éprouva après la mort de Périclès. L'inquiétude & l'insolence du peuple ne connurent point de bornes.

(8) Je me rappelle en effet d'avoir lû dans Platon, qu'il vouloit que les Tableaux qu'on vouoit dans les Temples des Dieux, fussent faits dans un jour. Il n'en accordoit que cinq aux Sculpteurs, pour faire & élever un Tombeau.

(9) Du temps d'Aristide & de Thémistocle, les hommes qui gouvernoient la République étoient rivaux, & ne se haïssoient pas; ou

ou s'ils étoient ennemis, ils n'employoient pas pour se perdre les voies lâches & tortueuses du mensonge & de l'intrigue : c'étoit une noble émulation qui les portoit à se surpasser les uns les autres. L'amour de la gloire & de la Patrie épuroit l'envie & la jalousie. Aristide & Thémistocles avoient toujours été d'un avis opposé ; mais quand Xercès menaça la Grece, toute rivalité cessa entre eux, & ils ne songerent qu'au bien de la Patrie. Periclès même, quelque jaloux qu'il fût de gouverner Athenes, fit rappeller Cimon de son exil, quand il crut ses services indispensablement nécessaires à la République, & ils agirent de concert ; *tant*, dit Plutarque, *les inimitiés étoient alors civiles & honnêtes, & le courroux facile à appaiser !* Du temps de Phocion, il n'en étoit plus ainsi. Les Orateurs vendus à Philippe, au Roi de Perse ou à quelque cabale de Citoyens puissans, étoient des hommes sur qui la vérité, l'amour de la Patrie & le devoir n'avoient aucun droit.

(10) Phocion rappelle en peu de mots les trois grands torts de Périclès dans son administration. Il fit porter un décret par lequel l'Etat donnoit une rétribution aux Citoyens pour assister aux Spectacles & aux Jugemens de la Place publique ; il favorisa les progrès des arts inutiles, & introduisit un luxe extrême dans Athenes : conduite qui, en le rendant très-agréable à la multitude, le mit à portée de gouverner arbitrairement. Il

entre sa Patrie & Lacédémone, a
guerre du Péloponese pour affermir s
rité dans un moment critique, & ne
dre ses comptes. Après des reproche
mérités, on est étonné que Thucydide
C. 11, dise que Périclès *avoit acquis*
rité par des voies légitimes, & que son
noit de son bon sens & de sa dignité. J'aim
le jugement de Pausanias, lorsqu'il dit
C. 52, qu'on ne doit regarder ceux qu
la guerre du Péloponese, que comme
rieux qui ont immolé tous les peupl
Grece à leur propre ambition & à leu
particulier.

QUATRIÉME ENTRET

(1) PLUTARQUE rapporte qu'A
voulut faire un présent de cent talens à P
& que les Envoyés de ce Prince trouv
grand homme qui tiroit de l'eau au pu
se laver les pieds, & sa femme qui pét

du Citoyen, & il semble que dans presque toutes les Républiques, les Législateurs ont été plus occupés à l'inspirer, à l'étendre, à lui donner des forces, qu'à connoître les bornes que la raison lui assigne, ou plutôt la maniere dont la raison doit le diriger & le gouverner. La Doctrine que Phocion expose à Aristias, doit paroître très-sage ; c'est la seule avantageuse aux hommes, & je ne crois pas qu'aucun de ses Lecteurs se refuse à l'évidence de ses raisonnemens. Aussi ne prétends-je rien y ajouter ; mais j'espere qu'on me permettra de rechercher dans cette remarque les causes qui ont empêché les Sociétés de connoître leurs devoirs réciproques : connoissance qui leur est absolument nécessaire, & sans laquelle l'amour de la Patrie n'est qu'un emportement aveugle & injuste, qui produit une grande partie des malheurs dont l'humanité est affligée.

Si les hommes ont été long temps à sentir la nécessité de s'unir en société, s'il a fallu une longue expérience de maux pour apprendre à chaque Particulier l'avantage qu'il trouveroit à renoncer à son indépendance naturelle, & se soumettre à des Loix & des Magistrats ; il étoit naturel que les Sociétés fussent encore infiniment plus lentes à contracter des alliances entre elles. Des Citoyens farouches & accoutumés dans l'état de nature à obéir à leurs premiers mouvemens, ne devoient former encore pendant plusieurs siécles que des sociétés sauvages. Ces premieres sociétés ou

aſſociations de brigands, conſerverent contre leurs voiſins la férocité que les Citoyens avoient à peine dépouillée les uns à l'égard des autres; ne pouvant s'inſpirer mutuellement aucune confiance, elles ſe regarderent comme ennemis; & une haine plus ou moins brutale fut l'ame de leur Politique.

Si nous abuſons ſouvent de notre courage & de nos forces, nous qui nous piquons aujourd'hui de philoſophie; ſi malgré les idées que nous avons enfin de la juſtice & du droit des gens, nous aimons mieux être conquérans que juſtes; ſi des victoires chatouillent agréablement notre orgueil; ſi nous trouvons communément Alexandre plus grand qu'Ariſtide; la force, le courage, la violence ne dûrent-ils pas être regardés dans des ſociétés encore ſauvages, comme les vertus les plus eſſentielles? Combien l'eſtime attachée à ces qualités, ne dût-elle pas faire naître de paſſions & de préjugés propres à empêcher les premiers efforts de la raiſon? Plus les Soldats revenoient chargés de butin, plus l'avarice de leurs femmes & de leurs vieillards leur prodigua de louanges. Plus leurs courſes étoient étendues, plus l'admiration fut excitée; plus les ravages étoient grands, plus on avoit une haute idée des Soldats qui les avoient faits. Les vaincus en ſuccombant n'oſoient ſe plaindre, dans la crainte d'aigrir des vainqueurs féroces, irrités par la victoire, & qui n'avoient pas encore la prudence de craindre un revers. Tandis que ceux ci s'enyvroient de leur

prosperité, les autres s'humilioient pour les fléchir, & cependant ne désespéroient pas de se venger. La modération passant pour foiblesse, auroit été méprisée comme la poltronnerie. Plus on fit de mal à ses ennemis vaincus, plus on crut imposer à ses voisins, & donner de preuves de son courage & de son habileté. Une fausse gloire éblouit & trompa tous les esprits ; & dans ce silence de la raison, qui ne sçavoit pas encore qu'elle eût des droits à réclamer, le préjugé persuada que tout étoit permis au plus fort.

De-là ce droit des gens, féroce & cruel, des anciens les plus célébres, même par leur sagesse, leur générosité & la politesse de leurs mœurs ; on croyoit qu'une déclaration de guerre étoit un arrêt de mort prononcé contre une Nation. En partant de ce principe odieux, les droits de la guerre ne devoient connoître aucune borne & les prisonniers mêmes qui s'étoient rendus à leurs ennemis, en posant les armes, ne conservoient la vie qu'en devenant esclaves. Les Grecs furent plongés pendant long-temps dans cette barbarie ; on sçait quel fut le sort des Hilotes & des Messéniens vaincus. Ils parvinrent, ainsi que le remarque Phocion, à regarder la Grece entiere comme leur Patrie commune ; mais s'ils observoient entre eux plusieurs régles de l'humanité, il s'en falloit beaucoup qu'ils les pratiquassent à l'égard des Etrangers. Ils les traitoient de barbares ; ils les méprisoient ils pensoient ne leur rien devoir, & croyoient

que la Nature, en les faisant moins braves & moins éclairés qu'eux, les destinoit à être esclaves.

Les Romains qui n'eurent d'abord qu'un mot pour exprimer un ennemi & un voisin, commencerent par être des brigands. Ils volerent des femmes, & vécurent de butin, mais ils acquirent assez promptement des mœurs; & montrerent beaucoup de modération à l'égard des Etrangers depuis l'exil des Tarquins, jusqu'au temps qu'ils succomberent sous le poids d'une trop grande fortune, & qu'abusant enfin des avantages de la victoire, ils sapperent les fondemens de la République. Ils ne firent point de guerre injuste; jamais ils ne commencerent les hostilités, qu'après avoir rempli plusieurs formalités qui annonçoient leur amour pour la justice. Ils respecterent avec plus de religion que les autres peuples, les droits de l'humanité dans leurs ennemis vaincus, & montrerent même de l'estime à ceux qui sçurent s'en rendre dignes.

On se rappelle toujours avec plaisir que les Privernates, ayant soutenu plusieurs guerres opiniâtres contre la République Romaine, essuyerent une perte si considérable, qu'obligés de fuir & de se cacher dans leur ville même, ils y furent assiégés par le Consul Plautius. Prêts à succomber, ils envoyerent des Ambassadeurs à Rome pour y négocier la paix; & le Sénat leur ayant demandé quel châtiment ils croyoient mériter; *celui*, répondirent-ils, *que méritent des hom-*

mes qui se croyant dignes d'êtres libres, ont tout tenté pour conserver la liberté qu'ils ont reçue de leurs peres. Mais, reprit le Consul, si Rome vous fait grace, peut-elle se promettre que désormais vous observerez religieusement la paix? *Oui*, repliquerent les Ambassadeurs, *si les conditions en sont justes, humaines, & ne nous font pas rougir; mais si cette paix est honteuse, n'espérez pas que la nécessité qui nous la fera recevoir aujourd'hui, nous la fasse observer demain.* Quelques Sénateurs furent indignés de l'orgueil de cette réponse; mais le Sénat, ce Corps où les lumieres & le courage dominoient, approuva les Ambassadeurs Privernates, & conformément à ses principes, jugea que des ennemis que leurs disgraces n'avoient pas abbatus, méritoient l'honneur d'être faits Citoyens Romains.

Quelque magnanimité, quelque sagesse qu'eussent les Romains, leur droit des gens étoit encore bien éloigné du point de perfection où le doit porter la saine philosophie, qui n'est point distinguée de la saine politique. Bienfaisans & humains en Conquérans qui étoient bien aises d'avoir des ennemis à combattre, pour avoir un prétexte d'exercer leurs forces & d'étendre leur Empire, on croit voir leur ambition à travers leur moderation; ou plutôt on croiroit que leur vertu n'est qu'un art pour éblouir leurs Alliés, tromper leurs ennemis, & rendre leurs succès plus faciles.

C'eût été un prodige que les peuples euf-

sent pratiqué un droit des gens plus humain, avant que la Doctrine de Phocion sur l'amour de la Patrie fût connue ; & elle ne pouvoit point l'être, avant que des Philosophes eussent découvert les erreurs de nos passions, & démontré, en comparant les faits, que la Politique, loin de travailler à la prospérité d'un Etat, en hâte la décadence & la ruine, si elle ne regarde pas l'amour de l'humanité comme une vertu supérieure, qui doit régler & diriger l'amour de la Patrie. Les Gouvernemens Monarchiques & les Aristocraties, qui ne connoissent presque jamais ce que se doivent les membres d'une même Société, sont encore moins disposés à connoître leurs devoirs à l'égard des Etrangers. Dans les Démocraties, la multitude qui est souveraine, est inconstante, orgueilleuse, emportée, vindicative : que de passions doivent lui cacher la vérité & ses vrais intérêts ! Dans les autres Républiques, telles que Sparte & Rome, où le partage de la puissance publique & la liberté, soumise aux Loix, donnent aux Citoyens mille vertus ; l'amour de la Patrie lui-même leur inspire communément une certaine vanité & une certaine hauteur, incapables de s'allier avec la pratique des devoirs de l'humanité envers les Etrangers.

Les Grecs resterent dans leur ignorance jusqu'au temps de Socrate, qui le premier des Philosophes appliquant la philosophie à l'étude des mœurs, se crut Citoyen de tous les lieux où il y a des hommes. Il publia d'immortelles

vérités ; mais la Grece, qui deux siécles auparavant auroit pû les adopter, n'étoit plus capable de les entendre. Socrate parloit de l'amour de l'humanité à des hommes qui n'avoient plus même l'amour de la Patrie. La guerre du Péloponese armoit toutes les villes de la Grece les unes contre les autres. Déchirées par leurs dissentions domestiques, elles n'avoient plus d'autre régle de conduite que l'ambition, l'avarice, la crainte ou l'audace de leurs Magistrats & des Citoyens intriguans qui les gouvernoient, & les Disciples de Socrate ne prirent, par prudence aucune part à l'administration des affaires publiques. Les troubles de la Grece augmenterent encore après que l'imprudente Lacédémone, se laissant conduire par Lysander, eût renoncé ouvertement à ses vertus pour se livrer à l'ambition. Quels temps pour parler des devoirs mutuels des peuples, que les regnes de Philippe, d'Alexandre & de leurs ambitieux successeurs ! La vérité fut étouffée en naissant, ou du moins ne sortit point des Ecoles que quelques Philosophes tenoient à Athenes.

La philosophie de Socrate & de Platon passa de la Grece à Rome ; mais il semble que rien n'arrive à propos dans ce monde. Si les Romains avoient conservé leurs anciennes mœurs, sans doute qu'ils auroient adopté des principes propres à s'allier avec leur modération & leur amour de la justice & de la pauvreté ; mais corrompus par leur fortune, ils ne vouloient plus être que les tyrans des

Nations dont la vertu de leurs peres les avoit rendus les maîtres. Dans les mêmes ouvrages où Cicéron plein du génie de Socrate & de Platon, enseignoit que tous les hommes sont freres ; qu'ils doivent s'aimer, se secourir, se faire du bien ; qu'il ne faut regarder la terre entiere que comme une grande Cité dont les quartiers différens ne doivent pas avoir des intérêts opposés ; il se plaint qu'il n'y ait plus d'amour de la Patrie ni aucune autre vertu dans Rome, & que la République soit anéantie. Nous sommes tombés, dit-il, dans un abîme immense de calamités. Tout a changé de face parmi nous, depuis que les violences que nous exerçons sur les Etrangers, nous ont enhardis par dégrés à être injustes & cruels envers les Citoyens. L'avarice, l'insolence & l'esprit de tyrannie, après avoir fait taire les Loix, ont commis tant de concussions, de rapines & de brigandages sur nos Alliés, que nous subsistons plutôt par l'imbécillité de nos ennemis, qui ne sçavent pas profiter de notre foiblesse, que par aucune sorte de vertu qui nous mette en état de nous défendre.

La Philosophie de Ciceron ne devoit pas avoir un meilleur sort à Rome, que celle de Socrate dans la Grece. Tout le monde sçait que les guerres civiles que produisit la licence des Citoyens, firent place à la tyrannie des Empereurs. Les successeurs d'Auguste, semblables à ce Critias dont il est parlé dans les Entretiens de Phocion, auroient voulu

ôter aux hommes jusqu'à la faculté de penser. Toute lumiere fut donc éteinte dans l'étendue de la domination Romaine ; & au-delà de ses limites, il n'y avoit que des Nations sauvages, pareilles à ces Sociétés naissantes dont j'ai parlé au commencement de cette Remarque.

Au milieu des Délateurs, des proscriptions, de la servitude la plus humiliante & de la tyrannie la plus sanguinaire, comment le Romain, qui ignoroit ce qu'il se devoit à lui-même, ce qu'il devoit à ses Concitoyens & à sa Patrie, auroit-il soupçonné qu'il avoit des devoirs à remplir envers les Etrangers ! Les maux de l'Empire étoient tels, que Nerva, Trajan, Antonin & Marc Aurele ne purent que les suspendre pendant quelques momens, & non pas en tarir la source. La puissance publique étant entre les mains des Soldatss, toujours prêt à sacrifier les Empereurs à leurs caprices, on ne pouvoit pas même espérer d'être long-temps gouverné par les mêmes vices & les mêmes passions.

Le monde sembla rentrer dans sa premiere barbarie, en passant sous la domination des Gots, des Vandales, des Huns, des Bourguignons, des Francs, des Saxons, &c. qui après avoir long-temps vexé, déchiré & pillé les Provinces Romaines, les partagerent entre eux. Ils conserverent dans leurs conquêtes les mœurs, les Loix & le Gouvernement qu'ils avoient apportés des forêts de Germanie. Il ne pouvoit y avoir aucun droit des gens

pour des hommes qui trouvoient beau de vivre de pillage & de butin. Le Christianisme qu'ils embrasserent, & qui devoit les instruire de tous les devoirs de l'humanité, les laissa dans leur premiere ignorance, parce qu'ils se contenterent d'en croire les Dogmes, sans en adopter la Morale. Elle étoit en effet trop sublime pour des Sauvages qui ne commençoient à perdre un peu de leur férocité, qu'en prenant quelques vices abjets & bas des vaincus.

Jamais les hommes ne furent témoins de révolutions plus subites & plus extraordinaires que celles qu'ils éprouverent sous le Gouvernement des Peuples du Nord & de la Scythie. Chaque jour il se formoit une nouvelle Monarchie ; chaque jour il en périssoit une à peine formée. Quand enfin les Barbares, affoiblis par leurs guerres, commencerent à être plus tranquilles dans leurs conquêtes, le gouvernement des fiefs, né chez les François se répandit promptement dans toute l'Europe ; c'est-à-dire qu'on n'y vit plus que des tyrans impitoyables ou des esclaves qui les servoient. On n'avoit aucune loi politique ni civile ; on ne conservoit aucune idée, ni des conventions expresses ou présumées qui ont formé la Société, ni de l'objet qu'elle doit se proposer. La force décidoit seule du droit entre des Suserains & des Vassaux qui ne formoient qu'un seul Royaume, en formant cent Principautés différentes. On n'avoit pour se conduire que des coutumes incertaines, auxquelles la liberté des passions & la bizarrerie des événe-

ıens ne permettoient pas de prendre une
ertaine consistance. Veut-on enfin se faire
ne idée de la Morale de ces siécles barbares?
u'on se rappelle que la piété même prit une
einture du brigandage que le gouvernement des
efs avoit accrédité. Les Croisades furent regar-
ées comme un acte de Religion propre à honorer
ieu.

L'Europe, lasse de ses malheurs & fatiguée
e ses dissentions, commença, si je puis par-
r ainsi, à vouloir mettre quelque méthode
ıns le désordre. On fit des loix absurdes & in-
stes, & c'étoit beaucoup que de sçavoir qu'il
lloit avoir des loix. On soupçonna que la
ociété avoit besoin d'une puissance législati-
e; mais on fut encore long-temps à refuser
e lui obéir. Il falloit créer une Jurisprudence,
les personnes assez instruites pour sçavoir lire,
avoient pour modeles que les Jurisconsultes de
Empire, dont les ouvrages, sans principes &
ns ordre, sont autant de preuves de la mi-
rable servitude où les loix étoient tombées.
es rescripts toujours arbitraires des Empe-
eurs, les sentences souvent opposées des Ma-
istrats, voilà la base de leurs connoissances;
t, comme le remarque un homme habile en
ette matiere, aucun de ces Jurisconsultes n'avoit
ıême songé à traiter du droit de la nature &
es gens.

J'abbrege l'histoire honteuse de notre bar-
arie. L'Europe ne prit enfin une face nou-
elle, que quand l'autorité & la subordina-
on s'établirent dans les Etats, & que les Let-



Etats étoit déjà plus policé, on sç
gne politique qu'ils pratiquerent les
gard des autres. La lecture de Platon
ceron devoit mettre nos peres sur
de la vérité ; mais les préjugés ét
anciens & trop répandus pour être
un moment. Loin de rougir de l
on se faisoit un honneur d'être
L'ambition aveugle se croyoit tout p
raisonnoit déjà, & on croyoit enc
droit des gens, fondé sur des conve
bitraires, n'étoit pas distingué de l'u
pratiqué entre les Peuples civilisés
obéissant à cet usage, on ne se rend
minel. A la honte de la raison hu
raisonna d'après les faits pour juger
est permis ou défendu, & on ne
tard de soumettre ces faits à l'exa
raison.

Les principes du droit naturel son
clairs & évidens ; & il y a long-te
philosophie, qui à de certains éga
de si grands progrès, devroit ne
laisser à désirer sur la nature des de

cher la vérité, n'ont voulu que la déguiser. Les uns n'ont osé croire que la Politique des Puissances de l'Europe fût injuste ; les autres n'ont osé le dire. Des Ecrits faits pour nous instruire, n'ont servi qu'à perpétuer notre ignorance & nos préjugés. Pendant qu'on ignore les loix par lesquelles la Nature lie tous les hommes ; pendant qu'on ne cherche qu'à établir un droit des Nations favorable à l'ambition, à l'avarice & à la force, peut-on être disposé à penser, avec Socrate, Platon, Phocion & Ciceron, que l'amour de la Patrie, subordonné à l'amour de l'humanité, doit le prendre pour son guide, ou s'expose à produire de grands malheurs ?

(3) *Nous ne voyons* dit Aristote, Polit. L. 7. C. 4, *aucune Ville bien policée qui renferme un très-grand nombre de Citoyens ; & notre raison nous fait voir aisément les causes de ce que l'expérience met tous les jours sous nos yeux. La bonne police n'est que l'ordre ; & comment une grande multitude en seroit-elle susceptible ? Puisque dans ce nombre il y a toujours beaucoup de Citoyens tentés de désobéir à la Loi, & que leur grand nombre facilite l'impunité. Il n'y a que Dieu seul, dont la toute-puissance gouverne l'Univers, qui puisse maintenir le bon ordre dans une grande Cité.*

Quanta autem multitudo sufficiens sit, non aliter recte dicitur quam agrorum vicinarumque civitatum collatione. Ager quidem tantus sit, ut tot moderatis hominibus sufficiat, neque majori opus. Tot vero esse debent (*cives*) *ut in-*

jurantes vicinos possint depellere, & iisdem injuriam patientibus auxiliari. Quinquies mille & quadraginta sint ob commoditatem numeri hujus agricolæ, quiquem pro finibus depugnent. Plat. de leg. L. 5.

La doctrine des Anciens sur cette matiere est uniforme. Ils faisoient peu de cas de ce que nous appellons les grandes puissances. Aujourd'hui de grandes Provinces ont moins de forces que n'en avoient autrefois plusieurs Républiques de la Grece. Il n'étoit pas rare de trouver dans un Territoire d'une médiocre étendue trente ou quarante mille Citoyens ; & les Maîtres de ce Territoire, graces à la forme de leur gouvernement & de leur police, avoient pour le défendre une armée de trente ou quarante mille hommes. Combien de Royaumes considérables ne sont pas en état d'avoir aujourd'hui de pareilles armées ? La police des anciens Grecs, qui ne bornoit point l'emploi des Citoyens à une seule fonction, leur frugalité, la simplicité de leurs mœurs, & leurs fortunes domestiques moins disproportionnées entre elles que les nôtres, multiplioient les forces, l'industrie & le courage, sans multiplier les bras. En est-il de même chez les Peuples modernes ? Non sans doute, & c'est ce qui les rend si foibles. Si je voulois suivre cette idée, & faire voir par quelles raisons un Etat, qui a aujourd'hui dix millions de Sujets, ne peut avoir qu'une armée de cinquante mille hommes ; & pourquoi cette armée doit être une armée de

mercénaires, il me faudroit faire un livre fort étendu.

(4) *Omnes quoque choreæ ita ut bene geratur bellum, celebrandæ sunt, atque omnis dexteritas, facilitas, promptitudo ejusdem rei causa comparanda. Ob eandem causam consuescere debemus à cibo & potu abstinere, frigus æstivumque & cubilis duritiam pati & imprimis capitis pedumque virtutem alienis tegmentis non corrumpere.* Plat. de leg. L. 12. On voit combien les exercices que Platon prescrit aux Citoyens, & les habitudes qu'il veut leur faire contracter, sont propres à faire aimer la tempérance & le travail. Qui veut former d'excellens Soldats, fait nécessairement d'excellens Citoyens. Lycurgue avoit prescrit aux Spartiates tout ce qu'on trouve dans le passage de Platon, qu'on vient de lire, & les Spartiates obéissoient fidélement à ces institutions. Le temps de guerre étoit pour eux, dit Plutarque, un temps de délassement. Qu'on voye tout ce que les Grecs & les Romains, dans leur beau temps, faisoient pour se préparer des armées invincibles. Ces Peuples ne se contentoient pas que leurs Soldats fussent meilleurs que ceux de leurs voisins ou de leurs ennemis; ils vouloient les rendre aussi bons qu'ils doivent & qu'ils peuvent l'être. Je crois qu'il ne seroit pas impossible de prouver que tout Etat où chaque Citoyen n'est pas destiné à défendre sa Patrie comme Soldat, ne peut jamais avoir une excellente discipline militaire. M. le Maréchal de Saxe le pensoit:



Gouvernement militaire.

(5) Quoiqu'Atenes n'ait éprouv ni l'autre inconvénient que Phoci toit, sa crainte n'en étoit pas moins dée. Les Athéniens n'y échapperent ce qu'ils tomberent peu de temps la puissance de Philippe, à qui il imprudemment déclaré la guerre. I tain que ce sont des différends parei dont parle Phocion entre les Citoy & les Citoyens pauvres, qui ont contribué à ruiner la liberté dans bliques, ou qui les ont assujetties ennemis. Tout Etat où le Citoyen pas prendre la peine d'être Soldat, fin être gouverné par des Soldats ceux qui ont l'art de se rendre les M armées.

(6) On sçait en effet que les a Carthage se révolterent plusieurs f mercenaires sont avares, & on le soit avec de l'argent; s'ils eussent eu ambitieux, ils auroient détruit la que. Ce que Phocion ajoute sur la

les Puissances de l'Europe sont devenus commerçantes, & c'est parce que ce vice de leur politique est général, qu'aucune d'elles n'en sent les inconvéniens relativement à ses ennemis ; elles combattent à armes égales ; mais s'il se formoit une République Romaine, quel seroit le sort des Etats commerçans ?

(7) C'est ce qu'on ne cessoit de répéter à Athenes depuis la Régence de Périclès. Thucydide, L. 1. C. 9, lui fait dire dans une Harangue : *l'argent entretient mieux la guerre que les hommes, qui ne sont capables que de quelque légers efforts.* Quand cette maxime de Périclès est vraie, c'est une preuve certaine que la République n'a jamais connu, ou bien qu'elle a abandonné les bons principes de politique, & que les mœurs sont corrompues. Une pareille République ne doit faire la guerre que contre des ennemis aussi vicieux qu'elle, si elle ne veut pas courir à sa ruine.

(8) Me permettra-t-on de placer ici quelques réflexions sur le commerce que les Nations modernes regardent comme le nerf de l'Etat ? Si je me trompe, je souhaite que quelqu'Ecrivain, éclairé sur cettte matiere à la mode, daigne me faire connoître mes erreurs.

Phocion vient de dire, en parlant de l'Empire, que les Carthaginois avoient acquis : *Entre des Peuples également vicieux, je ne suis pas étonné que celui qui peut acheter des Soldats, ait la supériorité.* Je dirai de même : Je ne suis pas étonné qu'entre les Peuples de

l'Europe, qui ont tous également abandonné les bons principes de politique, le commerce, qui produit de l'argent, mette en état d'avoir & d'entretenir des armées plus nombreuses. Mais je demanderai si ces Soldats, qui ne peuvent être que des mercenaires ramassés dans la lie du peuple, ou arrachés par force à d'autres professions, sont capables d'avoir le courage & la discipline des Anciens. Il faudroit un miracle pour que ces mercénaires supportassent les travaux & affrontassent les dangers de la guerre avec la même patience & le même courage que ces Citoyens de la Grece & de Rome, qui naissoient Soldats, & qui combattoient pour défendre leurs foyers. Je prie de remarquer en second lieu qu'un Etat qui a des armées mercénaires, doit être riche; d'où je conclus qu'il ne peut point avoir une bonne discipline militaire, parce qu'on ne peut être riche sans avoir les mœurs que donnent les richesses, & que ces mœurs sont diamétralement opposées à celles qu'exige la guerre. Je sçais bien que le luxe n'amollit pas les Soldats & les Officiers subalternes; mais il amollit les Chefs, & relâche nécessairement la vigueur de la discipline & du commandement, & les passions des autres en profitent pour se mettre, s'il se peut, à leur aise.

Si mes réflexions sont vraies, peut-on croire que les Peuples qui ont pourvu à leur sûreté d'une autre maniere que les Grecs & les Romains, se conduisent avec prudence?

On me répondra que tous les Etats gouvernant aujourd'hui leurs milices de la même façon, il n'en résulte aucun inconvénient pour chaque Puissance en particulier ; & que par conséquent l'essentiel est d'avoir beaucoup d'argent, pour avoir des armées supérieures à celles de ses ennemis. Il me semble que c'est ne pas bien raisonner ; car les fautes de mes voisins ne justifient pas les miennes. J'avois toujours oui dire que la politique est la science de faire le plus grand bien de la Société, & non pas de copier les erreurs des autres ; & qu'en s'occupant du moment présent, elle doit embrasser l'avenir, & se mettre en état de ne le pas craindre. Il peut se former dans mon voisinage une République Romaine, c'est-à-dire une puissance qui se comporte par les bons principes ; & comment mes Soldats mercénaires, & foiblement disciplinés, mettront-ils alors ma Patrie à l'abri de toute insulte ? Les Carthaginois pensoient qu'il n'arriveroit aucun changement dans leur situation respective avec leurs voisins ; ils se sont trompés : pour quoi ne me tromporois-je pas en pensant comme eux ?

Ce sont nos passions, & non pas notre raison, ainsi que le dit Phocion, qui nous ont persuadés que l'argent est le nerf d'un Etat. Les trésors les plus immenses s'épuisent ; on en voit la fin en peu de temps, quand les ames sont mercénaires & avares ; & elles le sont toujours, quand l'Etat a pris le parti de

n'eſt donc ſage que de compter ſur
perſonnes qui ne parlent que d'étendr
merce & d'enrichir l'Etat, ont-el
comme Phocion, les avantages & l
véniens attachés aux richeſſes ? Ont-
vé, après un calcul bien exact, que
tages étoient plus conſidérables qu
convéniens ? En ce cas je les invit
faire part de leurs découvertes. Qu
futent Platon, Ariſtote, Ciceron,
Politiques de l'Antiquité ; qu'elles
front de nous dire que Tyr, Carth
étoient des Républiques plus ſagem
vernées que Lacédémone & Rome ;
deux dernieres villes de vinrent plus
& plus puiſſantes à meſure qu'elles
plus riches, & que les Romains par l
titution devoient être vaincus par
thaginois.

On ſe ſert d'un argument aſſe
pour prouver les avantages du Co
c'eſt de faire une peinture détaillée
les maux qu'éprouve un Etat qui
ber ſon commerce, & qui a perdu

gent pour produire le mouvement, tombe dans une inaction léthargique ; il est déchiré par des passions qu'il ne peut satisfaire, & rien n'est plus ridicule ni plus pernicieux que les vices de la richesse dans la pauvreté. Mais ces malheurs, loin de prouver que les richesses & le commerce font le bonheur, la force & la sûreté d'un Etat, démontrent précisément le contraire ; s'il est vrai, comme on le verra dans un moment, que les richesses & le commerce doivent décheoir, dès qu'ils sont parvenus à un certain dégré. Si cet Etat ouvrant les yeux sur sa situation passée & présente, parvenoit à se convaincre de l'inutilité & de l'abus des richesses & du commerce ; s'il réformoit ses mœurs ; si par le secours de quelques nouvelles loix, il mettoit à la place de ses anciennes richesses la tempérance, l'amour de la gloire, le désintéressement ; je demande si sa nouvelle modération ne lui seroit pas plus utile que son ancienne cupidité. En bannissant l'avarice & le luxe, il se trouveroit riche dans sa pauvreté, & il seroit mieux défendu par le courage de ses Citoyens, qu'il ne l'avoit été par les richesses de son commerce.

Pour prouver ce que je viens d'avancer, je rapporterai ici la pensée d'un Ecrivain moderne, qui a porté le génie le plus profond & le plus lumineux dans l'étude du commerce. Lorsqu'un Etat, dit M. Cantillon, est parvenu à acquérir de grandes richesses, soit qu'elles soient le fruit de ses mines, de son

commerce, ou des contributions qu'il exige des Etrangers, il ne manque jamais de tomber promptement dans la pauvreté. L'Hiftoire ancienne & moderne eft pleine de ces révolutions ; & voici de quelle maniere M. Cantillon en développe l'ordre & la marche.

Les perfonnes, dit-il, que ces fommes d'or & d'argent ont enrichies directement, augmentent leurs dépenfes à proportion de leurs gains ; ils confument plus de denrées & de marchandifes ; les Agriculteurs & les Artifans, par conféquent plus employés, verront augmenter leur fortune, & voudront en jouir. Cette augmentation de confommation augmente le prix des denrées & des marchandifes, & dès-lors les ouvriers ne peuvent plus fe contenter de leurs anciens falaires. Tous les objets de confommation devenant par-là encore plus chers, il y aura un profit confidérable à tirer de l'Etranger, qui travaille à meilleur marché, les chofes dont on a befoin. C'eft alors que l'Etat commence à éprouver les inconvéniens de la pauvreté. Le peuple fent d'autant plus vivement fa mifere, qu'il s'étoit déjà accoutumé à plus d'abondance. La terre eft moins cultivée, parce que l'agriculteur vend moins fes denrées, & il faut que les artifans meurent de faim, ou aillent gagner leur vie chez les Etrangers, tandis que le luxe des riches y fait paffer continuellement des fommes confidérables. L'Etat appauvri, & qui ne peut plus lever les mêmes fubfides, ne peut cependant fe réfoudre, ni à diminuer fes dépenfes,

cher la vérité, n'ont voulu que la déguiser. Les uns n'ont osé croire que la Politique des Puissances de l'Europe fût injuste ; les autres n'ont osé le dire. Des Ecrits faits pour nous instruire, n'ont servi qu'à perpétuer notre ignorance & nos préjugés. Pendant qu'on ignore les loix par lesquelles la Nature lie tous les hommes ; pendant qu'on ne cherche qu'à établir un droit des Nations favorable à l'ambition, à l'avarice & à la force, peut-on être disposé à penser, avec Socrate, Platon, Phocion & Ciceron, que l'amour de la Patrie, subordonné à l'amour de l'humanité, doit le prendre pour son guide, on s'expose à produire de grands malheurs ?

(3) *Nous ne voyons* dit Aristote, Polit. L. 7. C. 4, *aucune Ville bien policée qui renferme un très-grand nombre de Citoyens ; & notre raison nous fait voir aisément les causes de ce que l'expérience met tous les jours sous nos yeux. La bonne police n'est que l'ordre ; & comment une grande multitude en seroit-elle susceptible ? Puisque dans ce nombre il y a toujours beaucoup de Citoyens tentés de désobéir à la Loi, & que leur grand nombre facilite l'impunité. Il n'y a que Dieu seul, dont la toute-puissance gouverne l'Univers, qui puisse maintenir le bon ordre dans une grande Cité.*

Quanta autem multitudo sufficiens sit, non aliter recte dicitur quam agrorum vicinarumque civitatum collatione. Ager quidem tantus sit, ut tot moderatis hominibus sufficiat, neque majori opus. Tot vero esse debent (cives) ut im-

juriantes vicinos possint depellere, & iisdem injuriam patientibus auxiliari. Quinquies mille & quadraginta sint ob commoditatem numeri hujus agricolæ, quiquem pro finibus depugnent. Plat. de leg. L. 5.

La doctrine des Anciens sur cette matiere est uniforme. Ils faisoient peu de cas de ce que nous appellons les grandes puissances. Aujourd'hui de grandes Provinces ont moins de forces que n'en avoient autrefois plusieurs Républiques de la Grece. Il n'étoit pas rare de trouver dans un Territoire d'une médiocre étendue trente ou quarante mille Citoyens ; & les Maîtres de ce Territoire, graces à la forme de leur gouvernement & de leur police, avoient pour le défendre une armée de trente ou quarante mille hommes. Combien de Royaumes considérables ne sont pas en état d'avoir aujourd'hui de pareilles armées ? La police des anciens Grecs, qui ne bornoit point l'emploi des Citoyens à une seule fonction, leur frugalité, la simplicité de leurs mœurs, & leurs fortunes domestiques moins disproportionnées entre elles que les nôtres, multiplioient les forces, l'industrie & le courage, sans multiplier les bras. En est-il de même chez les Peuples modernes ? Non sans doute, & c'est ce qui les rend si foibles. Si je voulois suivre cette idée, & faire voir par quelles raisons un Etat, qui a aujourd'hui dix millions de Sujets, ne peut avoir qu'une armée de cinquante mille hommes ; & pourquoi cette armée doit être une armée de

vous rendra avec usure, quand vous en aurez besoin. Les portes du trésor seront infailliblement ouvertes, & ce torrent d'argent débordé produira des maux d'autant plus funestes, que les fortunes & le luxe augmenteront plus subitement. Les besoins multipliés à l'excès hâteront la révolution que doit toujours produire la trop grande abondance d'argent ; & après avoir eu tous les vices du luxe, on aura tous ceux d'une pauvreté qui paroîtra intolérable.

Pour réparer, dit M. Cantillon, *les malheurs causés par l'abondance de l'argent, & relever l'Etat, il faut s'attacher à y faire rentrer annuellement & constamment une balance réelle de commerce, faire fleurir par la navigation les ouvrages & les manufactures qu'on est toujours en état d'envoyer chez les Etrangers à un meilleur marché, lorsqu'on est tombé en décadence, & dans une rareté d'espéces. Les Négocians commencent à faire les premieres fortunes, & elles se répandront insensiblement sur les autres Citoyens. Mais lorsque l'argent deviendra une seconde fois trop abondant dans l'Etat, la grande consommation & le luxe s'y mettront, & il tombera une seconde fois en décadence. Voilà à peu près le cercle que pourra faire un Etat considérable qui a du fond & des habitans industrieux, & un habile Ministre est toujours en état de lui faire recommencer ce cercle.*

Je prie le Lecteur de méditer profondément ce passage de M. Cantillon. N'en faut-il pas conclure que ce n'est qu'une Politique fausse & erronée, qui regardera comme le principe du

bonheur de l'Etat, un moyen qui ne procure des richesses que pour amener à leur suite la pauvreté ? La vraie Politique veut une félicité plus durable. Il est donc vrai qu'un Etat, qui regarde les richesses comme le nerf de la guerre & de la paix, est destiné à passer par d'éternelles révolutions, du luxe à la pauvreté, & de la pauvreté au luxe. Voilà, selon M. Cantillon, ce qu'il se peut proposer de plus avantageux; voilà le chef-d'œuvre de la Politique la plus habile. Si M. Cantillon, au lieu de ne considérer que les effets des richesses & du commerce, eût observé, & personne n'en étoit plus capable que lui, le corps entier de la société, il est vraisemblable qu'il auroit pensé comme Phocion. Loin de vouloir qu'une République, dont de trop grandes richesses ont ruiné les finances, *s'attache à faire rentrer annuellement une balance réelle de commerce*, il lui conseilleroit de profiter de cette décadence pour réprimer le luxe & l'avarice, donner des mœurs, faire estimer la pauvreté, ou du moins apprendre à se passer des richesses superflues. Cette Politique ne seroit-elle pas supérieure à celle de ce Ministre, qui ne songeroit qu'à faire recommencer ce cercle de richesses & de pauvreté dont parle M. Cantillon ?

Il n'est pas facile à un Ministre de faire recommencer ce cercle dans un Etat dont la fortune est en décadence. Il faudroit que le Gouvernement vînt au secours des Citoyens, & diminuât ses douanes & ses autres droits

les Puissances de l'Europe sont devenus commerçantes, & c'est parce que ce vice de leur politique est général, qu'aucune d'elles n'en sent les inconvéniens relativement à ses ennemis ; elles combattent à armes égales ; mais s'il se formoit une République Romaine, quel seroit le sort des Etats commerçans ?

(7) C'est ce qu'on ne cessoit de répéter à Athenes depuis la Régence de Périclès. Thucydide, L. I. C. 9, lui fait dire dans une Harangue : *l'argent entretient mieux la guerre que les hommes, qui ne sont capables que de quelque légers efforts.* Quand cette maxime de Périclès est vraie, c'est une preuve certaine que la République n'a jamais connu, ou bien qu'elle a abandonné les bons principes de politique, & que les mœurs sont corrompues. Une pareille République ne doit faire la guerre que contre des ennemis aussi vicieux qu'elle, si elle ne veut pas courir à sa ruine.

(8) Me permettra-t-on de placer ici quelques réflexions sur le commerce que les Nations modernes regardent comme le nerf de l'Etat ? Si je me trompe, je souhaite que quelqu'Ecrivain, éclairé sur cettte matiere à la mode, daigne me faire connoître mes erreurs.

Phocion vient de dire, en parlant de l'Empire, que les Carthaginois avoient acquis : *Entre des Peuples également vicieux, je ne suis pas étonné que celui qui peut acheter des Soldats, ait la supériorité.* Je dirai de même : Je ne suis pas étonné qu'entre les Peuples de

racheter les prisonniers qu'Annibal avoit faits. *Nec vera virtus, quum semel excidit, curat reponi deterioribus.* Voyez dans Horace l'admirable discours de Regulus au Sénat Romain. Les soldats de Rome, qui virent qu'il falloit vaincre ou périr, furent plus braves que jamais ; & les Spartiates, en voyant que la poltronnerie étoit impunie, n'eurent plus assez de courage pour réparer leur défaite & leur réputation.

(2) Si Phocion craignoit de passer pour un insensé, en révélant aux Athéniens de son temps les grandes vérités dont il instruit Aristias, je devrois craindre de ne pas passer pour trop sage, en m'étant donné aujourd'hui la peine de traduire son Ouvrage ; il est cependant utile de connoître le terme où l'on doit aspirer, quoiqu'on n'espere pas de pouvoir y arriver. Que sçait-on ? Après s'être délivré avec peine d'un premier vice, peut-être seroit-on en état de renoncer sans effort à un second.

(3) *Qui autem egregie se se gerens excelluerit, primo quidem in ipsa expeditione ab iis qui una militant adolescentibus ac pueris, sigillatim à quolibet coronandus, nonne tibi videtur ? Mihi vero. Quid ? Nonne & dexteras jungere illi debebunt ? Et hoc. At hoc praterea tibi forsan non videtur ? Quid ? Ut oscula à quolibet accipere debeat ac dare. Imovero maxime omnium. Atqui & legi huic addendum existimo, ut quoad in ea expeditione fuerint, nemini renuere liceat, quemcunque osculari ipse desideraverit, ut si quis alicujus amore captus fuerit vel maris vel fœminæ, actior fit ad*

victoriam consequendam. Plat. in Rep. L. 5.

(4) Les Habitans de la Montagne vouloient qu'on établît à Athenes une pure Démocratie, ceux de la Plaine demandoient une Aristocratie rigoureuse, tandis que les Citoyens établis sur la Côte, souhaitoient avec plus de sagesse que les autres, qu'on fît un mélange de ces deux Gouvernemens. Alors les Atheniens étoient pauvres; ils n'avoient aucun luxe, & ne connoissoient que les Arts utiles. Rien ne prouve mieux qu'ils avoient de bonnes mœurs, que le sacrifice que chaque parti fit de ses intérêts particuliers au bien public, en prenant Solon pour Arbitre, pour Juge & pour Législateur.

Si on se rappelle la vie de Solon par Plutarque, on ne sera pas étonné du peu de cas que Phocion semble faire du Législateur de sa Patrie. Plutarque nous a conservé quelques morceaux des Poësies de Solon, où les plaisirs & la volupté sont célébrés d'une maniere peu convenable à un Sage. Il avoit fait, à ce qu'on croit, le commerce dans sa jeunesse, & dans sa vieillesse il fut adonné à l'oisiveté & aux plaisirs de la table & de la musique. Gagné par les carresses de Pisistrate, il abandonna les intérêts de sa Patrie, & finit par être le flatteur, l'ami & le conseil de l'oppresseur de la liberté publique. Comme Législateur, Solon ne fit que pallier les maux d'Athenes. Sous prétexte que les Athéniens n'étoient pas capables d'avoir de meilleures loix que celles qu'il portoit, il ne leur en donna que de médiocres. Il faut que des loix soient bien peu sages, quand leur

auteur leur survit. Solon ne contenta ni le riches ni les pauvres, en voulant contente tout le monde. Il donna trop peu d'autorit aux Loix & aux Magistrats, ce qui laissa sub sister les anciens préjugés & les anciennes d visions, & empêcha que le Gouvernement r s'affermît.

Plusieurs Loix de Solon sont sages, si on l considere séparément ; mais elles ne parte jamais du même principe pour aller au même bu Quelquefois même elles se contrarient ou so obscures. Il est certain que s'il eût eu les l mieres, le génie & la fermeté de Lycurgue, auroit pû profiter de la confiance que les Ath niens avoient en lui, pour les rendre heureu & former un Gouvernement à peu près par à celui de Lacédémone.

(5) Lycurgue ne fut pas choisi par l Spartiates pour leur donner des Loix, co me Solon le fut par les Athéniens. Il m dita son projet de réforme avec trente C toyens, qui lui promirent de le seconde Vingt-huit lui furent fidéles ; il leur o donna de se rendre armés sur la Place p blique ; il y publia ses Loix, & intimid ceux qui profitoient des désordres public Voyez la vie de Lycurgue par Plutarque.

Fin des Remarques.



